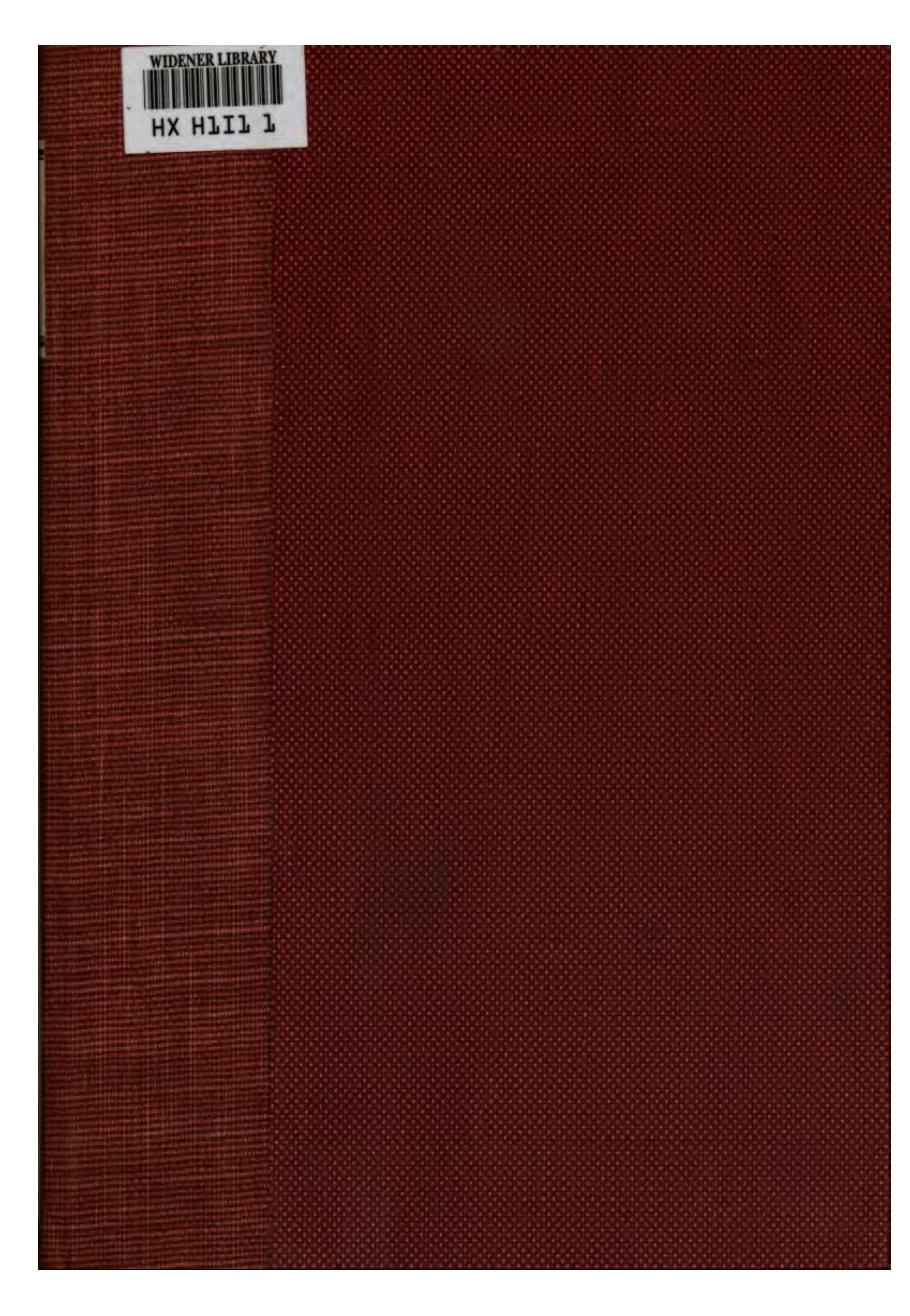


MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES.

Imprimerie de madame JEUNEHOMME-CRÉMIÈRE,
rue Hautefeuille, nº 20.

MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES,

EX-CONVENTIONNEL,

ÉCRITS AU PORT-AU-PRINCE EN 1818,

CONTENANT

LA RELATION DE SES VOYAGES ET AVENTURES DANS LE MEXIQUE, DEPUIS 1805 JUSQU'EN 1817;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET UN PRÉCIS DE L'INSURRECTION AMÉRICAINE, DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1820;

PAR M*******

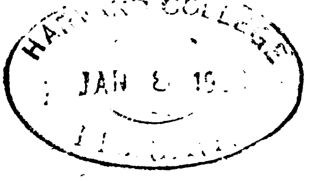
On connaît l'homme au Jeu et aux Voyages.
Prov esp.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ PLANCHER, Libraire, quai Saint-Michel, maison neuve des Cinq Arcades;
DOMÈRE, Libraire, même maison.

1821.


HARVARD COLLEGE
JAN 8 19
LIBRARY

AVIS DU RÉDACTEUR.

Il y eut, et, dans tous les temps, a dit un philosophe, il y aura des hommes entreprenans. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente, et que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulières. Il est curieux ; il désire de voir et de s'instruire. La soif des connaissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire et de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le désir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misère le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup pour trouver sans fatigue, ce qu'on n'obtiendrait que d'un travail assidu. On voyage par paresse : on cherche des ignorans ou des dupes. Il est des êtres malheu-

reux, qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui, il y en a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques-uns, sans courage et sans vertus, ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au-dessous de leur condition. Les ruines amenées subitement ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées, en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers, et qu'ils vont cacher au pôle ou sous la ligne. A ces causes, ajoutez toutes celles des émigrations constantes, les vexations des mauvais gouvernemens, l'intolérance religieuse ou politique, et la fréquence des peines infâmantes, qui poussent le coupable d'une région où il serait obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien, et regarder ses semblables en face.

Une de ces raisons, qui décident l'homme aux voyages (et sûrement ce n'est pas la dernière), força *Billaud-Varennes* à parcourir, pendant plusieurs années, l'intérieur de la Nouvelle-Espagne: le lecteur jugera lui-même, en lisant ces nouveaux mémoires, laquelle de ces causes détermina l'ex-conventionnel à pénétrer dans le Mexique, où,

sur-tout, nul Français, depuis trois siècles, ne pouvait, sous peine de mort, mettre un pied téméraire. Cette terrible loi d'une politique ombrageuse et égoïste, doit faire présumer que la relation de l'un des déportés du 12 germinal an III, comporte un intérêt historique et nouveau, statistique et moral.

Mais comment cet ouvrage est-il tombé entre mes mains? Ancien secrétaire d'un général en chef à Saint-Domingue, je m'étais retrouvé au Port-au-Prince quand Pétion vivait encore, quoique attaqué déjà d'une mélancolie si profonde et si singulière, qu'elle le conduisit à mourir d'inanition. Je liai connaissance avec le ci-devant législateur Billaud-Varennes; il me lut ses mémoires; et comme j'avais rédigé ceux du général Hoche, il me demanda franchement mon avis sur les siens: je les trouvai, avec une égale franchise, beaucoup trop longs, *assez* démocratiques, d'un style un peu acerbe, impoli, vagabond, qu'il fallait châtier. Cet ouvrage, tel qu'il était, n'aurait pu être publié à Saint-Domingue (*), et alors je me dis-

(*) *Voyez*, à ce sujet, dans les dernières notes du second et dernier volume, la lettre écrite à l'éditeur par M. le comte Grégoire.

posais à revenir bientôt en France : un *Voltaire* de Kehl, au moyen d'un échange, me donna la propriété du manuscrit, rédigé par *décades*.

Je l'ai abrégé d'un bon tiers ; il a fallu ensuite l'écrire presque entièrement ; mais, quant à la néologie qu'on y verra régner encore, j'ai cru devoir la ménager, parce que tous les mots en sont clairs, précis, énergiques. La langue n'est, au reste, qu'un instrument : elle ne doit pas plus maîtriser l'écrivain, que le pinceau, le burin, le ciseau ne maîtrisent l'artiste.

MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Jacobinisme politique. — Ma déportation.

Si vous faites naufrage pour la seconde fois, vous ne pouvez en accuser Neptune, a dit un sage, qui, sans doute, n'avait jamais subi ni vu subir la déportation, pire que l'ostracisme. Hélas! ma frêle barque a échoué plus d'une fois, bien que ce fût toujours contre ma volonté que je m'exposasse au péril; et, après tant d'orages, la république d'Haïti, fondée par un heureux mulâtre, qui vivra dans l'histoire, est devenue l'asile d'un blanc infortuné, qui mourra loin de sa patrie, parce qu'il voulut être un des courageux fondateurs de la république française. Hé bien, consolons nous de cette étrange destinée, en voyant

celle du soldat qui ébranla le monde..... Grâce au ciel, maintenant, je repose du moins en paix dans une case hospitalière, sur le sol de la liberté, où je dis avec le poète :

Enfin je puis, du port, contempler les naufrages !

Il est pénible cependant, lorsqu'on n'a point une âme personnelle, de ne pouvoir montrer de la compassion pour les malheureux naufragés que par des vœux stériles..... Mais quand l'obstacle inutilise le désir, on doit éloigner le regret pour se livrer à la philosophie, à l'étude, au travail; et, sans autre transition, j'aborde l'historique de mes propres revers.

Né sur le bords de la Charente, en 1763, fils du *Gerbier* de la Rochelle, ville si fameuse autrefois par une longue et glorieuse résistance aux ordres d'un despote à chapeau rouge, j'arrivai à Paris pour être reçu avocat au parlement de ce chef-lieu de l'univers.

Bientôt l'aurore desirée de 1789 vint éclairer la France et étonner l'Europe par une révolution aussi juste qu'indispensable. J'en embrassai la cause avec transport, je la soutins avec courage, je la vis succomber avec douleur. On trouvera un jour de singuliers mémoires, rédigés de ma main, sur cette époque mémorable. A la veille d'être saisi pour être déporté, je les déposai dans un mur de la maison que j'occupais, rue Saint-André des arcs, et qui porte aujourd'hui, dit-on, le n° 54.

Dès la première éruption du volcan politique, je me fis remarquer par des écrits assez nerveux; et, après la journée du 10 août, dont le succès dû en parti à mon audace, l'emporta sur celui du 14 juillet, je devins substitut du procureur

de la commune: chargé par elle, comme *missionnaire*, d'aller dans les départemens, prêcher l'ardent patriotisme dont j'étais dévoré, j'enflâmmai tous les cœurs de ce sublime sentiment, excepté pourtant à Châlons, où l'incivisme de ses municipaux égarait un peuple crédule; et l'assemblée législative, par un décret insidieux, empêcha l'effet immanquable que j'attendais de mes salutaires mesures.

Nommé, le 20 septembre, représentant à la convention nationale, j'y commençai mon rôle de législateur par proposer de substituer des arbitres, qui auraient jugé sans salaire, aux juges de nos tribunaux: ce projet là ne passa point, grâce aux efforts de tels et tels collègues, qui, anciens juges eux-mêmes, protégaient les suppots de la vénalité. Trois jours après, je demandai que l'assemblée décrétât la peine de mort contre le traître qui amènerait l'ennemi sur le territoire français. Le 29 octobre suivant, je fis de bonne foi l'apologie de Robespierre, accusé par l'auteur du roman de *Faublas* (1), dans une motion qu'il fit en faveur de Roland; et, le 15 décembre, je fis adopter le décret contre l'ex-ministre Lacoste, que Roland protégea en vain. Je provoquai un des premiers le jugement de Louis XVI, et si j'ai pu m'en repentir, c'est ce qu'on verra dans la suite de ces mémoires.

Le 12 mars suivant, après avoir exprimé mes inquiétudes à l'égard de la tyrannie que pouvait exercer le tribunal révolutionnaire, je proposai de lui substituer un jury, dont les membres seraient choisis par les départemens.

Le même jour, je dénonçai le ministre Clavière et Fournier, dit l'Américain; celui-ci, comme fomentant des émeutes très-dangereuses, et le

ministre, pour les favoriser : toutefois je plaignis Clavière, qui, au moment d'être arrêté, se tua en républicain, après avoir écrit cette sentence de *Mérope* :

> Les criminels tremblans sont traînés au supplice,
> Les mortels généreux disposent de leur sort.

Envoyé, peu de temps après, dans le département d'Isle et Vilaine, je fis connaître mes alarmes au sujet de l'esprit contre-révolutionnaire qui déjà se manifestait parmi ses habitans ; je demandai une augmentation de forces, et sur ce qu'on retardait l'envoi de ce secours, je reparus au sein de la convention, pour lui rendre, je puis le dire, son énergie républicaine. Je déclarai, le 17 mai, ne vouloir prendre aucune part au choix de Houchard et de Custine, en qualité de commandant de l'armée du Nord et du Rhin. Lanjuinais (2), honnête homme, mais *janséniste* et modéré, fut accusé par moi d'avoir seul opéré, à Rennes, la contre-révolution, en épargnant les royalistes. Je réclamai, le lendemain, un appel nominal des députés de la Gironde, et obtins le renvoi, au fameux comité, d'une pétition dans laquelle on disait : « Citoyens le peuple est las d'ajourner sans cesse son bonheur : il le laisse encore un moment dans vos mains ; sauvez-le, ou nous vous déclarons qu'il se sauvera lui-même. »

Le 25 mai, j'accusai Jacques Roux, de principes agraires et anarchiques, à l'occasion d'une adresse contre les riches : je dressai, le 15 juillet, un acte d'accusation contre les Girondins et contre Polverel et Sonthonax, attachés à Brissot.

Envoyé, le 1er août, dans les départemens du Nord, je fus tellement effrayé des rapides progrès

que faisait l'ennemi sur notre territoire, que je revins en hâte à la convention, pour lui proposer d'envoyer dans ces départemens toutes les troupes disponibles, et de faire à l'instant une levée de défenseurs, depuis 20 ans jusqu'à 40.

Le 5 décembre, j'appuyai la demande faite par quelques sections d'organiser une armée révolutionnaire. Le même jour, après avoir fait disposer quelques mesures contre les ennemis du peuple, je fus nommé par *la Montagne* président de notre assemblée, et je fis d'abord décréter que le tribunal criminel prendrait le nom de tribunal révolutionnaire. Le 10, l'ex-capucin Chabot ayant vainement demandé que les représentés et les représentans ne puissent être incarcérés sans avoir été entendus, s'écria prophétiquement : « *Billaud, tu seras à ton tour victime de la révolution !* »

Le 1,8 après un rapport que je dressai en moins d'une heure, on décréta un gouvernement vigoureux, qui fut nommé révolutionnaire. Je m'étais opposé à la formation d'un comité de gouvernement, composé d'hommes étrangers à la législature, en démontrant que les mandataires du peuple ont seuls le droit de gouverner. Le 20 janvier 1794, la convention décréta sur ma demande qu'on exécuterait, à la tête de nos armées, les généraux ou fournisseurs qui seraient condamnés à mort. On me chargea ensuite de rédiger un acte d'accusation contre tous les rois de l'Europe. Je développai, le 14, la conspiration d'Hébert. Le 20 juillet, je gourmandai Tallien, qui se plaignait de la secrète surveillance exercée par le comité contre certains représentans, dont il faisait partie.

Jusques-là, on le sait, j'avais paru marcher sur la ligne de Robespierre; cependant, le 8 thermidor, ce fut moi-même qui l'attaquai avec le plus

d'audace, et lui portai les premiers coups : son masque était tombé. Le lendemain, je renouvellai mes attaques, avec cette énergie qu'on m'a toujours connue, et contribuai à la perte de cet *Oppimius* aux ailes de pigeon.

Six jours après sa chute, j'étais sorti du comité suprême, bien volontairement. Accusé par Lecointre et par Legendre d'avoir été le complice de Robespierre, je fis tomber cette accusation, en invoquant l'ordre du jour.

Comme j'avais gardé, depuis, un assez long silence, dont les jacobins se plaignaient, je signalai à leur tribune les manœuvres des royalistes, et appellai le réveil du lion. « Il n'est qu'endormi, m'écriai-je; mais on l'enchaînera, si vous permettez le triomphe des révolutionnaires. *Vox clamantis in deserto !* »

Après une lutte pénible, je me vis, sans surprise et sans terreur, décrété d'accusation avec Collot d'Herbois, Vadier, Barrère, sur un rapport de Saladin, au nom de la commission des 21, et condamné, sans jugement, le 12 germinal an 3, à être déporté avec mes prétendus complices. Nous fûmes arrêtés le lendemain, et mis en route pour Cayenne (3) : cependant le décret fut bientôt rapporté, par un effet de la seconde émeute de prairial, et nos ennemis décidèrent que nous serions jugés par le tribunal criminel de la Charente..... Mais cet ordre arriva trop tard : la destinée voulait sans doute que j'allasse remplir dans les Indes-Occidentales une nouvelle et différente mission. Barrère avait fui en chemin, et moi, Collot, Vadier, nous voguions, en jurant un peu contre les *rouges* et les *blancs*, vers les côtes de la Guyane (4).

En débarquant, je fus séparé de Collot, le poète histrion, et de Vadier, l'homme aux soixante ans

de vertus, qui ne tardèrent point à mourir de la fièvre révolutionnaire ou naturelle. Transféré à Sinnamari (5), où j'échappai aux périls les plus imminens, je m'y trouvais à l'arrivée des déportés du 18 fructidor.

Ce fut ici, surtout, que redoubla pour moi cette série d'aventures et de souffrances, que j'ai racontées en détail dans mon *Journal* imprimé à New-Yorck, en l'an 8 de la république (6).

Tant de lecteurs doivent connaître ainsi ma vie privée et politique, américaine et solitaire, jusqu'à l'époque de cette publication, que je ne répéterai point dans ces nouveaux mémoires, mes entretiens divers avec Barthélemy, Pichegru et leurs camarades; mes liaisons politiques et amicales avec l'abbé Brothier, qui eut l'honnenr d'entamer ma conversion (7), mes diatribes historiques contre M. Barrère de Vieuzac. deux éditions successives de mon Journal en ont sans doute instruit l'Amérique et l'Europe.

Cela posé, je me borne aujourd'hui à raconter tout simplement et sans réflexions oiseuses, ce qui ne concerne que moi dans la nouvelle et bizarre carrière où m'a lancé la volage fortune, seule reine de l'univers.

CHAPITRE II.

Jacobinisme monacal. — Des missions en Amérique.

En France, par caprice et avec ou sans mission, j'avais voulu former des hommes; en Amérique, par besoin, j'ai réussi à élever des perroquets; ce n'était pas, je crois, changer d'état : on me verra du moins y revenir, en instruisant des êtres jaunes, bronzés ou noirs, qui, par le naturel et la reconnaissance, valent bien la plupart des blancs. Narrons, sans autre préambule, mes voyages et aventures dans les Indes-Occidentales.

La journée du 18 brumaire, annonçant un nouveau despote à notre pauvre république; le triste état de mes finances, que soutenaient depuis trois ans les seuls gages d'un magister de bipèdes sans plumes et avec plumes; des nouvelles peu consolantes reçues de ma famille; enfin, ce climat dévorant qui menaçait sans cesse ma déplorable vie, tout me forçait à fuir le désert, le tombeau qu'on nomme la Guyane, non pour revoir une patrie esclave autant que glorieuse, où m'attendaient sans doute des persécutions nouvelles, mais pour aller respirer un air pur sur les bords de la Delaware, où brille encore le flambeau de a liberté (8). Muni d'une petite somme que j avais l'espoir d'arrondir en exerçant mes fonctions de

pédagogue dans les États-Unis, j'échappai à mes surveillans, au milieu de la nuit, et, profitant d'une occasion assez rare, comme on l'a vu dans mon *Journal*, je m'embarquai, le 15 floréal an 10, en qualité de scribe sur le *Ruby*, navire américain, destiné pour Boston. J'avais, dans mes loisirs, appris l'anglais, le hollandais et l'espagnol, sans me douter qu'un jour cette troisième langue me deviendrait bien nécessaire.

Jusqu'à la hauteur de ces côtes où, par seize embouchures, le vaste et rapide Orénoque va se perdre dans l'Océan (9), nous avions navigué par un temps assez favorable; mais, le septième jour, un vent nord-ouest nous ayant d'abord rejetés vers les Antilles, une tempête violente nous assaillit et nous chassa sur l'île de Porto-Rico, où nous fîmes naufrage. (10)

Onze hommes seulement furent sauvés dans ce désastre : le génie de la liberté qui paraissait me destiner à la servir encore dans un temps éloigné et sur d'autres rivages, voulut que je fusse du nombre; mais je me trouvais nu, et croyais être sans espoir de secours, sur ces bords où le fanatisme règne depuis trois siècles avec la tyrannie. Le citoyen G......x, négociant à Porto-Rico, et mon compatriote, m'accueillit généreusement, me conseilla de prendre un nom en l'air, et me fit obtenir l'emploi de sous-gérant d'une habitation appartenant aux pères jacobins de cette île espagnole.

Dix-huit mois s'écoulèrent, pendant lesquels je menais une vie sinon heureuse, au moins paisible; car une bonne table, certaine mulâtresse assez jolie et quelques amis, bons vivans, paralysaient le souvenir de mes chagrins: j'oubliai presque la tribune, mes anciens succès et même un peu

la république; mais ce repos fut éphémère : Don L..... y-V....., gouverneur de Porto-Rico, découvrit, je ne sais comment, mon véritable nom, et résolut de me faire arrêter pour être reconduit à la Guyane. Instruit de ce cruel dessein par le procureur même des jacobins que je servais en homme libre, ma crainte aurait peut-être égalé mon péril, si le bon père, satisfait de mon zèle et de ma probité, ne m'eut aussitôt accordé, sans que je le lui demandasse, un asyle dans son couvent.

Bientôt une fièvre maligne me mit aux portes du tombeau. A cette heure suprême, on cesse d'être philosophe : le procureur me confessa, me donna l'absolution, fit prendre autant de soin du phisyque que du moral, et je revins au monde presqu'entièrement converti. Presque.... n'est pas le mot, car ma conversion fut si complète, que renonçant au titre de républicain français pour la calotte monacale, je me vis au bout de six mois, jacobin espagnol dans toute la force du terme. Faiblesse, pourra dire certain camarade ! A la bonne heure; cependant, qu'on se mette à ma place : déporté et proscrit, ne valait-il pas mieux devenir moine et directeur des âmes, être protégé par le pape, choyé par les dévots, voir des belles à ses genoux, que de retourner comme un sot au désert de Sinnamari, parmi les singes, les serpens et les tigres?

Observations nécessaires. Comme tous les royaumes de l'Amérique découverts par Colomb, conquis, ou usurpés, ce qui est souvent synonime, par les Cortez et les Pizarre, sont, pour le temporel, partagés en divers gouvernemens, on les a aussi divisés, pour le spirituel, en plusieurs juridictions, sous le nom de pro-

vinces : ces provinces sont l'apanage de six ordres religieux, et semblent même appartenir à leurs *provinciaux*, qui, quoique éloignés de l'Italie, vivent tous néanmoins sous la dépendance de Rome, sont étroitement obligés d'y envoyer une relation exacte des choses les plus remarquables qui se passent en ces pays, avec une liste annuelle du nombre des prédicateurs dont chaque province a besoin, afin qu'on y envoie un secours suffisant d'ouvriers ecclésiastiques, pour ne pas laisser dépérir la vigne du Seigneur. On distingue, en Espagne, les provinces spirituelles d'Andalousie, de Catalogne, de Léon, de Valence, d'Arragon, de Murcie, des deux Castilles; de même en Amérique, on compte les provinces de Mexique, de Xalisco, de Méhoacan, de Chiapa, de Guaxaca, de Guatimala, de Guadaxaca, etc. Un gouverneur qu'on nomme général et qu'on élit tous les six ans, dirige chacun de ses ordres sous l'autorité du saint père: chacune des provinces d'Europe ou d'Amérique a néanmoins un chef particulier qu'on appelle provincial; le chapitre de la province l'élit tous les trois ans; quand on tient dans le nouveau monde un chapitre provincial, on y choisit un procureur qui s'embarque, pour assister à la prochaine élection du général, faire des réclamations auprès du chapitre suprême que tient chaque ordre, et retracer l'état de la province américaine par laquelle il est délégué.

Ces procureurs sacrés sont toujours les meilleures prises que puisse faire l'ennemi en temps de guerre, car ils emportent avec eux des richesses considérables, dont ils font des présens aux *généraux*, au pape, aux cardinaux, aux grands seigneurs d'Espagne, afin d'en obtenir plus aisément ce qu'ils ont à leur demander. Leur charge,

entr'autres choses, est de représenter le manque d'ouvriers évangéliques dans les deux Indes, pour qu'on leur accorde aussitôt trente ou quarante jeunes prêtres qui puissent succéder aux défunts ou aux anciens : le vœu de la province ayant été communiqué au général de l'ordre, il octroie des lettres patentes au procureur, et le nomme son lieutenant ou son vicaire-général pour ladite province, représentant ses bonnes qualités, les peines qu'il a prises à convertir des milliers d'Indiens, et comment on l'a jugé digne de conduire sur leurs rivages un essaim de frères prêcheurs, qui s'offrent volontairement d'aller chez ces *barbares* propager le christianisme.

Alors ce procureur se rend à Rome, présente ses lettres au pape et en obtient une bulle ou diplôme, qui, lui donnant la qualité de commissaire apostolique, l'autorise à choisir dans tous les couvents de son ordre, trois ou quatre douzaines de jeunes sermoneurs. Dès que ceux-ci sont engagés, en vertu de l'autorité que lui donna le suprême pontife, ce procureur, pour doubler leur courage, leur remet leurs péchés par une indulgence plénière; et ceux qui lui opposent un obstacle quelconque, ou à ses nouvelles recrues, sont déclarés avoir encouru l'anathème, dont ils ne peuvent être absous que par le commissaire ou même par le pape.

J'observerai encore ici que dans tous les pays américains subjugués par l'Espagne, il existe deux sortes d'habitans espagnols qui sont plus opposés entre eux que ne le sont, dans notre Europe, les Belges et les Hollandais, les Irlandais et les Anglais, les Espagnols et les Français : je parle des colons nés dans la péninsule européenne et des créoles, c'est-à-dire, des blancs nés dans ces colonies. Cette

haîne est si grande, que rien au monde ne contribuerait davantage à une révolution dans l'Amérique ou même à sa conquête par un Napoléon, si les mers étaient libres. Il est aisé de les séduire, ces Espagnols américains, et de les porter à se joindre à des libérateurs contre leurs ennemis, pour s'affranchir de l'esclavage, de la manière rigoureuse dont on les traite et de la partialité avec laquelle on leur rend la justice, quand, au contraire, les Espagnols européens sont, à leur préjudice, toujours favorisés. Un pareil despotisme est si rude aux créoles, que je leur ai souvent ouï-dire qu'ils aimeraient mieux être soumis au conquérant qu'au roi d'Espagne, pourvu qu'ils pussent conserver la liberté de leur religion, et qu'elle-même, sous le joug odieux qui les accable, ne leur était d'aucune consolation. Ce fut, en 1624, cette animosité mortelle de deux espèces d'Espagnols qui détermina les créoles à s'unir si facilement contre le marquis de Gelvas, vice-roi du Mexique, pour s'attacher à D. Alphonse de Zerna, leur archevêque, dont l'audace, un peu révolutionnaire et soutenue de leur courage, mit en fuite le vice-roi. Par d'autres insurrections, qui eurent lieu à diverses époques, ils auraient renversé un gouvernement tyrannique, si quelques prêtres éloquens, adroits, et aimés d'eux, ne les eussent calmés ou endormis; mais ils s'éveilleront encore.

La cause d'une inimitié si violente procède de la jalousie que les Espagnols indigènes eurent toujours contre les malheureux créoles : les premiers craignent que ceux-ci ne veuillent secouer le joug et ne plus reconnaître le gouvernement espagnol, qui, les privant des emplois, des honneurs et de la liberté, les traite comme des ilotes. On n'a jamais vu aucun d'eux vice-roi du Mexique ou du Pérou,

gouverneur, chancelier, président, conseiller ou alcade-major, et cependant il en est parmi eux dont les ancêtres se nommaient Cortez, Pizarre, Giron, d'Alvarado, Gusman, principaux conquérans de ces contrées. Non-seulement ils sont privés de dignités, de charges ou d'offices, mais les Espagnols naturels leurs causent souvent des affronts intolérables, les regardent au moins comme des gens indignes de gouverner les autres, et qui sont à demi-Indiens, c'est-à-dire, à demi-barbares. Ce mépris aussi général qu'il est impolitique, autant qu'injuste, s'est répandu jusqu'au sein de l'église; car on n'y voit presque jamais un créole ecclésiastique pourvu d'un évêché ou d'un canonicat, et l'on n'admet dans ces emplois que les prêtres nés en Espagne.

Durant plusieurs années le même préjugé régna dans les ordres religieux, et les moines *péninsulaires* intriguèrent long-temps avec succès pour abaisser et faire même supprimer les créoles reçus, de peur que la majorité qu'ils pourraient acquérir ne les rendît les maîtres. Quoiqu'ils aient été obligés d'en admettre plusieurs, néanmoins les provinciaux et tous les chefs étaient Espagnols indigènes, si ce n'est depuis peu d'années, que les ilotes, dans deux ou trois provinces, ayant eu le dessus, ont tellement rempli leurs couvents de créoles, qu'ils refusent absolument d'y recevoir les apôtres d'Espagne.

La province de Mexico abonde en jacobins, cordeliers, augustins et carmes; mais les premiers l'ont toujours emporté sur les créoles, en faisant venir chaque année, de la mère-patrie, deux missions des religieux de leur ordre. A l'arrivée de la dernière, qui précéda la nôtre, il éclata, entre eux et les moines américains, une querelle si terrible

que, jouant de la dague et du couteau, ils allaient s'entretuer, si le vice-roi et ses gardes n'eussent couru au monastère, où l'on mit à *l'in-pace* tous les créoles.

Dans le Pérou, plus éloigné des métropolitains, leurs missions sont moins communes; mais le Mexique ne ~~lui en~~ laisse pas manquer de tous les ordres. Les jacobins y dominent encore, et, nonobstant leur vœu de pauvreté, nagent dans l'opulence et les délices.

Cette digression indispensable à la clarté des détails, que je vais offrir sur l'empire tombé de l'infortuné Montézume, servira de transition au récit de mes aventures, qui sont, je crois, très-singulières, sans avoir rien de merveilleux.

CHAPITRE III.

Je m'embarque pour le Mexique; relâche à Saint-Domingue.

L'Amérique espagnole étant toujours en proie à deux factions monacales, les religieux de six ordres attendaient depuis dix-huit mois un renfort promis par l'Espagne. Le 17 messidor an XII, un vaisseau de Cadix débarqua à Porto-Rico, pour y faire relâche, une nouvelle et sainte cargaison de pères Jacobins, que tous nos frères accueillirent avec bien de la joie. A son départ elle se com-

posait de quarante missionnaires, dont deux étaient passés dans l'autre monde pendant la traversée de l'ancien à celui-ci. Il fallait s'occuper de leur remplacement. Le procureur du monastère jeta les yeux sur moi et sur un de mes camarades, jeune encore, très-ignorant, mais du reste bon diable, ami de la fortune, de la table, et des belles, digne enfin de sa robe et de tous les avantages qui s'y rattachent.

Etant liés tous deux depuis six mois par la conformité de nos penchans philosophiques, je soupais un jour avec lui dans sa cellule où il me régalait : le bordeaux, qu'on n'épargna point, réveilla tellement la chaleur de son zèle, qu'il ne fit que parler, tout ce soir là, de convertir les *Japonais*, qui cependant ne nous attendaient guère, et discourir sur leur pays, qu'il n'avait jamais vu, comme s'il y eût demeuré toute sa vie. Il semblait que Bacchus l'eût métamorphosé de théologien en orateur, et, comme un autre Cicéron, lui eût appris les plus belles parties de l'éloquence. Ce brave moine, qu'on nommait, à cause de son feu apostolique, frère Chrisostôme, n'oublia rien pour me persuader de m'associer avec lui, dans ce sacré voyage, où l'on pouvait acquérir des richesses dont j'avais grand besoin, et de la réputation dont je n'avais que faire. Quand je lui eus fait observer que la brigade nouvelle débarquée n'allait point au Japon, mais au Mexique, il me soutint de bonne foi, que chaque rue des cités de ce grand royaume était pavée d'or et d'argent, que les petits cailloux étaient des perles, des rubis ou des émeraudes. Sans en être plus éclairé, le créole avait là deux ou trois romans de Voltaire, et avait ainsi voyagé dans le pays d'Eldorado. Comme il s'imaginait être

déjà au nouveau paradis terrestre, il me décrivait nos voyages au Mexique, au Pérou, au Chili, voire même à Eldorado, où nous étions accompagnés des Indiens, jouant du hautbois, des trompettes, des guitares surtout; il me peignait de même nos entrées dans les villes par des chemins semés de fleurs, sous des arcs de triomphe, au bruit du carillon des cloches, et nous, recevant les hommages respectueux et les présens honnêtes de tous les catholiques: or, il n'en manque point, ajoutait-il, dans ces riches contrées.

On croira aisément que ce pompeux discours ne contribua guère à me décider au départ. Pauvre, proscrit et prisonnier, mais vigoureux, tondu, ordonné prêtre par l'archevêque de Santo-Domingo, réfugié dans notre ville, je m'enrôlai sans autre véhicule, comme missionnaire, cru espagnol, sous la bannière du grand saint Dominique, et reçus le nom monastique de frère Policarpe.

Le père Antonio, procureur-capitaine du saint détachement, nous admit à sa table, où il nous lut, au lieu des litanies, un long mémoire de ce qu'il avait acheté pour notre subsistance quand nous serions en mer. Voici un extrait de sa liste: moutons, cabris, porcs, poules et pintades, (provisions vivantes), pâtés, jambons, langues fourrées, saucissons, mortadelles, tons, anchoix, sardines, saumons, riz, vermicelle et biscuit de froment; vins de Rota, Casalta, Malaga; eau-de-vie, kirch, rhum, et rack; olives, capres, cornichons; figues, citrons, oranges, grenades et raisins; bananes, sapotilles, avocats, corossols, goyaves, ananas; café, chocolat, thé, pain-d'épice, biscuits au sucre, dragées, conserves, marmelades....... Ah, le pauvre homme!

noirs, sujets du terrible Christophe. Notre frayeur fut grande, mais elle dura peu, car ils nous invitèrent très-poliment à vouloir bien venir passer à terre une demi-journée pour leur dire la messe et prêcher le sermon (11). Charmé de faire une bonne œuvre, ou ne pouvant s'y refuser, le père Antonio débarque avec une douzaine de jacobins, dit l'office divin dans une immense case, à deux ou trois cents nègres qui ne l'entendaient pas souvent; les prêche d'importance, et la cérémonie se termine par un dîner que nous donne le chef de ce petit canton.

Quelques-uns d'entre nous ayant été, ainsi que moi, au coucher du soleil, faire une promenade dans un bois où des goyaviers étaient couverts de fruits, nous y rencontrâmes un blanc à la porte d'un *ajoupa*, où il logeait: il vint à nous, se découvrit, et témoigna autant de joie que de surprise. Nous n'étions pas moins étonnés. Je reconnus bientôt cet homme pour être Anglais, et je m'entretins avec lui.

Depuis quatorze ans, à l'en croire, qu'il avait été pris sur un navire de Bristol, échoué vers la Grange, il avait évité la mort ou le cachot en se rendant utile aux noirs par sa dextérité à leur faire la barbe. Marié à une négresse, il n'en était pas moins très-malheureux de vivre loin de la Tamise, d'être privé surtout des consolans secours de la religion; car il se disait catholique; et, plusieurs fois, il avait tenté vainement de s'enfuir de San-Domingo pour échapper à l'esclavage. Ayant traduit cette histoire à mes frères, qui avaient besoin, comme moi, d'un barbier meilleur que le nôtre, nous résolûmes d'arracher ce pauvre homme à sa triste condition. « Ami, lui dis-je, rendez-vous avec votre femme sur le rivage,

à l'entrée de la nuit : nous vous enlèverons à vos tyrans, qui semblent avoir oublié combien il est dur d'être esclave. » M. Gilson nous remercia vivement, et parut répandre des larmes.

De retour à la case du chef haïtien, je racontai, à part, cette aventure au père Antonio, qui approuva beaucoup notre projet. En conséquence, nous prolongeâmes notre conversation jusqu'au crépuscule du soir : le chef était sorti, rentré, sans avoir paru être instruit de ce pieux dessein. Il nous accompagna, sans suite, jusqu'à l'embarcadaire, nous laissa regagner notre canot, nous dit adieu, en nous souhaitant bon voyage, et reprit aussitôt le chemin de sa case, sans regarder derrière lui.

A peine l'avons-nous perdu de vue, qu'à la faveur d'un clair de lune, mon ami Chrisostôme et moi, nous sortons du canot sans bruit, faisons cinquante pas vers un buisson de mangliers, où notre esclave blanc des tyrans noirs devait s'être caché, et l'appellons à demi-voix. Point de réponse ; personne ne paraît ; mais, tout-à-coup, nous sommes accueillis par une fusillade, que l'on dirige, à travers le buisson, sur nous et sur nos frères. Blessé légèrement et rempli d'épouvante, je revole vers le canot avec mon camarade, qui n'avait aucune blessure, et, malgré cent coups de fusil, dont aucun ne put nous atteindre, nous regagnons *le Saint-Antoine*, où il s'était également passé d'étranges choses, que le roc de la Grange avait dérobées à nos yeux.

Hélas ! pendant la messe et le sermon, le repas et la promenade, ce traître de chef noir avait ordonné à ses gens, montés sur trente barques, de piller le navire..... En un quart d'heure, les coquins avaient ravi le jacobin femelle, notre

bon vin, nos meilleures provisions, excepté quelques maigres poules, notre rhum, notre rack, jusqu'à nos confitures! Ah! maudits noirs! perfide anglais! que le ciel vous le rende! Telles furent d'abord les bénédictions que nous donnâmes de bon cœur aux très-dignes sujets du roi Christophe; mais ensuite, on se résigna, hors le supérieur, qui déplora secrètement, jusqu'au Mexique, la perte de sa pauvre nonne, devenue sans doute la proie d'un madecasse ou d'un congo.

Après cette aventure, le zèle de nos frères se refroidit un peu : ils croyaient, dans leur ignorance naturelle et claustrale, que les Indiens du Mexique seraient encore plus barbares que les nègres de Saint-Domingue; mais notre commandant spirituel les *consola* par ces paroles : « Le pis qui peut nous arriver dans ces pays *sauvages*, c'est d'être massacrés, sacrifiés, dévorés par des *idolâtres*. Eh bien! nous obtiendrons alors la palme du martyre! » . . . .

Par un vent favorable, et qui dura neuf jours, notre vaisseau fila sept nœuds à l'heure; mais, parvenus au golfe du Mexique, une violente bourrasque nous fit errer pendant un jour à l'aventure, se calma peu à peu ensuite, et nous voguâmes assez tranquillement le lendemain vers le port de la Vera-Cruz, où nous comptions mouiller avant la nuit. Dès le matin, le prudent capitaine, connaissant le danger qu'on court sur ces rivages, par la quantité de rescifs qui sont sous l'eau, près du Vieux-Hâvre, et que l'on reconnaît aux balises et autres signes que l'on y a posés, pour en avertir les vaisseaux, sachant aussi que nous ne pourrions attérir que sur le soir, craignant de plus qu'un vent du nord, redoutable sur cette côte, et qui souffle ordinairement vers le mois de septembre,

ne se levât pendant la nuit et n'exposât le navire au danger d'être brisé sur ces écueils, résolut d'approcher seulement avec la misaine, pour aborder le lendemain avec plus de sécurité, à l'aide des canots qu'on nous enverrait de la terre. On ne l'avait point vue encore. Cette nuit-là, le capitaine voulut tenir lui-même le timon du navire, et mit tout le monde en haleine; mais nos religieux allèrent prendre leur repos ordinaire, qui ne dura pas trop long-temps, car, à minuit, le vent se tourna vers le nord, ce qui causa un cri général de terreur et un affreux tumulte.

Nos matelots, dans ce désordre, s'adressèrent aux jacobins, afin qu'ils implorassent l'assistance du ciel, qui l'avait accordée dans les tempêtes précédentes. Leur appréhension venait plutôt de la peur du péril que ce vent pouvait amener, que du danger présent, puisque ce vent soufflait sous un ciel pur, qui n'annonçait aucun orage. Quoiqu'il en soit, les moines se levèrent, allumèrent des cierges et chantèrent des litanies jusqu'au premier rayon du jour, où ce terrible vent du nord cessa pour faire place à celui que nous désirions; nos marins crièrent : *miracle !*

Sans autre malencontre, le 18 thermidor, à l'heure où l'on disait la messe aux matelots, qui étaient à genoux, l'un d'eux, demeuré en vigie, au sommet du grand mât, s'écria trois fois, *terre !* Au même instant, tout l'équipage se leva pour voir le continent où l'or abonde, laissant le célébrant seul à l'autel achever son service. Le bon supérieur, partageant notre joie, fit un massacre général de sa volaille, pour festiner ses moines.

CHAPITRE IV.

Arrivée à la Vera-Cruz. — Portrait d'un Prieur espagnol.

Nous voilà enfin débarqués dans le Vieux-Hâvre, et ensuite à la Vera-Cruz, qu'on nomme aussi Saint-Jean-d'Ulna (12). Ce fut là, en 1519, que Ferdinand-Cortez commença la conquête du continent de l'Amérique; là, que, par une politique et un courage inouis jusqu'alors, il prit la résolution de brûler ses vaisseaux, afin que ses soldats ne songeassent qu'à vaincre; là encore qu'une phalange de cinq cents Espagnols se décidèrent à marcher contre un peuple innombrable, dans la plus grande des cinq parties du monde (13); là enfin que l'on établit, pour la première fois dans ces contrées, des magistrats, des échevins, des juges, souvent amis de l'or plus que de la justice.

Le véritable nom de cette ville est Saint-Jean d'Ulna : on l'appelle la Vera-Cruz, à cause du Vieux-Hâvre de la Vraie-Croix qui en est distant de six lieues, et qu'on nomma ainsi, parce qu'il fut, il y a environ trois siècles, découvert le vendredi saint, jour où l'on adore la Croix. Trop dangereux pour les navires, par les rescifs cachés sous l'eau et la fréquence des coups de vent du nord, ce Hâvre fut abandonné des Espagnols, qui vinrent s'établir à Saint-Jean-d'Ulna, où leurs vaisseaux trouvèrent une rade paisible, à l'abri d'un vaste rocher qui les garantit de ces vents.

En débarquant au second port, nous trouvâmes sur le rivage des religieux de notre ordre, dont nous fûmes reçus avec fraternité : défilant sur deux de hauteur, nous marchâmes ensuite au couvent, en procession, avec la croix et la bannière. Don procureur nous présenta au prieur et aux moines, qui nous reçurent fort amiablement, et nous donnèrent un dîner magnifique, où l'on n'épargna rien en chair, poisson, vins et liqueurs, comme pour nous faire connaître ce nouveau pays de Cocagne. Le prieur n'était pas un homme âgé, grave, prudent, tel qu'on en doit élire pour gouverner les jeunes moines; c'était un *petit-maître*, un véritable abbé de cour, qui, à ce qu'on nous dit, avait obtenu depuis peu sa dignité de supérieur principal, au moyen d'un présent de mille gourdes.

Après dîner, il invita don procureur, don Chrisostôme et moi, don Policarpe, à passer dans sa chambre, où nous remarquâmes d'abord qu'il préférait sans doute la règle d'Épicure à celle de saint Dominique. Nous croyons y trouver quelque bibliothèque choisie, sacrée, qui nous donnerait une idée de son pieux savoir et de son goût pour la bonne littérature; mais nous n'y vîmes qu'environ une douzaine de vieux livres, qui étaient dans un coin, couverts de toiles d'araignée et de poussière, comme s'ils eussent honte que les trésors qu'ils contenaient fussent si peu appréciés que le galant prieur leur préférât une guitare, ornée de perles, suspendue auprès d'eux. Cette chambre assez vaste, où l'on voyait un lit très-élégant, était richement tapissée d'un tissu fort joli en plumes de méchoacan, et décorée de certaines estampes mythologiques, de tables d'acajou, couvertes de tapis de soie, de deux buffets garnis de beaux vases de porcelaine, remplis de confitures de dragées

de conserves, et couronnés d'une batterie de flacons. Un pareil étalage parut à quelques-uns de nos religieux aussi indécent que mondain chez un moine espagnol et mendiant; mais à ceux qui n'étaient sortis d'Espagne que pour mener une vie libertine, tout en faisant fortune, l'aspect de ces objets fut agréable, séduisant, et accrut leur envie de pénétrer bientôt plus avant dans une contrée où l'on pouvait en peu de temps devenir si heureux.

Le jeune et vaniteux prieur, ne nous entretint guère que de son antique noblesse, de ses brillantes qualités, de la faveur dont le père provincial l'honorait justement, de l'amour que les dames lui portaient à l'envi (c'est à la lettre), pour son nez aquilin, sa belle jambe et sa touchante voix. Comme il voulait nous la faire connaître, il se mit aussitôt à pincer sa guitare et à chanter des vers, qu'il avait faits pour quelque belle Amarillis, donnant ainsi scandale sur scandale aux vrais religieux dont le zèle, en secret, devait être indigné de voir un tel dévergondage dans un supérieur, qui devait donner au contraire, par ses discours et par ses mœurs des exemples de piété et de mortification.

Notre oreille bien régalée des charmes de la mélodie, et nos yeux satisfaits par les tableaux les plus voluptueux, le prieur fit servir une collation délicate, abondante pour contenter également notre goût et notre appétit, ou plutôt notre gourmandise, car en nous appliquant ce vers de Fabre d'Églantine, mon ancien collégue :

Nous étions sensuels comme des gens d'Eglise.

Quatre jeunes dames créoles vinrent prendre part à la fête: on s'énivra un peu du Porto et

de leurs attraits, et je crois même qu'après avoir dansé le fandango et des contre-danses françaises, on n'alla se coucher qu'au lever de l'aurore. Il nous semblait qu'à peine sortis du Tartare, nous nous trouvions dans les Champs-Elysées: la veille, errans sur les flots agités, nous n'entendions que le bruit horrible des vents sifflant avec furie dans les voiles et les cordages, les craquemens affreux des mâts, les sifflemens du contre-maître, le vacarme des matelots; nous ne buvions que de l'eau trouble, acidulée pourtant d'un vinaigre gâté; nous ne sentions que l'odeur du lard rance, du boeuf moisi, de la morue fortement odorante, du goudron et du suif; nous ne voyons enfin que l'abîme du golfe, avec ses monstres: mais ici quelle différence! nous entendons des instrumens bien accordés, des voix nettes, douces et tendres; nous voyons des trésors de toute espèce, nous mangeons des douceurs, nous en disons, et parmi les premières, nous sentons la vanille et l'ambre, dont ce délicieux prieur a parsemé ses confitures. Oh! heureux jacobins tondus! votre sort serait envié par tous les chanoines de France! Y avait-il dans cette partie là un seul homme d'esprit? En vérité, mes frères, je ne le saurais croire: *Beati pauperes*.

CHAPITRE V.

Spectacle dans l'église. — Le bon Apôtre.

Comme nous ne devions passer que deux jours à la Vera-Cruz, nous allâmes le lendemain explo-

belle et plus ouverte que celle de Paris à Orléans.

Il fallait repasser par le Vieux-Hâvre : ce fut là que je commençai à remarquer le pouvoir despotique des prêtres et des moines sur le pauvre peuple indien. Le prieur de la Vera-Cruz avait mandé, la veille, aux autorités du Vieux-Hâvre, de venir au-devant de nous, et de nous recevoir avec tous les égards dus à des Jacobins. On remplit ponctuellement l'ordre prescrit ; car, comme nous étions encore à une lieue de cette ville, une vingtaine de ses principaux habitans, Indiens ou créoles, s'avancèrent, endimanchés et à cheval, pour nous offrir des rafraîchissemens, et à chacun de nous un superbe bouquet de fleurs d'orange. Ils nous précédèrent ensuite, jusqu'à ce qu'ils en eussent rencontré d'autres, venant à pied, au son du tambour indien et des hautbois. Ceux-là étaient des marguilliers, des chefs de confréries et des enfans de chœur. Ils nous présentèrent aussi de gros bouquets, et tous marchèrent devant nous, chantant le *Te Deum* jusqu'au moment où, entrés dans la ville, au milieu d'une place où se tient le marché, nous fûmes introduits sous un berceau de jeunes arbres disposés en arc de triomphe, autour d'une table garnie de mets et de vins délicats.

Remontés sur nos mules, en sortant du bosquet, nous vîmes le marché rempli d'indiens des deux sexes, qui se jetèrent à genoux, implorant nos prières et notre bénédiction, que nous leur accordâmes, en faisant sur eux tous, à droite, à gauche, le signe de la croix. Un alcade major nous ayant prié de suspendre un moment notre marche, nous débita debout, mais découvert, une harangue, où il disait : « Que nous serions

toujours les bien-venus dans leur pays, qu'ils nous rendaient mille actions de grâces de ce que nous avions quitté notre patrie, nos parens, nos amis, pour venir d'aussi loin travailler au salut des âmes indiennes, et qu'enfin ils nous honoraient comme des apôtres, des saints, des anges tutélaires. » Ce compliment fut appuyé d'une bourse assez ronde, que notre apôtre en chef mit dans sa large poche. Ensuite, le cher homme, qui rapportait volontiers tout à lui, répondit à notre orateur avec une tendre onction, mais d'une voix tant soit peu nazillarde : « Qu'il était satisfait de leur reconnaissance, ravi de leur honnêteté ; que rien au monde ne lui était plus cher (après l'argent) que leur salut, et que, pour le leur procurer, il s'était exposé à toutes sortes de périls, tant sur la terre que sur l'onde, bravant jusqu'à la barbarie des autres indiens, qui ne connaissaient point encore la vraie religion, pour le service de laquelle il était résolu de ne point épargner sa vie. » Le bon apôtre !..... Sur cela, en prenant congé de ces honnêtes citoyens, qui nous accompagnèrent pendant trois lieues, il fit, aux principaux, pour ne pas être en reste, certains présens.... de médailles en plomb, de croix d'airain, de chapelets, *d'agnus dei ;* et chacun de nous, comme lui, donna à chacun d'eux, trente années d'indulgences, en vertu du pouvoir que nous avions reçu du pape de les distribuer partout et à tous ceux que nous en croirions dignes.

Les respects de ces bonnes gens et leur soumission, la vanité d'être reçus avec autant d'honneurs publics, enflèrent tellement le cœur de nos jeunes religieux, qu'ils se crurent bien au-dessus des évêques d'Espagne, lesquels, malgré tout leur orgueil, ne recueillent jamais

dans leur tournées, tant d'acclamations, de cadeaux et d'hommages.

CHAPITRE VI.

Franciscain petit-maître. — Tripot de moines.

Nous ne logeâmes, les deux premières nuits suivantes, qu'en de pauvres bourgades, où nous rencontrâmes pourtant la même *honnêteté* et grande abondance de vivres; mais, le troisième jour, pour la seconde fois, nous fûmes reçus avec faste dans une ville qu'on appelle Xalapa de la Vera-Cruz, qui contient environ douze mille habitans, Indiens ou *esclaves*, et Espagnols des deux espèces.

Vers l'année 1634, cette ville fut érigée en évêché, par le partage que l'on fit du diocèse de la *Ville des Anges* (15), et quoique le premier n'en soit qu'une faible partie, il n'en vaut pas moins à l'évêque quinze mille ducats de revenu, se trouvant situé dans un territoire fertile en orge, maïs et froment. Plusieurs bourgades l'environnent; mais ce qui double sa richesse, ce sont les fermes où l'on cultive le sucre et le café, celles qu'on nomme *estancias*, où l'on élève un grand nombre de mules, de bœufs et de moutons, et quelques autres où abonde la cochenille.

Il n'y a qu'une église dans la ville de Xalapa, et deux chapelles, qui, toutes trois, dépendent des religieux de Saint-François. Les revenus de leur couvent sont très-considérables, et l'on n'y

trouve que six moines, bien qu'une quarantaine puisse y exister fort à l'aise. J'ai observé que le supérieur de ce couvent n'avait pas moins de vanité que celui de la Vera-Cruz : quoiqu'il ne fût pas de notre ordre, il nous reçut et nous traita pendant deux jours avec magnificence.

Non-seulement ici, mais dans vingt autres monastères, on remarque chez tous les prêtres et les religieux une grande mollesse, des mœurs et des manières directement contraires à leurs vœux autant qu'à leur profession. L'ordre de Saint François, outre les vœux d'obédience, de chasteté et de mortification, en fait encore un autre, c'est celui d'observer la pauvreté avec plus de rigueur qu'aucun des autres mendians, car leur habit doit être de gros drap, leur ceinture de corde, leur chemise de laine, et ils doivent marcher sans bas, n'ayant aux pieds que des sandales. Il leur est défendu d'avoir de l'or ou de l'argent et même d'en toucher ; ils ne peuvent se soulager dans leurs voyages en allant à cheval, et une seule infraction à ces défenses est un péché mortel qu'on doit punir par l'excommunication.

Mais nonobstant ces régles despotiques, les disciples de Saint François, vivant au nouveau monde, prouvent par leur vie déréglée qu'ils ont voué ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas accomplir.

Nous trouvâmes étrange et scandaleux qu'un franciscain de Xalapa, âgé d'environ quarante ans, se rendît à cheval, suivi de son laquais sur une mule, à cent pas de la ville, pour aller confesser, le cigarre à la bouche, une créole vaporeuse, avec une soutane de fin camelot gris, relevée galamment à sa ceinture, afin de laisser voir un bas de soie orange, des souliers de ma-

rocain vert, un caleçon de mousseline, avec un joli passement brodé en or, attaché au jarret nerveux, qui tendait une jambe herculéenne. Ses confrères, au reste, avaient tous le même costume, et, sous leurs larges manches, laissaient paraître une chemise en toile de Hollande, piquée de soie et garnie de dentelle; de sorte que dans leurs habits et dans leurs entretiens, au lieu de modestie et de sagesse, ils montraient plus de vanité que des hommes du monde.

Après souper, quelques-uns d'entr'eux commencèrent à parler de jouer aux cartes, et ils nous invitèrent comme nouveaux venus, à faire une partie d'impériale ou de piquet, ce que la plupart refusèrent, les uns faute d'argent, les autres pour ne pas savoir le jeu. Néanmoins, à force d'instances, deux de nos jeunes moines se joignirent à deux des leurs dans une partie de piquet: ils mêlèrent les cartes avec autant de dextérité que de grâce; on joua le simple et le double; la perte piqua les premiers, et le gain échauffa les autres; de manière que le couvent fut converti cette nuit-là en véritable académie, et les œuvres religieuses en profanations mondaines.

Comme nous autres jacobins, excepté deux, n'étions que spectateurs de la partie, nous eûmes le loisir, pendant trois heures, de réfléchir sur cette manière de vivre; car plus le jeu continuait, plus on voyait s'augmenter le tapage, tant par l'effet du vin que par les juremens, les risées et les moqueries que tous les franciscains faisaient du vœu de pauvreté. L'un d'entr'eux, quoiqu'il eût déjà manié de l'argent et l'eût mis sur la table avec ses doigts, s'avisait néanmoins, pour faire rire ses confrères, s'il lui arrivait de gagner une somme considérable, d'entr'ouvrir une de ses

manches, ensuite, avec le bout de l'autre, il ramassait le numéraire et le jetait dans celle qu'il tenait ouverte, en disant qu'il avait fait vœu de ne jamais toucher d'argent, ni d'en garder, mais que sa manche jouissait de ce privilége. Le lendemain à déjeuner, j'entendis ce mauvais plaisant, qui avait plutôt l'air d'un débauché que d'un religieux, se plaindre, en blasphémant, d'avoir perdu deux cents dollars. Il semblait que sa manche n'eût pas voulu garder pour lui ce qu'il avait promis au ciel de ne jamais toucher: c'est là surtout qu'on aurait reconnu que tous ces cordeliers et leurs confrères, à pieds nus ou chaussés, étaient venus en Amérique, moins par ferveur pour la religion que par penchant pour le désordre, et que l'amour de l'or, la vaine gloire, l'autorité qu'ils s'arrogaient sur les malheureux Indiens, étaient plutôt le but où ils visaient que le salut des âmes.

De Xalapa, nous allâmes coucher à la Rinconadas: ce n'est qu'une assez grande hôtellerie, construite, il y a deux cents ans, au bout d'une vallée, loin de toute ville ou village, et qu'on nomme *Venta* en espagnol, ou maison seule, comme sont nos auberges isolées sur un grand chemin. Ce qui rend ce lieu remarquable, outre qu'il est le seul où l'on puisse loger sans quitter la route ordinaire, c'est qu'il y a des sources abondantes et pures, quoique l'eau en soit tiède, attendu l'extrême chaleur qui domine dans ce vallon. Les maîtres de l'hôtellerie, voyant que cette ardeur, dont on est surtout accablé en voyageant, a besoin d'être tempérée par un breuvage frais, ont toujours soin d'avoir des jarres pleines d'eau, qu'ils enfoncent sous un hangar ou ajoupa, dans

du sable mouillé, où elle devient aussitôt presqu'aussi froide que la glace.

Cette vallée et tout le pays d'alentour, sont fertiles et riches, remplis de fermes où l'on recueille en abondance le froment, le maïs, le sucre, le cacao, la cochenille. On nous servit une si grande quantité de bœuf, de mouton, de chevreau, de poules, de coqs d'inde, de lapins et de cailles, que nos amateurs en étaient aussi étonnés que ravis.

Mais la chaleur est si ardente, que l'on ne peut manger sans essuyer à chaque instant une sueur qui tombe du front sur l'assiette; et les moustiques importunent si frort, que l'on ne peut s'en garantir soit en veillant, soit en dormant: on n'en voit pas pendant le jour, mais dès que le soleil se couche, elles s'attroupent par essaims innombrables, et, suivant la comparaison du père Antonio, viennent vous relancer par tout, comme les *grenouilles* d'Egypte, dont parle l'écriture. Aussi les Espagnols, souvent grillés dans ce lieu là, malgré son eau rafraîchissante et l'excellence des conserves, n'appellent ces douceurs que des confitures d'enfer.

Après une nuit éternelle, nous partîmes de grand matin pour gagner une ville où les vivres abondent également, et qui est exempte des hôtes dont nous eûmes la compagnie dans cette belle et perfide Rinconadas.

CHAPITRE VII.

Un Conquérant. — Des Rois monopoleurs.

Parvenus le soir même dans une ville médiocre appelée Ségura, nous y fûmes encore somptueusement régalés par des moines de Saint François, aussi galans et aussi vains que ceux de Xalapa.

Ségura fut bâtie par Ferdinand-Cortez (1), qui la nomma, dès l'origine, *Segura de la Frontera*, ou sûreté de la frontière, parcequ'il en fit une espèce de place forte, afin de garantir les Espagnols, qui venaient de la Vera-Cruz à Mexico, contre les habitans de Culua et de Tepeacac, qui étaient alliés des Mexicains et incommodaient fort les conquérans.

Mais, selon les historiens, ce qui fâcha le plus Cortez, ce fut qu'après avoir été chassé, pour la première fois, de Mexico, les Indiens le poursuivant, ainsi que le reste des siens, qui, presque tous, avaient été blessés, et s'étaient retirés à Tlascala, les habitans des deux bourgades de Culua et de Tepeacac, volèrent au secours des Mexicains contre Cortez et la ville de Tlascala, surprirent dans une embuscade les Espagnols, en prirent douze, les immolèrent le jour même à leurs idoles et les dévorèrent ensuite. Un trait aussi barbare, imputé à des hommes d'un caractère si humain, se trouve seulement noté dans certains auteurs Espagnols, intéressés sans doute, à justifier par des contes les crimes d'une invasion

où leurs compatriotes, moins guerriers qu'assassins, exterminèrent en un siècle, *seize millions d'hommes.*

Pour venger ces douze soldats, qui périrent, par représailles, selon la juste loi d'une défense légitime, Cortez invita Maxisca et autres chefs des Tlascalans, de l'aider à combattre les dignes alliés des braves Mexicains, qui, d'ailleurs, attaquaient sans cesse les habitans de Tlascala, vivant en république, mais commandés par de perfides chefs que la séduction avait rendus esclaves. Ceux-ci, ayant tenu conseil, fournirent à leurs maîtres vingt-cinq mille guerriers, outre les tamenez, ou crocheteurs, que l'on chargea du bagage et des vivres. Cortez, avec un tel secours, ses fantassins et ses chevaux, se rendit à Tepeacac, pour demander à ses généreux citoyens qu'en réparation de la mort des douze soldats, ils eussent à se rendre au roi d'Espagne, et ne plus recevoir dorénavant chez eux ni Mexicains, ni habitans de Culna.

Les Tepeacas répondirent qu'ils avaient mis à mort ces hommes pour un juste sujet, puisqu'ils avaient voulu passer de vive force, en temps de guerre, à travers leurs pays; qu'ayant pour alliés les Mexicains et ceux de Culua, ils ne cesseraient pas de les recevoir dans leur ville; que ne connaissant pas un prince absent, ils ne pouvaient lui obéir; qu'ils priaient toutefois les Espagnols et leurs auxiliaires de retourner à Tlascala. Cortez n'ayant pu parvenir à les décider à la paix, leur déclara la guerre.

Aidés d'une partie de leurs vaillans amis, les courageux Tepeacacs, livrèrent trois combats; mais, vaincus par le nombre, ils furent obligés de se rendre à Cortez comme vassaux de l'empereur

son maître ; et ce général ordonna que tous les habitans des deux bourgades qui avaient consenti au meurtre, seraient esclaves pour jamais.

Des historiens Espagnols prétendent qu'il les châtia et les réduisit tous en esclavage, comme rebelles, idolâtres, sodomites, antropophages, et pour servir d'exemple aux autres.

Ce fut alors qu'il fit bâtir *Segura de la Frontera*, où il mit une garnison qui pût protéger le passage de la nouvelle Vera-Cruz à la capitale indienne.

Segura, aussi bien que les autres cités que l'on trouve entre ces deux villes, est abondante en vivres et en riches productions du sol américain ; mais le commerce a peu d'activité, comme dans tout ce vaste empire, par une force d'inertie trop naturelle aux Espagnols, par l'égoïsme de leurs rois, qui toujours ont fait du négoce un monopole aussi nuisible à leurs sujets qu'aux étrangers, et qui entravent l'industrie et les arts pour mieux étouffer les lumières, enfin par cette sourde inquiétude et ce malaise général, précurseur des orages qui enfantent les républiques (14).

On jouit dans cette contrée d'une douce température. Les fruits y sont délicieux, et la vigne y prospérerait, si le gouvernement permettait qu'on y en plantât ; mais il craindrait de nuire au commerce des vins entre l'Espagne et ce pays. Quand on m'y présenta des grappes de raisin, aussi beau que celui de France, des larmes me vinrent aux yeux, moins parce que depuis long-temps j'étais privé d'en voir, que par le souvenir doux et amer de ma chère patrie.

CHAPITRE VIII.

République Indienne. — Les Tlascalans.

Xicotega, lors de l'irruption, était le chef suprême de l'armée Tlascalane ; Maxisca commandait sous lui, avec trois autres capitaines des troupes de la république : Ferdinand Cortez les soumit, autant par la force des armes, qu'en leur promettant, sur sa foi, de rendre leur pouvoir inamovible, de temporaire qu'il était ; mais le gouvernement républicain périt bientôt, et ces cinq chefs, qui avaient secondé les Espagnols dans la suite de leur succès, furent tués dans le dernier combat, si funeste à la cause de la liberté mexicaine.

Le grand chemin qui, de la Vera-Cruz, conduit à Mexico, se dirige vers le nord-ouest : nous nous détournâmes un peu à gauche de la route, pour voir la capitale des Tlascalans (18), qui se joignirent à Cortez et lui furent toujours fidèles ; ensorte qu'on peut dire qu'ils ont été, à l'instigation des traîtres qui les commandaient, les premiers instrumens de la conquête, si facile, de leur pays, et de son esclavage.

Aussi les rois d'Espagne, par gratitude moins que par politique, les affranchirent de tributs pendant un grand nombre d'années, chaque habitant de Tlascala ne lui payant alors qu'un bouquet de maïs, tandis que par vengeance comme par avarice, les autres Indiens de cet empire furent

toujours chargés de taxes non moins pesantes qu'arbitraires.

Tlascala signifie, dans la langue indienne, bon pain, parce que l'on recueille aux environs de cette ville beaucoup plus de ce grain qu'on appelle *ceutli*, que dans les provinces voisines. On la nommait autrefois Texcala, nom générique des vallées. Située, entre deux montagnes, au bord d'une rivière dont la source jaillit du morne Atlancapec et qui arrose une partie de la province, d'où elle va se jeter dans la mer par Zacatulano, Tlascala était la plus grande des villes indiennes, après la capitale. On y remarque maintenant, au revers d'un côteau en pente douce, des places et des rues régulières et assez belles : la place principale, construite dans la plaine au bord de la rivière, offre un hôtel de ville, une église, un palais et d'autres édifices d'une architecture passable. La rue d'Ocotlulco, où se tient le marché, est aussi peuplée qu'étendue, et était jadis si fameuse, qu'on y voyait par jour vingt à trente mille personnes y faire un commerce d'échange ; car on ne connaissait point encore l'usage de l'argent monnayé.

Cette république indienne de Tlascala était autrefois gouvernée par ses plus riches habitans ; et ces aristocrates, qui vendirent aux Espagnols la liberté de leur pays, estimant tyrannique, avec raison, la puissance d'un seul, haïssaient Montézume comme un tyran, quoiqu'il le fût beaucoup moins que les étrangers qui venaient envahir son territoire.

En temps de guerre, outre les magistrats qui combattaient aussi, les Tlascalans avaient cinq chefs, dont chacun gouvernait une des grandes rues de la cité, organisée en *section* : ces capi-

taines élisaient parmi eux leur généralissime, et nommaient plusieurs lieutenans. Ils faisaient porter, en campagne, l'étendard de la république à la queue de l'armée; mais, la veille d'une bataille, ils l'élevaient au centre; et le soldat qui ne se rendait pas incontinent près de son capitaine, était condamné à l'amende. On suspendait deux flèches à ce drapeau, confié à l'un des plus braves: Ces guerriers, comme les Romains, prétendaient deviner, la perte ou le gain d'un combat; ils tiraient une de ces flèches contre le premier ennemi qu'ils rencontraient, et, s'il était tué, c'était un signe de victoire; mais, dans le cas contraire, ils croyaient perdre la bataille.

L'état de Tlascala se composait, au temps de Montézume, de cette capitale et de vingt-huit bourgades, où l'on comptait en tout deux cent mille chefs de famille. Il y avait, comme à présent, une sage police; mais la justice était plus équitable qu'elle ne l'est au moment où j'écris. Une prison publique renfermait et renferme encore les prévenus; et l'on y châtiait tous ceux qui avaient commis quelques crimes: mais aujourd'hui un Espagnol coupable sait toujours bien, comme naguère dans notre ancien monde, rencontrer un asile dans un couvent ou une église et y braver le châtiment.

Lors de l'invasion, un Tlascalan ayant pris un peu d'or à un soldat du conquérant, celui-ci s'en plaignit à Maxisca, qui fit faire aussitôt une telle recherche, que le délinquant fut trouvé dès le jour même à Cholola, autre ville considérable distante de cinq lieues. Mis entre les mains de Cortez, avec l'or dérobé, il lui demanda grâce, et Cortez le rendit à Maxisca pour en faire ce qu'il voudrait; mais ce dernier le fit conduire

dans les rues de la ville, précédé d'un crieur qui publiait à haute voix son crime; et, lorsqu'il arriva au milieu du marché, on l'entraîna sur un espèce d'échafaud, où on lui rompit les jointures avec un levier d'acajou.

Les Espagnols furent surpris d'une justice si sévère, et en conclurent que, comme sur ce point les Tlascalans avaient desiré leur complaire, ils seraient disposés de même à les aider dans la conquête et à renverser Montézume. Voilà, sans doute, comme un petit voleur, contribuant à hâter la ruine d'un prince malheureux, sut enrichir de grands coquins.

On voit, à deux lieues de la ville, une montagne ronde, qu'on appelle à présent le Saint Barthélemi : elle a, dit-on, deux mille toises de hauteur, trente-six lieues de tour, et son sommet est sans cesse couvert de neige. Les Indiens la nommaient *Matealcuci*, nom qu'ils donnaient au dieu de l'eau. Celui du vin s'appellait *Ometolcheli*, et ils l'aimaient beaucoup, le vin. Ils donnaient à leur dieu en chef le nom de *Kamatlo*, et des historiens prétendent qu'on lui sacrifiait des hommes.

Trois langues étaient en usage parmi ce peuple: la première le *nahua*, était à l'usage des grands de Tlascala et de tout le Mexique ; la seconde, *l'otonziro*, était celle des villageois ; la troisième, le *pinomer*, n'était qu'un langage grossier qu'on parlait seulement dans les marchés de Tlascala. Elles sont encore usitées parmi les Indiens et les créoles.

Quoique le sol de ce pays soit gras, fertile en grains, en fruits, en pâturages, les Tlascalans sont pauvres; les Espagnols, au contraire, sont riches, et leurs prêtres très-opulens. Ces malheu-

reux, les indigènes, ont cependant une taille fort belle, de l'agilité, du courage, et ils le prouveront peut-être incessament, car ils doivent se souvenir que leurs pères étaient les meilleurs guerriers du Mexique, sous quelques chefs vraiment républicains (15).

On trouve dans cette cité, ainsi que dans la capitale, des orfèvres, des bijoutiers, des plumassiers et des potiers : ceux-ci fabriquent la faïence aussi bien qu'en Europe : quant aux imprimeurs et libraires, ils ne subsistent guère que d'ouvrages mystiques.

Dans les rues d'Ocotelulco, de Tixatlan, de Quihuitla et de Tepetipac, qui à présent, sont les plus habitées de Tlascala, il y a quatre monastères, dont l'un de saint François. Les religieux de cet ordre ont une belle église, de laquelle dépendent environ cinquante Indiens, qui servent, tour-à-tour, comme domestiques des moines, bedeaux, trompettes, organistes, carillonneurs, chantres, tambours, violons, hautbois, clarinettes. Nous logeâmes deux jours dans ce couvent, où l'on nous traita en chanoines; et au festin qui précéda notre départ, nous fûmes régalés d'une symphonie si bruyante, que je me crus tout-à-coup transporté rue de la *Loi*, vis-à-vis la Bibliothèque.

On accorde à nos frères les cordeliers, une douzaine d'Indiens, qui vont pêcher du poisson pour leur table, et sont par ce moyen exempts d'impôts; mais ils n'y vont que tour-à-tour et quatre par chaque semaine, à moins qu'il ne survienne une occasion importante, comme notre séjour; car, dans ce cas, on les oblige de quitter toute autre besogne, ils sont mis par le procureur en réquisition, et vont pêcher en masse pour les religieux.

Cette ville, habitée par trois races distinctes, les Espagnols, les Indiens et les Créoles, est le siége d'un président ou principal officier de justice, qu'on appelle alcade-major. Chef despotique, envoyé de la métropole, sa juridiction s'étend sur plusieurs villes, bourgs et villages, à vingt lieues à la ronde. Quoique changé tous les trois ans, il fait rapidement fortune, palpant seul des épices et ayant le droit de choisir, parmi les Indiens ses agens subalternes, qu'on nomme alcades, régidors, alguazils, qu'il mène à la baguette sans leur donner aucun salaire.

Les mauvais traitemens qu'ont toujours exercé ces alcades-majors et leurs compatriotes, envers les indigènes, ont bien fait décheoir cette ville, qui jadis était très-peuplée; et cependant ils devaient la traiter avec plus de douceur, puisqu'elle fut la plus principale cause de la conquête du Mexique.

CHAPITRE IX.

Ville des Anges. — Bal dans un Monastère.

Après la capitale des Tlascalans, la plus remarquable des villes que nous rencontrâmes sur notre route est nommée par les Espagnols *Puebla de Los-Angeles*, ou la ville des Anges (19). Mes camarades étaient fort contens d'y passer, parce qu'il s'y trouve un couvent de jacobins, avec lesquels on peut fraterniser, et qu'ils n'en avaient vu aucun depuis notre départ de Saint-Jean-d'Ulna.

Nous prîmes du repos durant trois jours dans

la ville des Anges, où quelques-uns de nous, si je puis m'exprimer ainsi, firent les diables, étant fêtés par des confrères qui leur procurèrent d'abord l'agréable société d'une douzaine de nonnettes.

En nous promenant par la ville, nous eûmes lieu de remarquer son opulence, non-seulement par le commerce qui s'y faisait encore; mais par le nombre des couvens qui y sont établis, pour son bonheur, et je dis cela en bon moine, qui, avant tout, doit s'occuper de la prospérité du froc. La Puébla de Los-Angeles est riche de six monastères, où vit gaillardement dans chacun deux, une compagnie, au complet, de Jacobins, de Cordeliers, de Capucins, de Carmes, d'Augustins, de Mercites; et sans compter quatre couvens pour le beau sexe.

Cette ville est assise dans une fertile vallée, au bord d'une rivière, à douze lieues d'une haute montagne en tout temps couverte de neige, et à vingt lieues de Mexico. Don Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, la fit bâtir en 1530, du consentement d'un évêque, Sébastien Ramir, qui avait été président à Saint-Domingue, ensuite à San-Jago, et était devenu chancelier du Mexique. Il remplaçait D. Nunio-Gusman, lequel s'était conduit d'une manière tyrannique envers les indigènes et ses compatriotes, quoiqu'il eût pour adjoints des juges-conseillers prudens et équitables, qu'on nommait Jean de Salmeron, François Ceynos, Gasco de Quiroga (20) et Alonze Maldonado. Ces juges, dont les noms méritent d'être conservés, ayant fait chasser Nunio, rappelèrent les Indiens, qu'un tyran subalterne avait forcés de fuir à Xalisco, à Honduros, à Guatimala, où leurs compatriotes étaient en guerre avec

les Espagnols, et, assurant leur liberté, rendirent la vie au commerce, qui refleurit à l'ombre de la paix.

Appelée autrefois *Azetlacoapan*, cette ville des Anges est le siége d'un évêché, dont le revenu annuel s'élevait, en l'an X de notre république, à quatre-vingt mille ducats. L'air est si pur dans ce pays, que le nombre des habitans s'accroissait chaque jour de ceux des environs. Trois mille citoyens de Mexico vinrent s'y établir, en 1631, quand cette capitale se vit près d'être submergée par l'inondation du lac où elle est située.

On remarque sur-tout la ville que j'explore par la bonté des draps qui s'y fabriquent, et on les trouve égaux en qualité à ceux de Ségovie. Les chapeaux y sont les meilleurs de toute la province, et l'on y voit une fort belle verrerie; mais ce qui l'enrichit le plus, c'est qu'il y a un hôtel des monnaies, où, comme à Mexico, on frappe la moitié de l'argent qui provient des mines de Zacatecas.

Hors de la ville, sont de vastes jardins qui la fournissent d'herbes, de légumes et de salades. Des fermes à froment, riz, indigo, café et sucre, abondent dans son territoire. Une de ces dernières, appartenant aux Jacobins, est d'une si grande étendue, qu'ils y entretenaient plus de douze cents nègres. Observons, une fois pour toutes, que la plupart des moines font souvent le commerce, par fois la contrebande, et sont aussi cruels que les colons envers leurs malheureux esclaves.

Entre cette ville des Anges, où il n'y en a guère, et la cité de Montézume, la ville qui paraît la plus considérable s'appelle *Guacocingo*. On y trouve un couvent de Cordeliers, qui nous reçurent à merveille. Ils jouissent aussi en abon-

dance de tous les biens de cette vie. Une chose dont ils se vantent, c'est l'éducation qu'ils ont donnée aux jeunes indiens attachés à leur monastère, en leur apprenant à danser le *fandango*, ou autre danse, au son de la guitare. Ils nous le démontrèrent, après souper, par une vingtaine d'enfans, jolis et des deux sexes, âgés au plus de quatorze ans, qui chantèrent jusqu'à minuit des chansons espagnoles et indiennes, cabriolant avec des castagnettes d'une manière si piquante, que nos jeunes apôtres, et les vieux même, y prirent beaucoup de plaisir. Quelques-uns, il est vrai, trouvèrent ce spectacle un peu étrange, et qu'il eût mieux valu instruire ces enfans de choses pieuses et bonnes; mais plus nous allions en avant, plus nous trouvions que les devoirs de la religion étaient méprisés ou trahis, et que la vanité ainsi que la mollesse régnaient avec audace parmi ceux qui avaient juré de renoncer au monde.

Si Guacocingo a presqu'autant reçu de priviléges des rois d'Espagne que Tlascala, c'est que les habitans de la première ville se joignirent à ceux de la seconde et à leurs autres alliés aussi peu patriotes, pour soutenir les premiers conquérans. Voici comment les historiens espagnols s'expriment sur ce fait :

« Les indiens de Guacocingo étaient déjà les alliés des habitans de Tlascala, de Cholola, de Huacacola et de Chalco, tous ennemis d'un *cruel esclavage*, lorsque ceux-ci firent demander du secours à don Fernand, contre les Mexicains qui avaient fait des dégâts sur leurs terres; mais le héros, alors trop occupé de ses préparatifs pour assiéger la capitale, pria les Guacocingos et leurs amis de secourir ceux de Chalco, ce qu'ils firent soudain avec tant de vaillance, qu'ils ravirent les

opprimés au *tyran* du Mexique, malgré les grandes forces avec lesquelles ce barbare était sorti de Mexico, pour retarder la marche des vainqueurs.»

Ainsi le brave successeur de l'infortuné Montézume n'était qu'un barbare tyran, parce qu'il s'opposait à la défection des hommes égarés, dont l'aveuglement ne tendait qu'à la perte de leur patrie (21).

De Guacocingo, nous nous mîmes en route pour franchir la montagne qu'on aperçoit de la ville des Anges, et qui n'est pas moins haute que le Cénis ou le *Bernard*.

Nous éprouvâmes, au sommet, ou plutôt sur l'une des crêtes, dont la plus éminente est volcanique, un froid très-rigoureux, et d'autant plus sensible, que nous étions accoutumés à 25 degrés de chaleur ou même à 32, en mer. On découvre de cette cîme Mexico et son lac; et ils paraissaient à nos pieds, quoiqu'ils fussent encore éloignés de six lieues.

CHAPITRE X.

Guerre de la conquête. — Cité de Tescuco.

La seconde fois que Cortez partit de Tlascala pour aller assiéger la capitale par eau comme par terre, avec des brigantins qu'il avait fait construire, ses bataillons, la plupart indigènes, étaient logés dans les anfractuosités de la montagne, et y auraient péri de froid, s'ils n'y eussent remédié par la grande abondance du bois qui s'y trouvait. Mais, le matin de son départ, il monta au sommet du

morne, et, par précaution, envoya à la découverte trois fantassins, qui trouvèrent la route embarassée par de grands arbres, que l'ennemi avait abattus depuis peu et mis au travers du chemin; comme ils s'imaginaient que le passage pouvait être libre plus loin, ils s'avancèrent d'avantage, jusqu'à ce qu'ayant rencontré un amas de cèdres énormes renversés les uns sur les autres, il leur fut impossible de passer plus avant, ce qui les obligea de rejoindre leur général pour l'instruire de cet obstacle.

Cortez, sachant aussi qu'ils n'avaient rencontré personne, se mit en marche avec douze cents fantassins et toute sa cavalerie, en ordonnant que le reste de son armée eût à le suivre sans retard. Bientôt cette avant-garde, ayant désencombré la route, l'armée passa sans peine et sans péril; mais si les Mexicains eussent défendu le passage, jamais les Espagnols n'auraient pu pénétrer par ce chemin. L'armée de l'empereur les attendait pourtant au milieu de la plaine; car trois routes conduisent de Tlascala à Mexico: Cortez choisit la plus mauvaise, qui est aujourd'hui la plus belle, présumant ou étant instruit que de ce côté là, nul ennemi ne se présenterait. Parvenu, le soir même, au pied de ce mont gigantesque, franchi en quelques heures, il y fit reposer ses troupes, en observant, à la faveur des feux allumés par les Mexicains, leurs mouvemens auprès des trois passages où ils attendaient l'ennemi, pour l'attaquer entre les ponts jetés sur les ruisseaux qui sortent du grand lac. Cortez, au point du jour, se porta en avant, avec toutes ses forces, et repoussa les Indiens, qui, s'ils eussent détruits les ponts, auraient pu sauver leur pays.

L'aspect de ce superbe mont et de la plaine qu'il

domine me rappelait ces souvenirs de la tradition, quand la vue de Quahutipec, où nous arrivâmes ensuite et qui dépend de Tezcuco, me rappella également que, non loin des murs sans défense de la première ville, s'étaient jadis campés les cent mille Indiens de Culhua, unis à ceux de Tezcuco pour combattre Fernand : ils l'attaquèrent, mais en vain ; car, outre qu'il fut secondé par ses nombreux auxiliaires; ses cavaliers chargèrent plusieurs fois ces guerriers citoyens, et son artillerie fit parmi eux un tel ravage, qu'ils furent bientôt mis en fuite.

A trois lieues de là, vers la droite, nous découvrîmes Tezcuco, sur les rives du lac, hors de la route; et je me rappellai encore des événemens remarquables dont le récit est plus sincère et plus intéressant par la tradition que d'estimables Indiens m'avaient déjà transmise, que dans les romans historiques composés par des Espagnols.

Cortez, en voyant Tezcuco, trouva cette ville aussi grande que la cité impériale d'où il avait été chassé; mais la première, gouvernée par un roi trop ami de la paix, ou peut-être trop faible, ne fit à ce guerrier aucune résistance. Comme il s'en approchait, trois des principaux habitans, venant à sa rencontre avec un petit drapeau bleu et une verge d'or, signes de paix, lui dirent qu'ils étaient députés par leur maître, Coacuacoyocino, pour le prier de ne point dévaster leur ville, ni celles qui étaient aux environs, et lui offrir son amitié, en l'invitant aussi à venir avec son armée loger dans Tezcuco, où il serait très-bien reçu.

Le conquérant fut charmé de cette ambassade; mais redoutant néanmoins quelque piége, parce qu'il avait rencontré des citoyens de Tezcuco

parmi les Mexicains et les Cuhuacans, il ne voulut d'abord pénétrer qu'à Huaxata et à Quahutichan, cités voisines de cette capitale, mais qui sont aujourd'hui d'assez pauvres villages: là, on fournit à son armée des vivres et de l'or en abondance.

Il y fit aussitôt renverser les idoles; ensuite il entra dans la ville où on lui avait préparé des maisons assez vastes pour le loger avec tout son état-major et une partie de ses troupes. Mais comme, arrivé dans ces murs, il n'aperçut ni femmes ni enfans, soupçonnant une trahison, il défendit à tous ses gens, sous peine de l'arquebusade, de quitter leurs retraites. Vers le soir, quelques Espagnols étant montés sur le faîte de ces maisons pour observer la ville et ceux qui l'habitaient, en découvrirent un grand nombre qui s'enfuyaient avec leurs meubles, les uns vers les montagnes, les autres vers les bords de la rivière pour s'embarquer dans les canots, et en si grande hâte, qu'on aurait présumé de leur conduite quelque péril prochain, s'ils avaient eu le secret de la poudre. On distinguait plusieurs milliers de ces petits bateaux, remplis de meubles et de gens qui émigraient. Cortez eut bien voulu, dit un historien, empêcher cette fuite; mais la nuit était si prochaine, qu'il ne put le tenter, ni même retenir le roi de Tezcuco, qui partait le dernier avec sa femme et ses deux fils, pour aller joindre Montézume.

CHAPITRE XI.

Roi de la façon d'un Soldat. — Prince proscrit.

TEZCUCO, de nos jours, est encore fameuse parmi les Espagnols, parce quelle fut la première que gouverna un roi chrétien. Cortez, dit-on, assuré de la fuite du malheureux Coacuacoyocino, prince de Tezcuco et des vingt bourgades voisines, fit appeler les habitans qui étaient demeurés ou revenus dans cette ville, et leur tint ce discours : « Chers Indiens, un jeune *gentilhomme*, né parmi vous, fils de Nizavalpicinti, que j'ai perdu dans le dernier combat, un bon guerrier, qui sert Dieu et mon roi en combattant sous mes drapeaux pour votre bonheur même, un prince *légitime*, qu'on vient de baptiser et nommer Ferdinand, comme moi, qui suis son parrain, a mérité la couronne de Tezcuco : qu'il soit donc votre roi, au lieu du *traître* et lâche Coacuacoyocino, qui est allé mendier des secours chez le tyran des Mexicains ! »

Quelques chefs vendus applaudirent à cette *motion* véritablement tyrannique, et le nouveau chrétien fut élu roi par la gent moutonnière qui saute là, comme en France et partout. Le bruit s'en répandit bientôt : un grand nombre des émigrés, abandonnant la cause de leur monarque légitime, comme en France et partout, retournèrent dans leur patrie pour y servir l'usurpateur, et la politique espagnole, qui, cette fois, les traita assez bien, s'acquit, en les trouvant

dociles, un serviteur fidèle dans Ferdinand, esclave couronné.

A l'exemple des habitans de Tezcuco, ceux de Quahutichan, Otenco et Huaxata, vinrent aussi, par députation choisie dans la noblesse, demander pardon à Cortez, qu'ils n'avaient offensé en rien.

Deux jours après que Ferdinand Ier fut monté sur le trône de cette ville principale et de ses dépendances, qui s'étendent jusqu'aux frontières de Tlascala, les mêmes députés vinrent lui annoncer que toute l'armée mexicaine marchait contre eux, et lui demander humblement s'il voulait bien qu'il cachassent dans les montagnes, leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards et leurs meubles, ou qu'ils les emmenassent à Tezcuco, où ils seraient encore mieux cachés. Cortez leur répondit, au nom du roi son filleul et son protégé, de se tenir paisiblement dans leurs maisons, ainsi que leurs familles, et qu'il était bien aise de l'approche des ennemis, parce qu'il ferait voir encore, quand il les aurait joints, comment il savait les traiter.

Les Mexicains ne s'avancèrent pas sur les cités qui redoutaient leur marche, mais sur Tezcuco même, d'où Cortez et le roi sortirent pour les combattre avec trois pièces de canon, trente chevaux, deux cent vingt Espagnols et un grand nombre d'Indiens (22). Après un combat inégal, les patriotes, forcés à la retraite, s'embarquèrent dans leur canots ; mais ils revinrent plusieurs fois avec courage attaquer Tezcuco, que Cortez et ses alliés défendirent avec bravoure.

Jugeant que cette place, à la proximité du lac de Mexico, lui convenait pour mettre à l'eau ses brigantins, et ayant su qu'on venait de les achever

à Tlascala, il y envoya Gonzalès de Sandoval, pour les faire apporter. Ce lieutenant les rencontra sur la frontière, où huit mille hommes les portaient démontés sur leurs épaules avec tous les objets nécessaires à leur service. Le convoi était escorté par vingt mille soldats, et mille tamenez ou portefaix l'accompagnaient avec les vivres. Teutecalo commandait l'avant-garde, Tupiliti le centre et Quirimecatel l'arrière-garde : ces trois chefs Indiens avaient été reconnus *gentilshommes*. Gonzalès s'étant mis à la tête de cette armée, avec cent Espagnols, elle entra dans la ville au son des cors et des trompettes : ces vingt mille nouveaux guerriers, dont les têtes offraient une forêt de plumes onduleuses, mêlaient leurs cris aux acclamations du peuple et des soldats, autres esclaves de Cortez, et l'on entendait retentir ces mots de ralliement, répétés à l'envi par des perroquets belliqueux : Tlascala, Rome, Espagne ! mais nulle voix ne s'élevait pour faire entendre un cri de liberté.

Au bruit de l'arrivée des brigantins et de ces troupes, plusieurs autres provinces s'empressèrent de se soumettre et d'offrir leurs services au trop heureux Cortez, les uns par amour pour la paix, autant que par la crainte d'une ruine entière, les autres par la haîne ou la rivalité qui les armait contre les Mexicains ; de sorte que Cortez était certain d'un triomphe complet, non-seulement par ses propres soldats, mais aussi par les Indiens qui l'avaient joint en foule, et sa cour n'était pas moins grande à Tezcuco, dont il avait proscrit le roi, que ne l'était naguère à Mexico celle de l'empereur dont il avait causé la mort.

CHAPITRE XII.

Calomnie reconnue. — Entrée à Mexico.

Ce fut à Tezcuco que le *libérateur* Ferdinand-Cortez termina ses préparatifs pour le siége de Mexico, dernier azile des défenseurs de la patrie. Les brigantins étant montés, le conquérant fit construire, en cinquante jours, par quatre cent mille hommes, un canal d'environ une demi-lieue de longueur, sur quinze pieds de large et deux toises de profondeur. Quand il fut achevé, on calfeutra les brigantins avec des bourres de coton, et les calfats manquant de suif et d'huile, se servirent de graisse humaine, non que Cortez, disent les auteur Espagnols, leur permit de tuer des hommes pour obtenir cette substance; mais ils la tiraient seulement de ceux qui périssaient dans les sorties fréquentes qu'ordonnait l'empereur, afin d'empêcher cet ouvrage. « Les Indiens, ajoutent ces auteurs, étant accoutumés à immoler des hommes, les ouvraient tout vivans et en tiraient la graisse pour l'employer à différens usages. » Or, cette assertion, mille fois répetée, fut toujours dénuée de preuves et démentie autant de fois : les oppresseurs, dit Mirabeau, calomnient souvent leurs victimes.

Dès que les brigantins furent lancés à l'eau, Cortez fit la revue de son armée, qui consistait en neuf cents Espagnols, dont quatre vingt-six à cheval, munis de pistolets et de *manchettes* (23) : le reste était armé d'arbalètes et d'arquebuses, d'épées et de poigards, de hallebardes et de lances; et

tous portaient des corselets et des cottes de maille. Trois pièces de canon de fer, quinze de fonte, quantité de boulets et un milier de poudre eussent formé leur force principale, s'ils n'avaient eu en outre cent cinquante mille Indiens, tous gens de guerre, dévoués à Cortez par un aveuglement qui les précipita bientôt et pour jamais dans l'esclavage.

Un jour de Pentecôte, les Espagnols et leurs auxiliaires se mirent en campagne dans cette plaine et au pied de ce morne dont j'ai parlé plus haut. Là, Cortez divisa son armée en trois corps: l'un eut pour commandant Pierre d'Alvarado, son premier capitaine; il avait trente cavaliers, cent soixante-dix fantassins, tous Espagnols, deux pièces de canon, trente mille Indiens, et l'ordre de marcher sur Tlacopa : Christophe de Holid, le second Capitaine, eut trente-trois chevaux, cent dix-huit fantassins, deux pièces de canon, trente mille Indiens, avec ordre d'aller prendre position à Culhua: Gonzalès-Sandoval, troisième capitaine, commandant vingt-trois cavaliers, cent soixante-deux fantassins, deux pièces de canon et quarante mille Indiens, reçut ordre de se porter où il jugerait à propos.

On mit dans chaque brigantin, dont Cortez s'était réservé le commandement spécial, une pièce de fonte, des arquebuses, un capitaine et vingt-trois Espagnols d'élite, outre les rameurs indigènes. Le généralissime était monté sur le brigantin amiral; quelques-uns de ses lieutenans, allant par terre, commencèrent à murmurer, parce qu'ils y couraient plus de danger que sur le lac: ils firent inviter leur général à marcher avec eux; mais il n'eut point égard à l'invitation; et il leur répondit, à l'aide de son porte-voix:

« Amis, si le péril est moindre sur l'eau que sur la terre, il m'est pourtant plus convenable de rester où je suis, parce que les guerriers que je commande sont plus accoutumés à combattre sur l'élément où vous marchez, que sur celui où nous voguons; mais ayons le même courage, et nous obtiendrons tous la même gloire. »

Il espérait, d'ailleurs, par le moyen de la flotille, se voir plus promptement maître de Mexico. Bientôt il employa aussi ses barques à brûler la plupart des canots de la ville, et tint le reste si étroitement resserré qu'ils furent inutiles aux Mexicains; de sorte qu'avec sa douzaine de brigantins armés, il fit autant et plus de mal à l'ennemi par eau, que ses trois lieutenans par terre.

Tous ces préparatifs d'un siége par lequel Mexico cessa d'être une ville impériale et vierge, firent notre entretien en voyageant sur la superbe route de cette capitale; mais combien Tezcuco, jadis son orgueilleuse sœur, et qui avait fourni tant de forces contre sa reine, était, selon les Indiens, dégénérée de sa magnificence! Après avoir considéré la grandeur qu'avait eue autrefois cette ville, nous remarquâmes, avec étonnement, qu'elle n'est aujourd'hui que la petite résidence d'un petit gouverneur, qui commande, il est vrai, jusqu'aux frontières de Tlascala et Guacocingo: or, ce défunt royaume ne rend pas à Son Excellence le susdit gouverneur, plus de mille ducats par an.

Nous dînâmes chez lui, en maigre, et un jour gras; mais si ce bigot, jeune encore, n'a pas l'embonpoint d'un chanoine, ni la gaîté d'un militaire, il réunit du moins à la sotte fierté d'un hidalgo, une haine plus sotte encore contre la nation française: il la frondait avec tant de fureur, que je me tins à quatre pour ne pas oublier qu'un sort capri-

cieux avait rendu un représentant de la France jacobin espagnol.

On ne compte pas aujourd'hui dans Tezcuco plus de cent Espagnols européens, environ autant de créoles, et, à-peu-près, quatre cents Indiens, dont tout le commerce consiste en herbes et salades qu'ils vont vendre au marché de Mexico; d'antiques cèdres, naturels à ce vaste canton, leur produisent aussi un peu d'argent. Mais ce qui a le plus contribué à leur ruine, c'est que les premiers Espagnols descendus au Mexique, employèrent de ces beaux arbres avec tant de profusion pour élever leurs superbes palais, que Cortez seul fut accusé, par Pamphile de Narvaez, d'en avoir prodigué sept mille poutres dans la construction du sien. Il y avait jadis à Tezcuco des vergers magnifiques entourés de douze cents cèdres, dont quelques-uns avaient cent vingt pieds de hauteur et quinze de circonférence; mais, à présent, on ne voit pas cinquante de ces arbres dans le plus étendu de ces vergers.

Parvenus au bout de la plaine, nous traversâmes Alezicalcingo, grande ville autrefois et aujourd'hui petit village; nous passâmes ensuite à Guetlavac, bourgade située au pied de la chaussée qui s'avance au travers du lac jusqu'à deux lieues de Mexico. Ce bourg a beaucoup d'agrémens, à cause de l'ombrage de ses arbres fruitiers, de ses nombreux jardins et de ses maisons de campagne, où les bourgeois de cette capitale se retirent souvent, soit avec leurs blanches moitiés, soit avec leurs brunes maîtresses.

Le lendemain, 7 fructidor an XII, nous fîmes notre entrée, à cheval, mais modestement, dans cette belle et fameuse cité, passant tout au travers, parmi les *vivat* et les claques, jusqu'à la maison de plaisance des Jacobins. Située entre des jardins,

extrà muros, sur le chemin qui conduit à Chapultepec, on la nomme Saint-Hyacinthe. Nous y fûmes traités en frères, en amis, en disciples fidèles du glorieux Saint-Dominique; et, dès le même soir, tous ces jacobins réunis, qui doivent être gueux comme des peintres, étaient gris, j'en sais quelque chose, comme des Cordeliers.

CHAPITRE XIII.

Dissertation historique. — Le Héros généreux.

A leur entrée dans Mexico, les guerriers espagnols, qui venaient conquérir des terres par le fer et le feu, prétendaient, comme nous honnêtes jacobins, qu'ils y venaient sauver des âmes; mais l'on nous accueillait tout autrement que de pareils missionnaires, attendu que le zèle et la douceur, qui voilent souvent l'intérêt, savent mieux convertir que la torche et le sabre. Avouons néanmoins que si les conquérans avaient couru au nouveau-monde pour enchaîner avec fracas des hommes libres, nous y venions, nous autres sermoneurs, river sans bruit leurs chaînes, ce qui est loin d'être plus généreux, si cela est plus sûr. Ainsi le glaive et la parole servent, plus ou moins, à l'envi la plume du ministre et le sceptre du prince. Tout dépend, au surplus, pour que l'homme soit subjugué réellement, de ce double moyen, connu de grands *subjugateurs:* on doit tonner, puis endormir. Mais gare le réveil! La force, tôt ou tard, invoquant la justice, se lève et détruit sans retour ce qu'avait fait la violence secondée de la ruse, et

la postérité d'une nation asservie peut soumettre à son tour celle de ses tyrans.

Si je n'ai pas suivi Cortez dès le commencement de sa conquête, c'est que les Mexicains ne m'ont donné, sur ce point-là, aucun détail nouveau ou contraire aux relations de tant d'historiens : ce que j'ai dit, et ce que je vais dire, peut signaler plus d'une erreur ou plus d'une imposture; car je crois avoir recueilli la vérité dans la tradition suivante (24), que j'interrogeais sur le sol, en parlant à des indiens dont, à cet égard, la science égale la sincérité.

Quand les Espagnols s'emparèrent, par la valeur, moins que par la discorde, de la cité impériale, elle était divisée en deux vastes parties, dont l'une s'appelait *Tlateluco* (25), ce qui signifie *petite île* en langage indien; l'autre se nommait Mexico, c'est-à-dire, *source* ou *fontaine*; et comme le palais du roi y était situé, toute la ville reçut le nom de *Mexico*.

Selon des savans indiens, on la nommait plus anciennement Tenuchtitla, *fruit qui sort d'une pierre*. Cet autre nom, se composant de *tetl* ou pierre, et de *neuchti*, fruit de l'espèce de figuier qu'on appelle *nopal* en Amérique, tire son étymologie du fait suivant : Lorsqu'on posa les fondemens de cette ville, ce fut près d'une grosse pierre ou d'un rocher qui était au milieu du lac, et au pied de ce roc s'élevait un nopal; de là l'origine des armes de Mexico, qui représentent un nopal croissant à l'abri d'un rocher.

Si d'autres étymologistes, indigènes aussi de la même contrée, n'adoptent pas cette origine, et veulent que Tenuchtitla provienne de Tenuck, son premier fondateur, fils de Tistamixco, dont les enfans et leur postérité furent les premiers

habitans de la nouvelle Espagne, plusieurs autres encore soutiennent que le nom de *Mexico* vient de beaucoup plus loin, savoir des Mexitos, qui ont été ses véritables fondateurs; car, disent-ils, jusqu'aujourd'hui les races anciennes qui habitent une des rues de cette ville, ont eu le nom de *Mexica*, qui était celui d'une idole en grande vénération parmi les Mexitos.

Mais l'opinion générale des savans espagnols es que les Mexicains habitaient primitivement le pays qu'on nomme à présent la nouvelle Galice, d'où ils firent irruption, l'an de J. C. 720, en divers lieux, jusqu'en l'année 918, qu'arrivés sur les bords du lac, sous la conduite d'un cacique nommé Mexi, ils y bâtirent cette ville, et l'appelèrent Mexico, en l'honneur de leur général; de ce nom dériva ensuite celui d'Empire du Mexique.

Quoiqu'il en soit de ces opinions divergentes et nébuleuses, la nation, vers cette époque, se trouvait partagée en sept familles ou tribus, qui se gouvernèrent long-temps par la forme aristocratique, jusqu'à ce que la plus puissante de ces tribus s'étant donné un roi, toutes les autres, par la suite, furent *royalisées*.

Le premier souverain, que l'élection couronna s'appellait Vitzilovitli, le second Ocamopitsla, le troisième Chimalpozel, le quatrième Ischoalto, le cinquième Montézuma, l'un des ancêtres de son malheureux *homonyme*, le sixiéme Acazis, le septième Axaiac, le huitième Antzolo, le neuvième Montézuma, qui regnait lorsque l'étranger vint en faire un esclave, le dixième Guetlavaco, et le dernier Quahutimoc, en qui s'éteignit ce royaume.

Ischoalto fut le plus heureux de ces rois, par la valeur de Tracaelec, son cousin, qui lui assujétit les six autres tribus.

Après la mort d'Ischoalto, les électeurs, qui étaient au nombre de six, élurent pour roi ce guerrier si valeureux, comme celui, disent les Indiens, dont ils avaient déjà expérimenté la vertu; mais le héros, ou plutôt le grand homme, refusa généreusement le diadême, en disant, qu'il était plus à propos, pour le bien de la république, qu'on choisit un autre monarque; qu'il n'en serait pas moins toujours prêt à exécuter tout ce qui serait nécessaire pour le service de l'état, et que sans être roi, il demeurerait constamment dévoué à sa nation.

Voilà sans doute un trait, parmi tant d'autres que je pourrais citer, digne d'Athènes ou de Rome, et c'est un peuple libre, où vivaient de tels citoyens, que les esclaves de l'horrible inquisition, sœur de la tyrannie, ont cent fois décimé par crainte, constamment torturé par avarice, toujours insulté par envie (26)!

CHAPITRE XIV.

Empereur lapidé. — Famine.

Les plus malheureux empereurs de la nation Mexicaine, furent assurément les deux derniers, Montézume et Quahutimoc, que les écrivains Espagnols ont nommé *Guatimosin*: le *grand* Cortez, avec ses gardes, arrêta le premier dans son palais, et l'entraîna dans sa maison, où il lui mit les fers aux pieds et le retint captif, en le forçant d'ordonner l'exécution de Qualpopoc, cacique en chef de Nahutlan, qu'on appelle au-

jourd'hui Alméria, lequel guerrier fut brûlé vif, ainsi que plusieurs autres, qui, comme lui, avaient montré leur zèle pour leur prince et pour leur patrie (27).

Mais la trahison inouie dont Montézume était victime souleva tous les Mexicains contre Cortez et son armée: les patriotes, commandés par Quahutimoc, combattirent avec courage, pendant trois jours, leurs cruels ennemis, en les menaçant d'une guerre d'extermination, s'ils ne leur rendaient leur monarque.

Cortez alors, qui ne disposait point encore de cent mille Indiens, conjura Montézume de monter seul sur la terrasse du quartier-général, qu'on assiégeait par d'énormes cailloux, et d'ordonner à ses fidèles serviteurs de cesser leur attaque : l'empereur, déchaîné, y consentit; mais s'étant penché sur le mur pour leur parler, ils lançaient tant de pierres de la rue et du haut des bâtimens voisins, qu'une d'elles vint le frapper à la tempe, si rudement, qu'il tomba roide mort au pieds de ses sujets, finissant de leur propre main, quoique innocente, des jours qui les rendaient heureux, mourant inondé de leurs larmes, et sous les yeux de ses vrais meurtriers.

Les Espagnols veulent bien avouer que Montézume descendait de la famille la plus noble de cette nation, et les Indiens disent qu'il était le plus libéral, le plus heureux, le plus puissant de tous les rois qui l'avaient précédé. Ainsi on pourrait remarquer que les princes et les empires paraissent quelquefois au comble de la prospérité, lorsqu'ils sont le plus près de leur ruine. C'est ce qu'on ne peut dire de notre vieille monarchie, qui était bien près de sa chute, quand le volcan réolutionnaira la dévora.

Après la mort de Montézume, le peuple élut Guetlavaco, son frère, empereur du Mexique; mais ce dernier ayant péri soudainemeut par une maladie, les Mexicains lui donnèrent un successeur déjà illustre dans le jeune Quahutimoc; et le fier conquérant se vit tellement menacé, qu'il fut obligé de s'enfuir avec tous ses soldats.

Retirés de nouveau chez leurs amis les Tlascalans, ils s'y fortifièrent; puis, ayant fait construire des brigantins, comme on l'a vu dans un chapitre précédent, ils revinrent, plus sûrs de la victoire, avec leurs nombreux alliés, assiéger par eau et par terre la capitale, dont les habitans, réunis à ceux des campagnes voisines, furent bientôt réduits à de telles extrémités par la guerre, la faim et la contagion, que la cour de chaque maison était rempli de morts, qu'ils se hâtaient, vers le milieu du siége, d'entasser les uns sur les autres, pour dérober aux assiégeans leur misérable état.

Mais quoi qn'ils vissent le palais du souverain et les trois quarts de leur cité consumés par le feu, ils ne se défendaient pas moins de rue en rue, par-tout où ils pouvaient, dans une ville ouverte, lutter contre leurs ennemis, qui, après cent combats, y ayant pénétrés, trouvèrent les rues, les maisons, les places, les canaux encombrés de cadavres, et ceux qui avaient survécu, après avoir rongé jusqu'à des branches d'arbres, si pâles, si défaits, qu'ils avaient l'air de spectres ambulans.

Ces malheureux à qui, pour ainsi dire, il ne restait plus que le cœur, s'étant retirés sur un point où ils croyaient pouvoir se maintenir avec Quahutimoc, refusèrent encore les offres que le général leur fit transmettre, en exigeant qu'ils se rendissent. Ils répondirent fièrement qu'on ne

devait point espérer de profiter de leurs dépouilles; que si le sort continuait à leur être contraire, ils étaient résolus de brûler toutes leurs richesses ou de les jeter dans le lac, et de combattre tant qu'un seul homme existerait.

Voulant savoir ce qui lui restait à soumettre, Cortez monta sur une tour d'où l'on voyait la ville entière, et jugea qu'à peine un huitième lui résistait encore : alors il le fit attaquer; et ces infortunés, déplorant la fatalité de leur destin, qui les privait de tout espoir, conjurèrent les Espagnols de les exterminer tous à la fois pour mettre fin à leurs souffrances (28).

Plusieurs d'entr'eux se tenaient près d'un pont-levis, au bord de l'eau, et criaient à Cortez : « Si tu es le fils du soleil qui nous regarde, Espagnol, prie ton père de nous faire mourir! » Puis s'adressant au soleil même : « Termine nos misères, s'écriaient-ils, et laisse-nous aller dormir auprès de notre dieu. »

Voyant l'extrémité où ils étaient, et croyant qu'à la fin ils mettraient bas les armes, Cortez envoya trois des siens à l'empereur Quahutimoc, pour lui représenter la détresse de ses sujets, qui serait encore plus grande, s'il n'inclinait à un traité. Mais quand ce malheureux monarque eût entendu ces propositions, il fut tellement indigné, qu'il chassa les ambassadeurs, en leur disant : « Je demande la mort et non la paix. »

Sur la réponse de ce prince, Cortez, dès le jour même, fit livrer un nouvel assaut. On avait cru, après tant de combats et par le grand nombre de morts entassés dans la ville, qu'il n'y restait pas cinq mille hommes; et néanmoins plus de quarante mille furent tués ou pris dans cette attaque.

Ce devait être, dit un historien de l'Ibérie,

une chose bien lamentable, que d'entendre les cris et les gémissemens des femmes, des enfans et des vieillards, qui avaient pu survivre à un si grand désastre. J'ajouterai avec le citoyen *Mercier*, qui ne fut pas un de mes proscripteurs: La peste, la famine, les incendies, aucun désastre ne saurait accabler un peuple d'autant de maux que l'esclavage.

CHAPITRE XV.

Assassinats. — Conquête terminée.

Cortez, la nuit suivante, résolut de finir ce siége par un dernier exploit: de son côté, Quahutimoc, déterminé à la retraite par ses amis pour aller chercher du secours dans les autres provinces, s'embarqua avec eux dans un canot où il avait vingt rameurs; mais l'étendard impérial n'y fut point arboré.

Dès qu'il fit jour, le généralissime ordonna à ses lieutenans, Alvarado et Sandoval, qui étaient sur les brigantins, de prendre garde à la sortie des canaux de la ville, dont la plupart étaient cachés, et de tâcher de se saisir du roi, s'il s'y trouvait, sans lui faire aucun mal (29); il commanda également de laisser sortir des canaux les grandes barques, après les avoir visitées; il s'avança ensuite, avec une troupe nombreuse de ses meilleurs soldats et quatre pièces de canon, vers le quartier où ce qui restait d'habitans demeuraient enfermés comme des moutons dans un parc, et il monta, au milieu des dé-

combres, dans la tour d'un palais presque réduit en cendres, où il croyait s'emparer de Quahutimoc; mais il n'y rencontra que Xiuacao, gouverneur de la capitale, vieil officier, qui ne se rendit pas sans résistance.

Bientôt on vit sortir, de cette ville désolée, une multitude de femmes, de vieillards et d'enfans, qui, voulaient, malgré leur faiblesse, s'embarquer à la hâte: ils enfoncèrent les bateaux et une partie se noya.

Cortez défendit à ses gens de tuer ceux qui échappèrent, mais il ne put, malgré tout son pouvoir, empêcher ses auxiliaires d'en égorger plus de dix mille. En ce moment, les soldats Mexicains, exténués par la famine, se tenaient sur les toîts et les galeries des maisons, d'où ils voyaient en gémissant ce spectacle d'horreur.

Alors le général fit tirer un coup de canon: à ce signal, cent mille hommes se réunirent et pénétrèrent dans la ville pour l'occuper. Les brigantins, de leur côté, passèrent à travers les autres embarcations, les visitèrent et saisirent d'abord l'étendard de l'empire. Garcie Holquin, qui commandait une des prames, apercevant un grand canot chargé de gens, et sachant par des prisonniers que le roi y était, lui donna chasse, et l'atteignit en peu de temps.

Quahutimoc, monté sur la poupe de son canot, voulait combattre encore; vingt épées nues dirigées contre lui, tandis que cinquante arquebuses menaçaient son escorte, l'obligeaient de céder: il rendit, et avoua qu'il était l'empereur. Joyeux une prise semblable, Holquin le désarma et l'amena au général, qui le reçut, dit un écrivain espagnol, avec beaucoup de politesse.....

Mais quand l'infortuné monarque fut auprès du

vainqueur, il mit la main sur le poignard de ce guerrier, en lui disant: « J'ai fait en vain ce que j'ai pu pour défendre mon peuple et moi et pour nous empêcher d'être réduits à l'état où nous sommes; mais puisqu'il est en ton pouvoir de faire de l'un et de l'autre tout ce qu'il te plaira, je te prie d'épargner ma nation et de m'ôter la vie, qui désormais ne peut m'être qu'à charge, après la perte de mon trône. »

Cortez, daignant promettre qu'il ne le ferait point mourir, essaya de le consoler, et le mena dans une galerie où il le pria d'ordonner à ses sujets de cesser toute résistance; ce que l'empereur ayant fait, ils posèrent les armes. Malgré le grand nombre des morts et le nombre plus grand des prisonniers, cette troupe fidèle se composait encore de cinquante mille hommes.

Le siége, qui dura trois mois, fut terminé par la paix des tombeaux. Cortez avait, pour conquérir cette cité impériale, neuf cent sept Espagnols (30), près de deux cent mille Indiens, quatre-vingt-trois chevaux, dix-huit canons, autant de brigantins et six à sept mille canots: il perdit cinquante soldats, huit mille auxiliaires et six chevaux; mais du côté des Mexicains, la perte fut au moins de cent vingt mille hommes tués, sans compter tous ceux qui périrent par la famine, la peste, l'incendie, la noyade et l'assassinat.

Certes, la résolution de ces courageux citoyens, auxquels s'étaient unis leurs frères des campagnes, mérite d'être remarquée: ils n'avaient plus de subsistances, ils vivaient de feuilles, de branches, d'écorces d'arbres, ils buvaient une eau corrompue, ils couchaient parmi les cadavres, et ils refusaient de se rendre, préférant une mort lente et cruelle à une infâme servitude.

Quelques-uns de leurs ennemis ont prétendu qu'ils avaient du penchant pour l'antropophagie ; mais s'ils s'étaient mangés les uns les autres, ou s'ils avaient dévoré leurs enfans, leurs prisonniers, ils ne fussent pas morts de faim.

Dans les grandes calamités, sur tous les points de ce malheureux globe, les femmes développent un courage supérieur à celui même des guerriers. Celles de Mexico, pendant le siége, se partageaient entre les soins qu'elles prodiguaient chaque jour à leurs pères, à leurs maris, à leurs enfans, aux blessés, aux malades, et les secours qu'elles donnaient aux combattans: elles faisaient des frondes, amassaient des cailloux, et les lançant du haût des murs, des galeries, des toîts, elles nuisaient autant à l'ennemi que les plus valeureux soldats (31).

La ville fut mise au pillage, les Espagnols s'emparèrent de l'or, de l'argent et des plumes ; leurs alliés prirent les toiles de coton et les meubles qu'ils purent sauver de l'incendie.

On connaît le sort déplorable du généreux Quahutimoc. Ses oppresseurs, voulant lui faire déclarer où il avait caché de prétendus trésors, le font étendre nu, avec un de ses officiers, sur des charbons ardens : celui-ci ne peut retenir des plaintes lamentables : « Et moi, dit l'empereur, suis-je donc sur des roses ? » On sait aussi que, retiré à demi-mort, d'un gril ardent, mais ayant survécu à cette torture infernal, il fut pendu pour un complot imaginaire contre ses assassins.

Ce fut le trois août 1521 que Ferdinand-Cortez, plus heureux, mais beaucoup moins grand que l'immortel Colomb, acheva sa conquête. On en célèbre tous les ans l'anniversaire à Mexico ; et, dans une procession qui commence la fête, le fameux étendard imperial est déployé, entre la bannière et la croix.

CHAPITRE XVI.

Réfectoire des Jacobins. — La Propagande.

A peine une *décade* venait de s'écouler depuis notre arrivée dans ce délicieux séjour, lorsqu'on nous anonça que douze d'entre nous devaient bientôt se rendre au port d'Acapulco, à environ quatre-vingt lieues de notre métropole, s'embarquer sur la mer du sud, et aller à Manille, capitale des Philippines, planter la vigne sainte. J'étais du nombre des élus pour cette mission imprévue et désagréable, dont notre capitaine *escobardeur* s'était gardé de nous rien dire en partant de Porto-Rico; mais je sus trouver le moyen d'esquiver ce que j'appellais une autre déportation, et le lecteur connaîtra bientôt mes raisons personnelles, prudentes, politiques et *libérales*.

Ce fut aussi par beaucoup de prudence que les religieux des Philippines acquirent des maisons et des jardins auprès de Mexico, pour y recevoir leurs confrères qui passent tous les ans d'Espagne en Amérique et ensuite à Manille; car, s'ils ne rencontraient, au milieu du voyage, un endroit agréable où ils pussent se reposer de leurs fatigues, et qu'on les renfermât d'abord dans un couvent de Mexico pour observer la régle, il est certain qu'ils se repentiraient bientôt d'avoir témoigné tant d'ardeur, qu'on aurait de la peine à leur faire entreprendre un second voyage sur mer, et qu'ils aimeraient mieux retourner en Espagne ou demeurer en Amérique, comme nous eûmes

le bonheur de le faire secrétement cinq de mes compagnons et moi, bien que ce fut agir contre la volonté du procureur Antonio ; mais, en petit conspirateur ou prétendu chef de complot, je sus prouver que le modeste Policarpe était au moins aussi rusé qu'un procureur.

Ainsi, pour ne pas refroidir le zèle des missionnaires, qui savent bien, d'ailleurs, qu'on fait plutôt fortune, avec moins de danger, au nouveau monde qu'à Manille, on leur cache, en Europe ; la chance où ils s'exposent. De plus, afin que ces apôtres puissent d'abord recevoir le soulagement, le rafraîchissement et le *dorlotement* si nécessaires aux gens de leur profession, pendant leur séjour au Mexique, et de peur que les moines, tant soit peu resserrés à Mexico, et envieux, sans trop savoir pourquoi, de ceux qui passent à Manille, ne leur fassent perdre courage, les religieux ont acquis en cette capitale lesdites maisons de plaisance pour leurs missionnaires, qui n'y dépendent point des supérieurs de la ville, mais des provinciaux qui sont aux Philippines et qui délèguent leurs vicaires dans le premier pays, pour gouverner les moines et entretenir ces maisons.

Le couvent de Saint-Hyacinthe appartenant à nos jacobins de Manille, nous passâmes six mois dans ce séjour, qui vaut au moins une grasse abbaye de gros bénédictins, et cependant, d'après une raison, que je dirai plus bas, notre embonpoint n'était guère plus respectable que celui des trapistes. Quinze arpens de jardins entourent la maison, et ils offrent sans cesse (soit en fruits,) soit en fleurs, oranges, ananas, citrons, figues, chicosapotes, grenades, pommes et raisins. Outre ces fruits, les herbes, les légumes, les salades et les cardons que l'on fait vendre, rapportent un

bon revenu, car, chaque jour, on en envoie une charrette pleine à la halle de Mexico, non pas en certaines saisons, comme en Europe, mais en tout temps, une même température régnant sous ce beau ciel presque toute l'armée, et l'hiver n'étant différent d'avec l'été que par l'abondance des pluies.

Si nous savourions largement, dans les jardins, des fruits délicieux, on nous traitait, au réfectoire avec vingt sortes de poissons, de viandes et de confitures. Ces dernières, surtout, nous étaient prodiguées, avec du vin et des biscuits, pour mieux réconforter nos estomacs sacrés, qui, sans cela, eussent été assez débiles. J'en attribue la cause, non-seulement à une fréquentation trop libre du beau sexe, mais à la qualité des vivres. Nous observâmes que, deux heures après un long repas où nous avions fait grand honneur à une douzaine de plats, en bœuf, mouton, veau et gibier de toute espèce, notre estomac tombait en défaillance, de sorte qu'il fallait, pour le fortifier, prendre une tasse ou deux d'excellent chocolat, des morceaux de conserves, des tartines de confitures, des biscuits et du vin de Malaga, qui, Dieu merci, abondait dans notre cellier.

Pourquoi les mets solides étaient-ils si peu nourrissans? Toutes les viandes nous semblaient aussi succulentes que celles de l'Europe; mais un docteur m'apprit : qu'elles étaient moins nutritives, à cause que les paturages sont plus secs au Mexique, ou l'on n'éprouve pas les influences du printemps, d'où il advient que l'herbe est courte et se flétrit bientôt; secondement, que le climat avait cette propriété, de produire beaucoup de bonnes choses, en apparence, mais, en réalité, peu de substance capable de nourir;

CHAPITRE XVII.

Description d'un Lac. — Une inondation.

Si la partie du lac où règne un calme permanent donne une eau excellente et abonde en petits poissons très-délicats, l'autre partie, qui a flux et reflux, n'offre qu'une eau extrêmement saumâtre, et ne fournit aucun poisson, ni coquillage utile.

L'eau douce étant plus élevée que la dernière, y tombe sans retour, quoique d'anciens voyageurs aient imaginés le contraire.

Le lac salé à sept lieues et demi de long, autant de large et vingt-deux de circuit; le lac d'eau douce est à peu près de la même étendue: ainsi le lac entier, car les deux n'en font qu'un, à environ cinquante lieues de tour.

Les Espagnols sont partagés d'opinion touchant ces eaux et les sources d'où elles viennent. Quelques-uns pensent qu'elles ont une source commune dans une très-haute montagne située au sud-ouest et à la vue du Mexico, et que si l'eau d'une moitié du lac est *impotable*, c'est que le fond de ce grand réservoir est en partie chargé de matières salines.

Que cette conjecture soit juste ou hasardée, il est toujours vrai que cette eau fût la boisson des Mexicains, pendant le siége, puisque les Espagnols et leurs auxiliares les empêchaient, à coups d'arquebuse et de flèche, d'aller puisser ou boire dans la partie du lac qui contient de l'eau douce.

Quelques autres prétendent que ce lac a deux sources, que l'eau douce provient de la montagne

du sud-ouest et l'eau amère, d'autres mornes fortélevés qui sont plus au nord-ouest. Mais ils nedonnentaucuneraison spécieusedesonextrême *saumâtrie* (32), si ce n'est l'agitation de son flux et reflux, qui ne suit pas la régle de la marée et n'obéit qu'à la force des vents, lesquels rendant cette partie du lac orageuse comme la mer, lui donnent la même salure. Si une telle cause, imaginaire, pour ne pas dire absurde, était réelle, pourquoi les vents ne produiraient-ils pas cet effet sur le lac d'eau douce, qu'ils n'agitent pas moins? Je croirais bien plutôt que si l'onde salée sort d'une source différente que la première, sa qualité saline est due à quelques terres minérales et salinaires dont se composent une partie des monts autravers desquels cette eau passe en descendant, et s'y charge du sel, qu'elle fond dans sa course.

Cette hypothèse est basée sur l'expérience, puisque j'ai observé le même phénomène dans la province de Guatimala, où, près d'Amatitlan, il y a un lac d'eau dormante et à moitié salée, qui sort d'une montagne, au milieu de laquelle est un volcan alimenté par des mines de soufre. Non loin de là et au pied de ce mont, sourdent aussi trois fontaines d'une eau très-chaude, offrant des bains fort salutaires. Cette eau passe au travers des mines sulfureuses, et néanmoins, le lac, sortant de la même montagne, rend seulement la terre salée aux environs, de manière que les sauniers vont recueillir tous les matins l'efflorescence salinaire qu'on trouve au bord de ces fontaines, comme une gelée blanche.

D'autres pensent encore que l'eau saumâtre et alcaline du lac de Mexico vient de la mer du Nord, en passant à travers le sol. Si l'on objecte

à ces derniers que les ruisseaux venant de l'Océan perdent leur saumâtrie en traversant la terre, il répondent que l'eau dont nous parlons en peut garder une partie, s'en charger même d'avantage par son contact avec les minéraux dans le creux des montagnes, ou traverser leur sein, qui est rempli d'immenses cavités, comme le prouve la fréquence des tremblemens de terre excités par les vents que renferment ces monts, sans perdre la salure quelle avait dans la mer.

Quoiqu'il en soit de ces diverses conjectures, je ne sache pas qu'il y ait dans le monde connu un lac semblable à celui-ci, dont une partie est d'eau douce et produit du poisson ainsi que des tortues, tandis que l'autre est d'eau salée, et n'offre pas même une crabe : mais elle procure du sel en abondance, pour la ville, pour la povince, et même pour les Philippines, où l'on en exporte, par an, un millier de quintaux.

Jadis, à l'entour de ce lac, où il y a des îles dont quelques-unes sont flottantes, il y avait, dit la tradition, quatre-vingt villes et bourgades : quelques-unes se composaient de cinq mille familles, et d'autres de plus de dix mille, notamment Tezcuco, qui ne le cédait guère à la cité impériale ; mais, dès 1635, on n'y comptait plus qu'environ trente bourgs et villages, dont le plus grand n'avait pas quatre cents maisons, tant la barbarie espagnole s'était fait un jeu d'écraser la foiblesse indienne.

La capitale, à cette époque, était sujette aux inondations : En 1631, les eaux du lac s'élevèrent si haut, qu'elles entrèrent jusque dans les églises, bâties exprès sur les points les plus éminens, et que les habitans, dont un grand nombre fut noyé, abordaient en canot la terrasse de leurs maisons.

Les Espagnols, après un tel désastre, voulant détourner de là ville une partie des eaux du lac et leur ouvrir un cours à travers les mornes voisins, employèrent à cet ouvrage hommes et femmes de cinquante lieues à la ronde.

L'an 1632 vit commencer, sous le fouet et le bâton, cette grande corvée, qui fut finie de même cinq ans après, tandis que la justice et la douceur l'auraient opéré bien plus vîte; mais il convenait aux tyrans qu'elle coutât la vie à un million d'Indiens. Tôt ou tard ils seront vengés, disent encore leurs pauvres descendans; car le lac doit reprendre son ancien passage autour de Mexico, et il l'engloutira.

CHAPITRE XVIII.

Palais de Montézume. — Ménagerie.

A l'arrivée des Espagnols, Mexico était composé de quatre-vingt mille maisons. Le palais principal, nommé *Tepac*, situé sur une éminence, avait vingt portes qui donnaient dans les rues de la ville, quatre cours plantées d'arbres, douze salles, chacune ayant sa fontaine d'eau vive, cent chambres de vingt-cinq à trente pieds de long, et cent bains ou étuves. Quoique dans tout cet édifice, dit Herrera, il n'y eut pas un clou, chaque partie ne laissait pas d'être solide et exactement close. Construites en maçonnerie, les murailles étaient recouvertes de jaspe et d'une pierre noire veinée d'un rouge imitant le rubis.

Les toîts, en plate-forme et servant de terrasses, offraient un parquet mélangé artistement de cyprès,

d'acajou de cèdre. Indépendamment des peintures, les chambres étaient décorées de tapisseries de coton, de poils divers et de plumages; mais les lits ne répondaient pas à ce décor; car ils se composaient de nattes, même celui de Montézume.

Ce prince avait douze cents femmes, logeant toutes dans son palais; quelques historiens lui en donnent même trois mille, en comprenant les *demoiselles*, les servantes et les esclaves: ces demoiselles étaient nobles; il se reservait les plus belles, et mettait le reste à l'usage des gentilshommes de sa cour. Les Espagnols prétendent qu'il avait à la fois jusqu'à cinquante femmes enceintes de ses œuvres; mais que souvent aussi elles se faisaient avorter, sachant bien que leur fruit n'hériterait pas d'un royaume qui était électif. Toutes avaient pour surveillantes des espèces de *duegnas*, et il n'était permis à aucun homme de les voir, à moins qu'il ne fut *incapable*, par l'âge ou un défaut de conformation; mais on n'avait jamais recours à ce *moyen de nullité* que l'on pratique en Asie et à Rome (32).

Outre ce tepac ou palais, Montézume en avait deux autres dans la même cité. L'un contenait aussi un grand nombre de logemens avec des galeries soutenues de pilliers de jaspe, donnant sur de vastes jardins, où il y avait douze étangs à vanne ou à écluse, dont les uns étaient d'eau salée pour les oiseaux de mer, et les autres d'eau douce pour ceux de rivière ou de lac: leur nombre était si grand, leurs espèces si variées, et leurs plumages si divers, que les Espagnols ne pouvaient les nommer ni les reconnaître, n'en ayant jamais vu de semblables ailleurs. Plus de trois cents personnes étaient employées au service du tepac des oiseaux, pour les nourrir de grains

ou de poisson, netoyer leurs étangs, soigner leur ponte, leur couvage, les plumer, et serrer leurs plumes, dont on faisait des manteaux, des tapisseries, des bouquets, et d'autres ouvrages entremêlés d'or et d'argent.

Le troisième tepac avait été d'abord seulement destiné à la ménagerie impériale ; mais, depuis certain empereur qui était petit et difforme, on y entretenait, dans les salles supérieures, des nains et des boiteux, des bossus et des borgnes. Il y avait, selon les Espagnols, des Mexicains qui estropiaient leurs enfans dès leur naissance, pour qu'ils fussent admis dans la ménagerie du prince et y servissent à montrer sa grandeur par leur difformité. Quoiqu'il en soit, une partie des salles basses étaient remplies de cages pour les oiseaux de proie, tels qu'éperviers, faucons, milans, vautours et autres, d'espèces connues ou inconnues, excepté cependant de ceux qu'on appelle en Europe huissiers et procureurs.

Ce tepac occupait quatorze cents individus, tant valets que chasseurs ou fauconniers, à qui l'on donnait chaque jour, pour eux et leur famille, une mesure de maïs avec un lapin, une poule ou un coq d'inde. Ceux-ci avaient la garde d'une salle particulière, où, dans d'énormes cages, étaient renfermés des lions, des tigres, des loups, des panthères, qui recevaient pour nourriture des coqs, des chiens, des bêtes fauves. Ceux-là, dans un vaste hangar fermé d'une grille de cèdre, gardaient, en des cuves de terre, les unes remplies d'eau et les autres de sable, des couleuvres, des caïmans et des serpens de toute espèce. Tous les autres valets étaient préposés au service des malheureux bipèdes marqués au B par la nature ou par la flatterie.

Près de ce bâtiment, dont une salle renfermait les bêtes féroces, était un édifice dont le toît, en forme de dôme, couvrait une chapelle : ses murs, sa voûte, son autel resplendissaient d'or et d'argent en feuilles, de perles, d'émeraudes, de rubis et de cornalines. Tel était l'oratoire où Montézume allait prier pendant la nuit, et où le diable, disent encore les bigots, lui rendait ses oracles, bien dignes d'être prononcés parmi les hurlemens, les sifflemens et les rugissemens de tant d'animaux effroyables, qui formaient près de là un vrai sabat d'enfer. Les bigots disent vrai, sans doute; mais le diable, orgueilleux de posséder un tel sujet, aurait dû l'empêcher de se donner à tous les diables qui arrivaient de l'Occident.

CHAPITRE XIX.

Monarque bienfaisant. — La Garde Impériale.

L'ARSENAL de cet empereur, qui commandait à des millions d'hommes, touchait presqu'au tepac où il tenait son harem et sa cour : Dans ce magazin militaire était un formidable amas d'arcs, de flèches, de frondes, d'épées, de lances, de massues, de boucliers et de rondaches; ces dernières de bois doré, garni de cuir. Les guerriers fabriquaient leurs armes d'un bois très-dur, nommé *stapa*; ils enchâssaient au bout des fleches et des dards un éclat de caillou pointu ou un os du poisson appelé *tibisa*. Leurs épées, ou plutôt leurs sabres, étaient faits de ce bois de fer commun en Amérique; ils garnissaient, des deux côtés, cette espèce de latte

d'une rangée égale de leurs minces cailloux; et d'un seul coup, ils abattaient la tête d'un cheval: les Espagnols en pouvaient attester l'épreuve. Ces cailloux étaient joints au bois par une colle composée de la racine de *zotli* et d'un sablon qu'ils pétrissaient avec du sang d'orfraie ou de chauve-souris, et cette colle était d'une grande ténacité.

D'autres maisons encore faisaient partie des domaines impériaux (34): elles étaient entourées de jardins remplis d'herbes médicinales, de fleurs et d'arbres rares. Montézume avait défendu qu'aucune plante ou herbe potagère que l'on y cultivait fut vendue au marché, parceque, disait-il, les rois ne devaient pas faire tort aux cultivateurs; mais les simples et les légumes qui croissaient dans tous ses jardins, étaient laissés gratuitement à l'usage du peuple.

Il avait de nombreux vergers hors de la ville, et plusieurs maisons de plaisance, environnées de canaux, d'étangs et de bois; il y allait pêcher ou chasser avec ses amis; car il en avait, ce roi là: le produit de sa pêche ou de sa chasse était distribué aux moins heureux des *paysans*.

La garde impériale formait un corps de six cents nobles, *puisque nobles il y avait;* chacun de ces messieurs se faisait suivre de trois ou quatre serviteurs: ainsi lorsque le maître allait en promenade ou en tournée, il était toujours escorté d'environ trois mille hommes.

Herréra dit, dans son histoire, que trois mille cinq cents seigneurs de villes et bourgades, outre cinq ou six roitelets, composaient la noblesse de cet empire, que ces chefs avaient des vassaux qui les reconnaissaient pour maîtres absolus, et que trente de ces caciques pouvaient *chacun* mettre sur pied, de quatre-vingt à cent mille soldats...

Ne soyons pas surpris qu'ayant autant de gentilshommes ou d'oligarques pour premiers défenseurs, un bon prince ait perdu et le trône et la vie.

Tous ces seigneurs venaient passer à Mexico deux ou trois mois dans la saison de l'hivernage, et n'osaient en sortir sans la permission de l'empereur; il fallait même qu'ils y laissassent en ôtage un de leurs fils ou de leurs frères pour garantie de leur fidélité : chacun d'eux était obligé, en conséquence, d'avoir une maison dans cette capitale, ce qui rendait la cour de Montézume plus nombreuse que celle de certains grands monarques de la petite Europe, jadis si conquérante, et qu'un soldat sut conquérir.

Il y avait alors dans Mexico trois sortes de rues principales, toutes larges et belles : les moins grandes n'étaient que des canaux coupés de plusieurs ponts, comme à Venise et en Hollande; les moyennes, bâties sur terre ferme, étaient sablées; les plus grandes donnaient sur la terre et sur l'eau, la moitié, en longueur, servant aux gens de pied, l'autre étant destinée pour les bateaux qui apportaient des vivres fournies par les campagnes.

La plupart des maisons avaient deux portes ou plutôt deux issues (car on s'y passait de serrures et de verroux), l'une vers la chaussée, l'autre vers le canal, où l'on s'embarquait en canot pour aller dans la ville, comme l'on s'embarque en gondoles dans la cité fameuse dont le singulier chef épousait tous les ans la vénérable Adriatique.

Quoique l'eau, à présent, soit proche des maisons, comme elle est moins potable qu'elle ne l'était autrefois, depuis, surtout, la saignée faite au lac et au peuple qui l'opérait sous le fouet des *commandors*, on amène l'eau douce à Mexico

par l'aqueduc dont j'ai déjà parlé. Il a trois milles d'étendue et va jusqu'à Chapultepec, au pied d'une montagne où l'on voyait jadis deux images de pierre, espèces de statues avec lances et boucliers, l'une représentant Montézuma, l'autre son père Oxiaco : deux tuyaux, soutenus par des arches de briques et de cailloux, reçoivent l'eau d'une source abondante, saine, limpide, comme celle d'Arcueil, et la portent rapidement à Mexico dans une fort belle fontaine. Des marchands d'eau, comme à Lutèce, y vont puiser avec des cruches, pour l'aller vendre dans les rues sur des mulets ou sur des ânes : nos jacobins pour ne pas l'acheter, l'envoient quérir par leurs esclaves, et ils ne manquent pas de *cruches*.

CHAPITRE XX.

Bazart. — Police Mexicaine.

La situation de Mexico sur les rives d'un lac, dût suggérer aux premiers citoyens de cette ville l'idée d'y réserver une place étendue pour le marché, où les habitans de ces bords pussent venir vendre ou troquer leurs marchandises, par le moyen de leurs bateaux. On croit qu'avant l'invasion, le lac était souvent chargé de plus de deux cent mille de ces petites barques, que les Indiens nomment *accaleio* et les Espagnols *canoa*. Ces canots, d'une seule pièce, sont plus ou moins grands, selon l'arbre d'où on les a tirés, et ressemblent aux huches ou pétrins de campagne.

Anquitzili était le nom de ce marché, halle ou bazar ; chaque ville ou bourgade avait le sien ; mais

ceux de Mexico et de Tlatelusco étaient les plus considérables.

La place où se tenait, de quatre en quatre jours, celui du chef lieu de l'Empire, avait des portes, et elle était si grande, qu'on y voyait alors jusqu'à cent mille individus. Chaque sorte de marchandises était placée à part et avec beaucoup d'ordre : ici, la pierre, la chaux, la brique, le bois et le charbon ; là, des couleurs pour peindre et teindre, composées avec des racines, des écorces, des fleurs, des fruits ; plus loin, des vases ou des vaisseaux de terre peints et vernis ; ailleurs des cuirs de bœufs apprêtés sans ou avec poil, propres à faire des chaussures, des rondaches ou boucliers, et à doubler des corselets de bois ; d'un côté, des pelleteries, des plumes de divers oiseaux, des nattes fines ou communes, des mantes de coton pour lits, vêtemens ou tentures ; de l'autre plusieurs sortes de cotonades blanches, qui tenaient lieu de linge.

L'on y trouvait aussi des mantes, faites avec les feuilles de l'arbuste nommé *metli*, avec l'écorce du palmier, avec du poil de *zepotna* espèce de lapin ; mais les plus estimées étaient celles de plumes tirées du coq d'inde sauvage : pour l'empereur et pour les grands, on y entremêlait le plumage du *sensoutlé*, nom qui signifie *cinq cents voix* et celui du *mema* ou *cardinal*. Ce que l'on recherchait avidement, étaient les singuliers et étonnans ouvrages, tissus d'or et de plumes, où se trouvaient représentés des arbustes, des roses, des papillons, et des oiseaux. Les Mexicains, patiens et industrieux, réussissaient surtout dans ces petits chefs-d'œuvre par la grande application qu'ils y mettaient : un ouvrier passait souvent tout un jour sans manger, pour placer une plume en son vrai point de vue, la tournant et la retournant plus de cent

fois au soleil ou à l'ombre, afin de mieux choisir l'endroit où elle devait faire l'effet le plus brillant. Aussi ne voit-on pas de nations qui aient, sous ce rapport et sous bien d'autres, autant de patience que ces bons Indiens.

L'orfèvrerie chez eux abondait en ouvrages d'abord jetés en moule et ensuite gravés avec des poinçons de caillou : ils faisaient des plats à huit faces, alternativement d'or et d'argent, sans la moindre soudure; ils fondaient des chaudrons et des marmites de ce dernier métal, avec leurs anses, d'un seul jet; ils moulaient des poissons qui avaient des écailles entremêlées d'argent et d'or, des perroquets qui remuaient la tête, les aîles et la langue, des singes, qui faisaient des gestes fort adroitement imités. Ces artistes sauvages dont le talent mettait aussi en œuvre des pierres précieuses, avaient d'autant plus de mérite, qu'ils opéraient dans l'absence du fer et de notre géométrie, sans lesquels nos artistes civilisés ne pouvaient rien produire (35).

A ce marché, le premier du Mexique, on exposait en vente, outre des pierreries de toute espèce, de l'or, de l'argent, de l'airain, du laiton, de l'étain, du plomb, mais assez peu de ces quatre derniers articles. On y trouvait également des coquilles dorées servant de tasses, des éponges venant du lac, des aiguilles d'argent, du fil d'écorce ou de coton, et autres merceries.

La halle aux grains, située dans la même enceinte, était toujours abondamment pourvue de riz, de maïs, de *zita* ou pois d'angole ; une autre abondait en légumes, herbes, racines, salades, fruits et fleurs.

Connaissant par instinct, autant que par tradition et par expérience, la vertu des plantes d'un

sol si riche en tout, les Indiens se guérissaient eux-mêmes ou se soulagaient dans leurs maux : ils avaient néanmoins, à ce bazar universel, des herboristes et même des apothicaires qui y débitaient des remèdes; mais n'ayant pas de médecins dans ce pays barbare, on avait peu de maladies. Depuis, les docteurs espagnols y pullulèrent, et ne purent, sans doute, s'y contenter des *simples*.

Une partie considérable de ce vaste marché, était la halle où se vendait la viande : on y étalait avec ordre, bœufs, porcs, chevreuils, lièvres, lapins, coqs, pintades, perdrix (36), et autres animaux pris à la chasse, jusqu'à des singes, sans compter les serpens (à qui l'on avait toutefois retranché tête et queue), les chiens, les chats sauvages, les rats et les souris, et même une sorte de terre : Dans certaine saison, les Mexicains enlevaient avec des réseaux, une écume poudreuse qui s'amasse sur l'eau du lac; ils en composaient des gâteaux, et on les trouvait aussi bons, que nous trouvons appétissants les meilleurs fromages d'Europe. On croit que cette écume est l'appât qui attire encore tant d'oiseaux sur ce lac, où ils y planent par milliers.

Presque tout le commerce se faisait par échange; cependant les petits achats s'opéraient aussi par les grains de cacao, qui étaient le seul numéraire. Aujourd'huy même, trois cents de ces amandes représentent une réale (25 centimes), et avec douze cacaos, on peut avoir une douzaine de citrons ou d'oranges. Pour le loyer de leurs boutiques dans les divers marchés, les trafiquans payaient un certain droit à l'empereur, qui les devaient aussi garantir des larrons. Il y en a par tout, même à Paris : ceux du Mexique étaient surveillés par les *stacs*, observateurs qu'on appelle mou-

chards en France. Au centre du bazar était une maison d'où l'on voyait toute la place : là se tenaient treize vieillards pour juger tous les différens et maintenir une police exacte, à l'aide de leurs inspecteurs.

J'ajouterai, par parenthèse, que ce *bureau central*, comme ceux des provinces, était, hors les jours de marché, un tribunal qui jugeait au civil et même au criminel, sauf l'appel au conseil impérial, et le recours en grâce à sa majesté Mexicaine.

On avait des mesures, tant de longueur que de capacité, soit en bois, soit en terre, pour les grains, l'huile, le lait, l'arak, le miel et le vin de palmier : on troquait presque tout le reste ; l'un donnait une poule pour une gerbe de maïs, l'autre une mante pour du sel, celui-ci un singe d'argent pour un chevreuil, celui-là un papillon d'or pour un canard.

Que si quelqu'un altérait les denrées, les marchandises, ou vendait à fausse mesure, il était châtié par la prison et une amende. Ce peuple respectait l'équité naturelle, quoiqu'il ne connût pas notre justice, ou plutôt parceque la sienne avait les yeux ouverts et des balances de niveau.

CHAPITRE XXI.

Le Temple. — Idole hermaphrodite.

Un temple, à Mexico, s'appelait *teutcali*, du mot *teut*, qui signifie Dieu, et de *cali*, qui veut dire maison, d'où il est clair que teutcali signifiait *maison de Dieu*. La capitale et les villes du second

ordre avaient beaucoup de temples, construits sur le même modèle. Décrivons le plus riche, celui que Montézume avait créé, pour ainsi dire, paroisse impériale,

Sur une colline assez haute, quatre bâtimens réunis, mais inégaux de forme et d'elévation, offrant sur chaque face un développement de quarante-huit toises, étaient percés de quatre portes en arcades, dont trois s'ouvraient vers autant de chaussées, et l'autre sur la rue qui conduisait au palais principal du souverain: au centre de la cour que formaient ces quatre édifices, lesquels servaient de petits temples à des idoles subalternes et de maisons aux prêtres qui abondaient à Mexico, s'élevait une pyramide quadrangulaire, construite en pierre brune, haute d'environ trois cents pieds, dont le sommet ne se terminait pas en pointe, mais en terrasse, ayant dix toises en carré.

Vers l'occident, depuis la base jusqu'au faîte de ce mont artificiel, était un escalier de trois cents vingt-cinq marches, par où les prêtres montaient et descendaient souvent, lorsqu'ils sacrifiaient des prisonniers de guerre à ces terribles dieux, qu'ils avaient faits à leur image.

Au sommet de la pyramide, était une chapelle ronde, soutenue de plusieurs colonnes, avec trois galeries intérieures, et surmontée d'une petite tour, que couronnait une boule dorée, au-dessus d'une balustrade.

De ce point, aussi élevé que la lanterne de notre Panthéon ou que la flèche de Strasbourg, on découvrait toutes les villes, bourgs et villages bâtis autour du lac; on distinguait, dans le lointain, jusqu'au volcan de la ville des Anges; on jouissait d'un superbe horison et d'une des plus belles perspectives du monde.

C'était dans la chapelle même, où étaient trois grandes idoles, que l'empereur allait tous les matins, au lever de l'aurore, faire sa prière, en silence, le visage tourné vers le soleil levant, et à genoux au pied d'un grand autel, où, sur un trône, était assise la gigantesque image du dieu *Vitziloputchili*.

Outre la principale tour, il y en avait quarante autres, élevées sur les petits temples des divinités secondaires : auprès de chacun d'eux était un presbytère et un jardin, où des mains, quelquefois sanglantes, venaient cueillir des fleurs pour orner les autels.

Ce temple était si bien doté, qu'il nourrissait cinq mille individus, en comprenant les prêtres : ceux-ci vivaient fort à leur aise, ne faisant autre chose que ce que font les moines, ayant pour revenu les offrandes portées chaque jour aux idoles, et percevant, de plus, une espèce de dîme dans les présens de grains, de gibier, de poissons, de plumes, de tapis, de toiles, de joyaux, que la ville et ses environs leur offraient à l'envi.

Il y avait à Mexico près de trois mille dieux, qui pouvaient exiger, par l'organe interprétatif des gros décimateurs, tout ce qu'ils désiraient, depuis la rose jusqu'au cèdre, depuis le prisonnier de guerre jusqu'à la jeune vierge, et on les leur sacrifiait souvent, mais de différentes manières.

Les trois principaux dieux, dont le premier, Vitziloputchili, était protecteur de l'empire, le second, *Tescatlipuca*, gouvernait les saisons, et le troisième, *Quecalcuo*, ordonnaient la paix ou la guerre, avaient chacun leur statue élevée ou assise dans tous les temples, sur de riches autels.

Dans le vaste oratoire de Montézume, ces idoles

étaient de taille colossale. Ordinairement recouverte d'un voile de coton très-fin, qu'on appelle *nicar*, elles éblouissaient, lorsqu'on levait la toile, par leurs manteaux ornés de figures en or, représentant des poissons, des oiseaux, des fleurs, des fruits, parsemés d'opales, d'agathes, de turquoises et d'émeraudes : elles avaient autour du cou un esclavage de cœurs d'or, et étaient ceintes d'une écharpe de perles et de plumes, en forme de serpent. Mais la beauté de leur personne était loin de répondre à la magnificence de leur costume; et voici, par exemple, la figure du dieu ou de la déesse nommée *Vitziloputchili*, qui était assis ou assise, s'appuyant d'une main sur une rondache d'argent, tenant de l'autre une torche allumée : un visage de femme assez joli, orné d'un diadême en or, couronné de trois longues plumes; des ailes de chauves-souris, dans le genre de celles que l'on prête à Satan; une gorge pendante sur le toupet d'une tête semblable à celle d'un lion, laquelle tenait lieu de ventre, qui reposait sur deux cuisses de boucs, avec patte et ergot; ajoutez-y une assez belle queue de porc, par où se terminait le monstre.

Indépendamment de ces dieux du premier ordre, il y en avait un qui marchait presque leur égal : il était fabriqué de vingt espèces de semence réduites en farines, qu'on pétrissait avec du lait et du sang de cochon, que l'on jetait au moule en forme de géant, et qu'on mettait ensuite au four. Les prêtres choisissaient, pour consacrer cette figure, qu'ils renouvellaient tous les mois, un jour de pleine lune : dès le matin, les habitans couraient en foule à cette fête; et, pendant la cérémonie, faite en présence du prince et de sa cour et qui durait long-temps, ce bon peuple

attachait à la nouvelle idole des pierres précieuses, de petits lingots d'or. Alors les prêtres la rompaient en petites parcelles, dont la première était offerte au souverain et les autres distribuées aux habitans, qui s'estimaient fort heureux d'en avoir, et aux soldats, qui se croyaient, avec le plus petit fragment, invincibles dans les batailles. Les distributeurs ne gardaient que les bijoux et les lingots (37).

A cette consécration, il y avait aussi un vase rempli d'eau qu'on bénissait et conservait ensuite religieusement au pied du grand autel, pour en sacrer les rois à leur couronnement, et en bénir les généraux, à qui l'on permettait d'en boire au commencement de la guerre.

Près du temple pyramidal, était une colonne formée entièrement de têtes d'ennemis vaincus, comme l'horrible monument élevé par les Suisses après l'affaire de Morat, et qu'on nommait, je crois, *l'Ossuaire* des *Bourguignons*. Nos braves l'ont détruit, en faisant la conquête du pays des soldats qui ne marchent pas sans argent. Cortez aussi fit abattre cette colonne : deux de ses capitaines, André de Tapia et Gonzalve de Hombre, eurent la patience de compter ces têtes de morts, et ils en trouvèrent, dit-on, cent trente mille.

Ce général, avec ses lieutenants, lors de leur première *visite*, furent conduits au sommet de la pyramide par Montézume, qui leur fit cet honneur, disent quelques historiens, par ostentation : là, il leur dit, qu'après avoir sacrifié un prisonnier, les prêtres le précipitaient du haut en bas de leur grand escalier. Que serait devenue alors la petite troupe espagnole, si *le tyran*, déjà peu satisfait de pareils hôtes, eut fait descendre ainsi Cortez et ses aides-de-camp ?

Tous les temples furent pillés et démolis, lorsque

les Espagnols devinrent maîtres de la ville: en même temps, tous les palais impériaux, déjà incendiés, les jardins, les marchés et un grand nombre de maisons, furent bouleversés de fond en comble; de sorte qu'il ne resta rien de tout ce qui pouvait attester l'existence du génie édificateur des Mexicains. Toutefois, le vainqueur, considérant la réputation de leur ville centrale, l'autorité qu'elle avait eue sur les peuples voisins et l'avantage de sa position, ordonna aussitôt quelle fut rétablie, et la partagea entre lui et les sous-conquérans, après avoir marqué la place des églises, de son palais, de l'hôpital et de l'hôtel de ville. Ravis d'une telle besogne, ses architectes admirèrent, avant la démolition, comment les Indiens avaient pu, sans outils de fer, construire de pareils ouvrages: les entrepreneurs ne trouvaient dans cette capitale, aucun instrument à leur gré, si ce n'est cependant que, chaque jour, ils rencontraient des *grues*.

CHAPITRE XXII.

Commerce du Mexique. — Les nobles cordonniers.

Pour repeupler la ville et réparer, autant qu'il le pouvait, les épouvantables désastres dont seul il était cause, Cortez donna au reste de ses malheureux citoyens, comme à tous ceux des environs qui voudraient l'habiter, du terrain, des matériaux propres à y bâtir de nouvelles demeures, dont leurs enfans hériteraient un jour, et plusieurs priviléges.

Il mit en liberté Xitivaco, brave général indigène, lui donna une rue entière, et le fit chef des Indiens de Mexico, en les séparant toutefois du quartier où logeaient les Espagnols. Il accorda également une autre rue à don *Pierre Montézuma*, fils du défunt monarque, et fit plusieurs présens de même espèce à quelques Mexicains prépondérans, qu'il créa gentilshommes, afin que ces largesses commençassent à ramener en sa faveur l'opinion publique.

Dès que la renommée eût répandu le bruit que Mexico renaissait de ses cendres, il y vint un grand nombre d'habitans de Tépéacac, de Tlascala, de Tezcuco, pour jouir de la paix et de la liberté que promettait le conquérant; mais ils n'y trouvèrent ensuite, eux et leurs descendans, que la misère et l'esclavage, tandis que les vainqueurs s'y énivraient de sang et d'or.

Si Mexico, pendant trois siècles, était devenue, par degré, la reine des cités de l'Amérique, elle est bien déchue aujourd'hui, surtout depuis que l'Angleterre a ravi le sceptre du monde, que notre révolution en achève le tour, et que l'Amérique espagnole veut reprendre partout ses droits.

On sait que le commerce avait rendu la capitale du Mexique une des plus riches du globe. Cent navires, au moins, venaient d'Espagne tous les ans a Saint-Jean-d'Ulna, chargés non-seulement des produits de la péninsule, mais de tous ceux du continent européen que la politique espagnole, lorsqu'elle était d'accord avec son intérêt, permettait que l'on importât dans ses nombreuses colonies.

De Mexico, où on le transportait par terre, une partie de ces diverses marchandises s'écoulait, par la mer du sud ou par celles des Caraïbes, dans

toutes les provinces soumises à cette couronne, que pourrait seul sauver un nouveau Charles-Quint. L'autre partie de ce négoce, qui enrichissait une ville déjà si opulente sous ses monarques légitimes, se faisait à la fois, par la mer pacifique, dans les Indes orientales, à la Chine et même au Japon, par l'entrepôt des Philippines : les productions de l'Asie, échangées ou acquises en numéraire, arrivaient chaque année sur deux énormes galions et deux moindres navires, au port d'Acapulco, d'où on les amenait par terre à Mexico, et de là à la Véra-Cruz, où d'autres galions les portaient en Espagne, avec l'or et l'argent des mines d'Amérique (38).

Saint Louis de Zacatecas, situé à quatre-vingt lieues au nord de la cité que je décris, produit encore des lingots et des barres, avec lesquels on bat monnaie dans cette capitale. Il y a des mines ouvertes dans toute la nouvelle Espagne, au Pérou, au Chili, pour d'autres hôtels des monnaies ; mais ces carrières précieuses, qui ne sont pas inépuisables, n'ont été, depuis trois cents ans, que des abîmes pour cent millions d'Indiens ; et leurs enfans, que le ciel seul éclaire, sont bien las aujourd'hui d'aller s'engloutir tout vivans, pour enrichir leurs oppresseurs, dans ces nouvelles catacombes.

Le despotisme ibérien courbe à peu près également, en Amérique, sous son joug niveleur, les créoles (39), les Indiens et les nègres esclaves, qui le seraient partout, sans cesse, si le gouvernement *inquisitionnaire* était partout le maître. Un créole a-t-il eu quelques succès à l'université, montre-t-il de l'esprit, du caractère, il est persécuté, on obtient à peine un emploi très-subalterne, quoique assez bien salarié, dans le pays de l'or, et il se dit tout bas :

Des fers, quoique dorés, en sont-ils moins des fers?

Les Espagnols sont seuls heureux, si on peut l'être avec de l'âme sous le règne de l'arbitraire; ils sont riches, du moins; mais indolens, durs envers leurs ilotes, d'une vanité ridicule et d'un insupportable orgueil.

Quand on rebâtit Mexico, il y avait beaucoup de différence entre un Américain et ce qu'on appellait un conquérant; ce nom devint alors un titre féodal, qui, comme de raison, n'appartenait qu'aux soldats de Cortez, lesquels avaient reçu du roi d'Espagne des terres et des pensions pour eux et leur postérité: au contraire, ceux qui n'étaient que simples habitans, payaient une rente annuelle pour *le droit d'habitation*.

Cette loi rémunératrice et *inico-fiscale* a rempli toutes les provinces de l'Amérique *hespérienne* d'une foule de gens qui s'arrogent la qualité de gentilshommes; car chacun d'eux, aujourd'hui même, veut descendre d'un conquérant, quoique la plupart soient sans biens, parcequ'ils sont ennemis du travail; et si on leur demande, où est leur héritage, ils répondent que la fortune le leur à enlevé, mais qu'elle ne saurait leur ravir leur noblesse. On voit des savetiers qui se disent issus en droite ligne des premiers *irrupteurs*; et s'ils s'appellent Gusman ou Mendoza, ils jureront qu'ils descendent de la famille des ducs, des marquis et des comtes qui portent ces noms en Espagne, d'où leur aïeul était parti pour aller conquérir le nouveau monde; et qu'il a brisé plus d'un sceptre, en soumettant des royaumes à la couronne, quoique, dans ce monde nouveau, ses légitimes héritiers soient réduits maintenant à ne manier qu'un tranchet.

Mexico fut conquis en 1521 ; cent ans après, lors d'un nouveau dénombrement, il n'y existait pas deux mille indiens naturels, tant les travaux forcés, les mauvais traitemens, les cruautés atroces autant qu'impolitiques, avaient diminué la population des infortunés régnicoles. On peut juger de là jusqu'à quel point la destruction fut portée en Amérique par les sauvages de l'Europe.

Chaque jour ces derniers usurpaient un peu du terrain sur lequel les maisons des autres avaient été bâties ; de trois ou quatre, ils en construisaient une élégante et commode, avec de grands vergers ; d'où il résulta qu'aujourd'hui la ville se compose d'assez belles demeures, dont les plus remarquables sont accompagnées de jardins.

Une bonne partie de ces maisons furent construites en brique et même en pierre ; mais elles n'ont pas plus de deux ou trois étages, par rapport aux *uracanas* (aux ouragans), et à cause surtout des tremblemens de terre.

La plupart des rues sont coupées à angles droits ; trois ou quatre carrosses peuvent aller de front dans les moins larges, six dans les autres : cette largeur des rues, le nombre et l'étendue des places, des marchés, des jardins, font paraître la ville beaucoup plus grande qu'elle ne l'est réellement.

Jadis, assure-t-on, elle eut deux cent mille habitans, Indiens, Espagnols, métis, gens de toute couleur. Ce nombre est fort diminué, mais il augmentera au lever du soleil *libertador*, dont le crépuscule commence à éclairer l'horison mexicain.

CHAPITRE XXIII.

Le Papegai. — Modes américaines.

Dès 1620, la riche vanité des Espagnols de Mexico entretenait quinze mille équipages : ceux des nobles sont fastueux ; on y prodigue les soieries de la Chine, le drap d'or et les pierreries. J'ai vu des chevaux dont les brides étaient ornées de perles, et dont les fers étaient d'argent. Quelle pauvre figure feraient ici nos jeunes *incroyables !* Toutefois ils en font une autre, lorsqu'ils sont appelés au champ-d'honneur, où ils se couronnent aussi des palmes de la gloire.

Les plus belles rues de l'Europe ne rivalisent point, pour la richesse, avec celles de Mexico, où la magnificence des nombreuses boutiques d'orfèvrerie et de bijouterie est sans égale. Des Chinois, venus de Kangti, ont si bien perfectionné le talent des Américains dans ces deux arts, qu'ils exécutent aujourd'hui des ouvrages très-remarquables : cependant ils sont loin encore du génie et du goût qu'y montrent les Français, toujours supérieurs aux nations par l'industrie, comme par la littérature, la stratégie et la valeur.

Un vice-roi de Mexico, que menaçait la destitution, fit imiter, pour la reine d'Espagne, un *papegai*, bel oiseau *tricolor*, de la couleur d'un paon : Il était d'argent, mais couvert d'opales, de rubis et d'émeraudes, qui représentaient son plumage avec un art voisin du naturel. Ce joli cadeau, estimé deux millions, fut embarqué, et parvint à

la reine, mais un peu tard, la destitution l'avait croisé en route.

Notre couvent des Jacobins, situé dans la ville, a un lustre en argent, où l'on peut placer trois cents cierges; plus, cent dix lampes de vermeil, et un ostensoir d'or, tellement recouvert de pierres précieuses, qu'on ne saurait voir le métal: tous ces objets sont artistement travaillés.

Il y a quatre belles choses à Mexico, dit un proverbe du pays, les femmes, les habits, les chevaux et les rues: j'y ajouterai les églises, pour l'ornement.

A ce qu'on dit de la beauté du sexe, j'ajouterai aussi qu'il jouit, pour le jeu, de la plus grande liberté: quand une prime est commencée, le jour, la nuit, ne sont pas assez longs pour la finir. Ces dames aiment tant la carte, qu'elles invitent certains hommes, publiquement, d'entrer chez elles pour jouer; mais, quelquefois elles finissent par la perdre, surtout quand elles jouent à l'*ombre*.

Passant un jour avec don Chrisostôme dans la rue San-Iago, nous fûmes aperçus par deux aimables demoiselles qui étaient au balcon d'une maison où demeurait un alcade-major: reconnaissant à notre air curieux que nous étions des *chapetos*, nom que l'on donne ici aux moines nouveaux débarqués, elles nous appelèrent, et après plusieurs questions, non sur la pluie ou le beau temps, que toutes deux auraient pu faire, mais sur notre voyage, elles nous invitèrent à monter dans leur chambre pour nous y rafraîchir et jouer avec elles une partie de prime: c'etaient les nièces de l'alcade.

Les hommes et les femmes font, ou *faisaient*, à Mexico les plus folles dépenses pour leur toilette: les pierres fines et les perles y étaient prodiguées

au point qu'on voyait, sans le remarquer, des cordons et des roses de diamans aux chapeaux que les nobles n'ôtaient presque jamais pour saluer, et des cordons de perles à ceux des artisans, aussi fiers que les nobles.

Si ce genre de luxe était, avec plus de raison, étalé par les dames, il ne brillait pas moins, proportion gardée, jusque chez les nègresses, dont le cou et les bras étaient ornés de perles, et les oreilles de brillans.

L'ajustement des Indiennes, des mulâtresses et des noires est si voluptueux, et leurs façons de faire, comme disait don Chrisostôme, sont si charmantes, que beaucoup d'Espagnols, même de la plus haute classe, les préfèrent à leurs épouses.

> Des esclaves font voir aux fous de qualité,
> Que la grâce du moins venge l'égalité.

Ces grisettes du nouveau monde, que bien des gens de l'ancien ne dédaigneraient pas non plus, portent communément, sous une chemisette à plis sans nombre, un corset de percale teint en bleu, rose ou vert, et attaché, devant comme derrière, avec des lacets d'or; leur jupe, qui n'atteint jamais la cheville du pied, est de soie et de mousseline, brochée d'argent, et brodée d'un large ruban incarnat ou aurore, avec frange dorée.

Les demoiselles de couleur, qui sont *en réputation*, laissent paraître un linge de toile de Hollande ou de la Chine, élégamment brodé: elles ont un *pourpoint* passementé et un jupon qui permet de voir une jambe quand elle est bien tournée et suivie d'un pied délicat, dont la chaussure en maroquin est brodée en argent avec rosette en or; la jupe de perkale fine ou de linon, a une

bordure en dentelle et est ceinte par une écharpe ornée de perles, tombant sur le côté, comme celle d'un général. Leurs cheveux noirs sont relevés en nattes sous un réseau de soie galamment ouvragé; elles l'attachent avec un ruban nacarat, rose ou orange, qui passe sur le haut du front en diadême, offrant alors un chiffre en broderie ou une devise amoureuse, et revenant avec coquetterie se nouer sur l'oreille, où pend un riche anneau ou une girandole. Leur sein est couvert, *pro formâ*, d'un fichu de batiste fine, qui prend au-dessous du collier en pierreries, arrive, en se croisant, à la ceinture, et va se rattacher derrière à un nœud de ruban, dont les bouts, frangés d'or, descendent peu, quoiqu'arrivant jusqu'au bas de la jupe. Dans l'hivernage elles ont une mante de soie ou de coton brodée en or, quelles rabattent sur la tête, en mantelet, de sorte qu'on peut voir leur taille, qui est, en général, fort élégante. Quelques-unes fixent la mante sur une épaule, et en passent une partie sous le bras droit, d'où elles la rejettent sur l'autre épaule, pour pouvoir remuer les bras en marchant dans les rues et monter leurs doits en fuseaux, chargés de bagues. D'autres, au lieu de mantes, se servent d'un jupon richement pailleté, dont elles rejettent un bout sur leur épaule gauche, et portent l'autre à la main droite, ayant plutôt la mine d'un joli garçon déguisé, que le ton d'une demoiselle.

Presque toutes ces filles sont esclaves où l'ont été. — « C'est l'amour, s'écriait souvent le père Antonio, qui a brisé leurs chaînes, pour mieux assujettir les âmes au prince des démons! — Révérend père, lui répondit un jour, en lui serrant la main un prieur qui ne l'aimait pas, ce prince là peut se vanter d'avoir surtout le globe et sous

tous les costumes, d'innombrables sujets. — Hélas! qui le sait mieux que nous ?... »

Depuis long-temps, me disait un alcade, une infinité de mulâtres et de noirs des deux sexes sont devenus si insolents et si audacieux, que, plusieurs fois, nous avons eu peur qu'ils ne vinssent à lever l'étendard de la révolte.

Sous le même rapport de mœurs, j'ai ouï-dire à des habitans de Mexico qu'ils avaient toujours craint que Dieu n'anéantît leur ville ou ne l'assujettit à un peuple étranger, pour la punir de la vie scandaleuse qu'elle laisse mener *à ses esclaves*, et des crimes abominables que les principaux Espagnols (leurs corrupteurs) commettaient avec eux.

Un vénérable jacobin de notre monastère, s'entretenant avec moi sur ce point : « Je craindrais, disait-il, mon fils, de blesser votre oreille, si je vous racontais quelques détails de leur criminelle conduite : je dirai seulement que Dieu est horriblement offensé dans cet autre Sodôme, et que si la plupart de ses coupables habitans fleurissent encore aujourd'hui, abondent en richesses et en plaisirs mondains, ils n'en seront pas moins fauchés un jour, ainsi que l'herbe verte, comme a dit le Psalmiste, psaume 37. »

CHAPITRE XXIV.

Mœurs et Eglises. — Religieux boxeurs.

Je dois l'observer en bon moine, dont la reconnaissance vaut celle d'un monarque ou d'un ré-

publicain, encore que les habitans de Mexico aient été, de tout temps, trop adonnés à leurs plaisirs, ils n'ont jamais cessé de faire du bien à l'église, au clergé, à tous les couvens. Les uns faisaient édifier dans les chapelles des saints qu'ils affectionnaient, de superbes autels; les autres présentaient une couronne d'or à chaque image de la Vierge; ceux-là donnaient des chapelets de perles, ou des lampes d'argent; ceux-ci bâtissaient un couvent ou le faisaient rétablir à leurs frais; d'autres, enfin, édifiaient une église paroissiale et la dotaient d'un revenu. Ils voulaient tous, dit-on, par leur conduite, devenue si *édifiante*, réparer leur vie scandaleuse, et éviter par ces bienfaits le châtiment que méritaient leurs crimes.

Entre ces bienfaiteurs d'églises, je citerai Alonzo Quiliar, fameux négociant. Il avait, m'a-t-on dit, pour me donner sans doute une idée de son opulence, un cabinet tapissé de lames d'argent et carrelé de lingots d'or: il fit bâtir un monastère pour des religieuses, qui lui couta sept mille portugaises, et qu'il renta d'une somme considérable, à la seule condition qu'elles y feraient dire après sa mort une messe quotidienne pour la paix de son âme.

Cet homme libéral était tellement libertin, que, sept fois par semaine il changeait de maîtresse, qu'il allait fêter chaque nuit sa conquête du jour, et que, portant son chapelet dans ces sorties libidineuses, il en laissait tomber un grain à certaines minutes, pour savoir, en se retirant, le nombre exact de ces péchés nocturnes. Les œuvres de ténèbres finissent tôt ou tard par être mises en lumière: l'amour ou l'intérêt, la jalousie et la vengeance guettèrent tour-à-tour le séducteur doré; les dernières l'ayant suivi dans la

maison d'un gentilhomme, où il était entré vers minuit, à l'heure du crime, le noble époux, au lieu de poignarder, comme en Espagne, la dame et le galant, de se mesurer, comme en France, avec le suborneur, aima mieux, comme en Angleterre, l'obliger, l'épée à la main, de lui souscrire un billet de six mille piastres; mais voulant de plus, à la fois, assurer le repos des dames et l'honneur des maris, il le fit... annuller (je ne parle point du billet) (41). Cependant il n'en mourut pas, puisqu'il fonda bientôt, en faisant démolir son cabinet, un beau couvent de Carmes, où il entra lui-même, et où il fut, je crois, un peu dépaysé.

Toute plaisanterie à part, l'anecdote au fond, est réelle, et en substituant aux Carmes les Jacobins, tout sera vrai.

Rien n'était, d'ailleurs, plus commun, non-seulement à Mexico, mais tout dans le nouveau, comme dans tout l'ancien monde, que de voir faire de grandes libéralités aux églises et aux couvens par des personnes qui avaient une conduite dépravée, qui croyaient, par ces dons leurs péchés bien couverts pour cette vie comme pour l'autre, et qui voulaient, si un moine peut se servir d'une comparaison mythologique, fermer le Phlégéton et s'ouvrir le Léthé, en ouvrant le Pactole aux prêtres

Plus d'un bon ecclésiastique n'entendait pas malice à cette générosité, et prenait pour argent comptant l'or donné par la crainte; mais les malins fermaient les yeux ou avaient l'air de regarder comme œuvres pies les tributs de la peur. Je ne prétends pas cependant qu'une piété véritable ait toujours été étrangère à ces bienfaits en faveur des églises; ce serait, oubliant l'histoire, mé-

connaître la vérité: si, dans la *Colombine*, on croit ainsi effacer jusqu'à des forfaits, si, en Europe, aujourd'hui même encore, on veut réparer des désordres et des crimes, peut-être, par des fondations d'hôpitaux ou de messes, je n'en suis pas moins convaincu que la plupart de ces actes, toujours pieux, sont inspirés, dans les deux hémisphères, par un sincère amour pour la religion. Souhaitons seulement, au reste, pour le bien des familles, que les prêtres, dans ces deux cas, soient désintéressés, et n'abusent pas plus d'un zèle charitable ou d'une terreur égoïste au bureau de la pénitence, qu'au chevet de la fièvre.

Je n'écris pas une histoire complète de la nouvelle Espagne, gouvernée par le glaive et par le goupillon; mais comme tous les *descripteurs* de ce pays n'ont parlé qu'avec réticence de son gouvernement sous les rapports civil, militaire, ecclésiastique, judiciaire, je traiterai un peu plus loin, et avec toute liberté, ces sujets importans, qui vont, d'ailleurs, bientôt changer de forme.

L'instruction publique, en général, avec son université, ses collèges et ses écoles, ne prospère pas plus dans ces riches contrées que la vertu, le génie, la pudeur, l'esprit, la tolérance, l'urbanité, la modération, l'ordre, la grâce, le talent, la modestie, l'humanité, la justice, le goût et la philosophie, trésors célestes, dont un seul vaut tous ceux du Potose. Eh! comment les vertus, les sciences, les arts fleuriraient-ils sous l'ombre mortifère du vieux mancenilier qu'on appelle Inquisition (42)? Laissant donc de côté ce qui sommeille encore, continuons, en attendant l'immanquable réveil, d'exercer une plume indépendante sur les mœurs, les usages, la statistique et la religion d'un paradis terrestre, dont quelques esprits té-

nébreux, en tourmentant les âmes, ont fait une espèce d'enfer.

Mexico est orné de quatre-vingts églises : l'architecture n'en est pas admirable, mais la richesse n'en peut-être facilement évaluée; chaque phrase, pour la décrire, ramènerait sans cesse le monosyllabe *or*, ce petit mot si grand, si libéral, si oppresseur, qui, surtout, depuis la propice et malheureuse invention de la boussole, agite, calme, trouble, appaise, édranle, raffermit, bouleverse, relève, ensanglante, console, enchaîne, délivre, ravage, et gouverne le monde (43). J'ai visité ces temples tour à tour : les boiseries, les balustrades, les grilles, les piliers, les niches, les bancs, les chaises, les tribunes, les stalles, les lutrins, les orgues, les autels, les voûtes, les toîts même, tout est doré. Quelques autels ont des colonnes en jaspe ou en porphire, et leurs degrés ou marches sont en bois d'acajou, de cèdre ou d'oranger.

L'étoffe dont on fait les ornemens, tels que chasubles, tuniques, chapes, dais, bannières, tapisseries, robes de saints, disparaît sous l'or et les perles : les croix, les chandeliers, les lampes, les burettes, les encensoirs, les châsses, sont en vermeil; les patènes, les plats, les couronnes, les tabernacles, les ciboires et les soleils sont d'or, garni de diamans.

Cette magnificence des églises paroissiales est au moins égalée par les conventuelles.

« Je ne dirai pas grand chose, écrivait un do-
« minicain en 1625, des religieux et des reli-
« gieuses de Mexico; mais seulement qu'ils sont
« trop riches, qu'ils ont beaucoup plus de liberté
« que dans les couvens de l'Europe, et que les scan-
« dales qu'ils commettent tout les jours, méritent
« bien que le ciel les châtie. »

Rien n'est changé ici, à cet égard, depuis deux

siècles, si ce n'est que le vice y marche en *crescendo*, tandis que la vertu avance dans l'ordre rétrograde.

Naguère, des religieux de Saint-François ayant assemblé leur chapitre pour élire un provincial, il y eut tant de factions à ce sujet, parmi les Cordeliers, que tout le voisinage fut bientôt en rumeur. L'assemblée canonique devint une espèce de club, ou plutôt une arène, où tous les moines, transformés en gladiateurs, s'exercèrent si lestement au pugilat, puis au couteau, que les deux tiers des combattans furent grièvement blessés. Il fallut que le vice-roi vint en personne séparer ces héros tondus, et établir au monastère, jusqu'à la fin de l'assemblée, un corps-de-garde.

On trouve ici fort ordinaire que les religieux aillent assez souvent visiter les religieuses qui ont embrassé le même ordre, passent une partie du jour à goûter leur musique, et à manger leurs confitures. Pour cet effet, car je n'aime point à broder, il y a des parloirs *ad hoc*, avec une grille de bois entre les frères et les sœurs. On couvre de mets une table où dînent les religieux, qui, pendant le repas, sont divertis par le chant des religieuses. Que le ciel me préserve de fronder cet usage! il rapproche du moins un peu quelques infortunés, dont les vœux ne furent pas libres, et dont le cœur, ouvert aux sentimens de la nature, aspire au jour heureux qui verra tomber cette grille.

Les bourgeois et les nobles font élever leurs filles dans ces couvens, où on leur enseigne d'abord à faire toutes sortes de confitures, quelques ouvrages à l'aiguille, puis à chanter et à toucher le tympanon ou l'épinette. On aime si fort la musique à Mexico, que l'on va plutôt dans les temples pour

écouter des sons mélodieux que pour entendre le service divin. Ces nonnes apprennent aussi à leurs pensionnaires l'art de représenter des pastorales, qu'on exécute aux principales fêtes : chacun de ces couvens, pour attirer à son église le plus grand nombre d'auditeurs, fait vêtir ses jeunes élèves en pastoureaux et pastourelles, avec le plus galant costume; les acteurs sont ensuite introduits dans le chœur, métamorphosé en théâtre, et jouent la sainte comédie ou plutôt le saint opéra, car ils chantent ces scènes accompagnés par un orchestre. Leur jeu, leur chant, sont tellement passionnés, qu'ils excitent tout-à-la-fois, parmi les spectateurs, des applaudissemens et des murmures, d'où naissent souvent des querelles, chaque amateur voulant faire valoir, par esprit de parti, tel couvent théâtral aux dépens de tel autre, pour la musique et le costume, pour l'éducation, sur-tout, qu'y reçoivent les demoiselles.

CHAPITRE XXV.

Les Confitures. — Vice-Roi concussionnaire.

La place la plus spacieuse de cette capitale est celle du marché : quoiqu'elle n'ait pas l'étendue de celle qui servait au même usage du temps de Montezume, elle est néanmoins assez vaste, bordée intérieurement d'arcades où sont des boutiques, et au-devant desquelles un grand nombre de femmes, comme à la halle de Paris, vendent des fleurs, des fruits et des légumes.

Sur cette place, est le palais du vice-roi, édi-

fice peu régulier, environné, excepté la façade, d'une muraille, qui renferme aussi des jardins et la principale prison. Une des issues du palais donne sur la rue des orfèvres, dite de la *Plateria*, où l'on peut voir, en moins de dix minutes, la valeur de vingt millions en or, argent, perles et pierreries.

La rue Saint-Augustin, occupée en partie par des marchands de soies, n'est pas moins riche et grande; mais l'une des plus longues et des plus larges, est celle appellée *Tabuca*, qui mène à l'aqueduc et à un bourg dont elle a pris le nom: là, sont presque tous les marchands qui vendent des ouvrages de fer, d'acier, de cuivre, et surtout des aiguilles, qu'on y fabrique avec une perfection égale à celle de l'Y. La rue de *l'Aigle* est renommée par sa grandeur, par la magnificence de ses maisons: elle tire son nom d'une ancienne idole, énorme oiseau de pierre, laissé à l'un des coins de cette rue, où il avait été placé par l'empereur Montezuma Ier. C'est en cette rue que demeurent les officiers de la chancellerie et la plupart des courtisans; on y voit l'élégant hôtel du marquis del Vallès, l'un des descendans de Cortez.

Les *aimables* de cette ville vont tous les soirs, vers les quatre heures, à cheval, en carosse ou en calêche, se promener à la *Alameda, Champs-Elysées* de Mexico, mais dont les allées se composent de citronniers et d'orangers. On y voit ordinairement, à cette promenade qui a le même nom que celle de Lima, de quinze cents à deux mille voitures: les unes ne sont occupées que par les dames et les autres par les messieurs, qui se rendent là chaque jour avec l'exactitude des courtiers qui vont à la bourse: ces messieurs ou ces gentilshommes, car personne dans ce pays ne veut être

vilain, y viennent courtiser ces dames, tous en grande tenue et l'épée au côté, avec nœud de faveur. Deux files d'équipages, comme à Longchamp, mais en lignes plus rapprochées, vont parallèlement, avec lenteur, jusqu'au bout de la promenade, et reviennent ensuite, pour recommencer de nouveau. Les hommes sont suivis, selon leur degré de fortune, de plus ou moins de valets en riche livrée; les dames font marcher à leurs portières quelques-unes de leurs négresses les plus jolies, les mieux parées; chacune d'elles presque toujours vêtue de blanc, ressemble, comme on dit, à une mouche dans du lait.

J'ai vu le vice-roi à cette promenade, où il daigne paraître une fois par semaine : si le roi même a une suite aussi brillante, aussi pompeuse, il l'emporte de ce côté sur beaucoup d'autres souverains; au reste chaque vice-roi, dans ces contrées, étale un faste asiatique.

Les confitures ... (il faut bien que j'en parle aussi souvent, puisque les nouveaux Mexicains n'en sont pas moins friands que nos chanoines de leur dindes aux truffes) (44), les confitures donc, les dragées, les biscuits, les oranges, les ananas, passent ici de la main à la main, avec les billets-doux. On cause cependant, les œillades ont cours; les cavaliers voltigent pour se fixer; les rendez-vous se donnent par un mot, par un signe; et, le soir même, ce dieu enfant que Vulcain n'aimait guère, fait encore des siennes (45).

Il arrive souvent aussi que les douceurs (je ne veux plus nommer les confitures), ont des suites amères sur le lieu même où on les distribue : les maris, les amans jaloux mettent à l'improviste la flamberge à la main, et se jettent sur leurs rivaux; alors on voit en l'air mille épées nues, ceux-ci

voulant venger le blessé ou le mort, ceux-là défendre l'assassin : si ces derniers sont les plus forts, ils le conduisent, l'épée haute, à la première église, où il est tellement en sûreté, que toute la puissance du vice-roi ne saurait le tirer de cet asyle pour le livrer à la justice.

Hélas! je vis plus d'une preuve de ces sanglantes rixes, lorsque j'allais à Mexico, où un grand nombre de galans portent sur leur figure les marques de la jalousie et de la fureur d'un rival. Quand vous voyez un borgne, un balafré, soyez certain qu'il n'a pas attrapé cet œil de verre ou cette estafilade à la conquête du Mexique.

J'ai parlé d'ananas, l'eau m'en vient à la bouche, je suis presque tenté de consacrer une petite page à ce beau fruit, qui rendrait les Normands, s'il croissait sur leurs arbres, aussi fiers que les Bourguignons... Mais quoi, se je voulais décrire tout ce que produit ce pays en végétaux, minéraux, animaux, je produirais moi-même un lourd recueil d'éternelles descriptions, qui se trouvent, d'ailleurs, dans vingt autres ouvrages.

Il faut du moins nommer les meilleurs fruits qui croissent naturellement aux environs de Mexico, d'Oaxaca, de Chiapa, de Guatimala, dans toute la nouvelle Espagne : cette terre riche est fertile, est abondante en avocats (46), citrons, oranges, sapotilles, cocos, neuchtlis, bananes, cédrats, itzilos, grenadilles, goyaves, corossols, pinas : la culture en obtient des cerises, des prunes, des abricots, des pêches, des poires, des raisins, des pommes, des figues, des coings, des grenades. On sait que le pinas ou ananas ressemble à la pomme de pin ; c'est le roi des fruits d'Amérique, si la nature fait des rois.

Que d'arbres ambulans, produits par elle, mais

que l'art a gâtés, prospèrent pour eux seuls dans ces climats, ne répandent par tout qu'une ombre malfaisante, ne donnent que des fruits indigestes ou corrupteurs! Tels sont, quelques-uns exceptés, les êtres qu'on appelle moines, inquisiteurs, nobles et gouvernans. Je parlerai, dans un autre volume, de cette administration féodalico-monacale, qui gouverne, sans la justice, un grand pays depuis trois siècles, et qui n'eût pas régné un jour, sans la terreur.

La capitale du Mexique est le siège de l'archevêque et du vice monarque, qui est toujours un grand seigneur par sa naissance, ou qui le devient par son or. En général, les archevêques ont imité ici l'immortel Las-Casas, tandis que la plupart des vice-rois n'imitaient le fameux Cortez que par son despotisme.

Un vice-roi a pour premières créatures les gouverneurs civils et militaires. Comme il en reçoit des présens pour les continuer dans l'exercice de leurs charges, il en reçoit aussi de tous les autres officiers; il en reçoit encore de ceux qui ont recours à sa justice dans le jugement des appels; il en reçoit même des juges: c'est un *receveur général.*

Je ne sais point exactement ce que sont aujourd'hui ses honoraires. Philippe II., d'exécrable mémoire, ne lui donnait à prendre, sur les deniers de son épargne, que cent mille ducats par an; la somme doit être doublée. Son règne est quinquennal; mais, par le moyen des présens qu'il transmet à son tour aux membres du conseil des Indes, aux courtisans, aux princes, il est bien sûr d'être continué lui-même jusqu'à cinq et dix ans au-de là du terme ordinaire de sa commission.

Outre les cent mille dicats qu'il touche au moins encore pour traitement, outre les pots de vin et

les épices, outre les brillantes épingles pour madame la vice-reine, on ne saurait imaginer le total de son revenu, s'il est commerçant et avare, s'il s'empare du monopole sur la vente des marchandises, s'il devient exacteur en chef ou concussionnaire. Tel fut, entre autres, le marquis de Serralvo, qui mit plus d'impôts sur le sel, à son profit, qu'aucun de ses prédécesseurs.

Il tirait annuellement de ce pays, en 1627, un million, sans parler des présens, qu'il recevait, ni du commerce qu'il faisait en Espagne et aux Philippines. Cet excellent homme d'état fut gouverneur pendant l'espace de dix ans, et envoya deux millions au roi, un million au duc d'Olivarez, autant à d'autres courtisans, pour obtenir cinq autres années d'exercice; mais il avait des ennemis, comme en a tout homme de bien, et il manqua ce nouveau quine.

Il n'y avait jadis à Mexico qu'un procureur du roi, deux présidens, six juges, lesquels, avec le vice-maître, jugeaient toutes les causes au civil et au criminel: ce nombre a beaucoup augmenté, et les appointemens aussi.

Quoique ces magistrats agissent de concert avec celui qui représente le souverain, ils ont cependant le pouvoir de s'opposer à plusieurs de ses actes, et de ne pas souffrir qu'il exécute ce qui serait contraire aux lois; mais la plupart n'oseraient le heurter, car ils sont sous sa dépendance, et quand ils l'oseraient, leur *veto* serait toujours nul.

Cet énorme pouvoir, joint à la sordide avarice du marquis ou comte de Gelves, ancien vice-roi, et l'indomptable orgueil d'Alphonse de Zerna, archevêque de Mexico, qui jouissait déjà de soixante mille ducats de revenu, firent insurger cette ville, pour la première fois, en 1624.

CHAPITRE XXVI.

Accapareurs. — Une Excommunication.

Un brave jacobin, Irlandais de naissance, écrivit, il y a deux siècles, la narration détaillée de ce soulèvement, dont il avait été témoin.

« Parce que cette histoire, disait-il dans son « préambule, est mémorable et peut servir « d'exemple en ce monde où nous sommes aux « autres nations, afin qu'on n'envoie plus de « gouverneurs avares ni de prélats emportés et « remplis d'orgueil *dans l'autre monde*, j'ai cru « qu'il était nécessaire d'en faire le récit, que « je commence de la sorte. »

En l'abrégeant, je vais aussi narrer ce fait épisodique, qui fournira d'ailleurs une nouvelle preuve de la tyrannie exercée dans tous temps, contre les Indiens et les créoles.

L'impartial historien doit pourtant reconnaître que le comte de Gelves, l'un des descendans de Cortez, possédait quelques-unes des qualités de l'administrateur : les Espagnols honnêtes l'appelaient le juge sévère, *le chien* qui dévorait tous les brigands, le feu qui poursuivait tous les pêcheurs dont le damnable goût prenait Mexico pour Gomorrhe. En effet, ses prévôts et sa maréchaussée, qu'il avait toujours en campagne, nétoyaient tous les grands chemins des bandits qui les infestaient, et ils étaient expédiés plus vîte encore qu'à Domfront, tandis que ses alguazils faisaient la chasse aux vils partisans d'un amour honteux et cri-

minel, à ces Gomorrhéens *antipopulateurs*, dont la race n'est pas éteinte.

Mais si ce magistrat austère et inflexible aimait la justice et les mœurs, la passion extrême qui ressentait aussi pour l'or lui fit commettre tant de *fautes*, qu'elles ont terni sans retour ce qu'on appellait ses vertus; je dirai même que son prétendu zèle pour la justice, masquait adroitement son ardeur pour l'iniquité. Monopoleur par avarice, ce qu'il n'osait et ne pouvait faire lui-même dans ce coupable et odieux métier, il le faisait exécuter par ses agens, tel qu'un don Pierre de Mexie, riche négociant, qui accaparait tous les grains, comme on le fit plus d'une fois en France, où ce crime excita souvent de si justes révoltes, qu'elles pouvaient être appellées des insurrections.

L'agent en chef, Mexie, achetait le maïs aux Indiens au taux qu'il lui plaisait d'y mettre; quant au froment, il le payait aux Espagnols selon la taxe de la loi, pour les temps de disette, quinze réales le boisseau, prix bien modique, en raison des espèces si communes alors dans ces contrées; mais les fermiers étaient contens de se défaire du produit excédent de leur récolte, en voyant l'apparence d'une fertile année, n'osant, d'ailleurs, le refuser au favori du vice-roi, et ne sachant pas les motifs de tous ces grands achats.

Par ce moyen facile, Mexie ayant rempli de grains toutes les granges qu'il avait louées en campagne, lui et le comte en devinrent les maîtres. Lorsqu'il n'y avait au marché que fort peu de froment et de maïs qu'ils n'avaient pu avoir, et que, par conséquent, le prix en était augmenté, les agens subalternes de ces nobles voleurs y apportaient les grains mis en réserve, et les vendaient le double de ce qu'ils coûtaient à leurs chefs.

Bientôt les pauvres se plaignirent, les riches murmurerent, et, tous ensemble, présentèrent une requête à la chancellerie, devant le vice-roi, pour obtenir que le blé fut remis au prix fixé par la police. Mais la chancellerie, vendue au comte agioteur, interprèta la loi comme il voulut, en disant qu'elle ne réglait les prix que pendant les disettes, que l'année serait très-féconde, que les marchés étaient tous bien fournis, qu'il y avai suffisamment de grains pour la provision de la ville et de la campagne. Ainsi, malgré les lois contraires à ce monopole et les plaintes de tout un peuple Mexie continua de faire vendre sa substance pour mieux remplir sa caisse et le trésor du vice-roi, premier monopoleur, premier despote, qui aurait voulu interdire aux citoyens et le droit de pétition, et la parole et même la pensée (47).

Le peuple, voyant que celui qui, comme un père, devait le protéger, lui refusait toute justice, s'adressa à l'église, comme à sa mère, c'est-à-dire, à son archevêque Alphonse de Zerna. En lui représentant la tyrannie abominable de l'infâme Mexie, qui abusait de la protection d'un homme puissant et injuste pour affamer les pauvres, il le pria d'en faire un cas de conscience, et de remédier à cette oppression par les censures de l'église.

Zerna, qui, pour gagner la faveur populaire, avait toujours blâmé la conduite du vice-roi et celle de son Tigellin, excommunia celui-ci, et ordonna d'afficher les copies de cet arrêt sacré à la porte de tous les temples.

Mexie, redoutant peu Zerna et se moquant de l'excommunication, se tint tranquillement chez lui, ne cessant pas de faire vendre le maïs, le froment, et d'en hausser le prix de jour en jour; ce

qui décida le prélat à augmenter le poids de la censure, en y ajoutant aussitôt une interdiction du service divin.

Cette mesure était si redoutable, qu'on n'en usait jamais que contre un grand qui s'était rendu contumax, et méprisait le pouvoir de l'église : à peine publiée, on fermait tous les temples, on n'y célébrait plus de messes, toutes prières y étaient interdites; les fidèles en deuil, privés de consolations, se voyaient tous punis, quoique innocents, tant que la personne coupable, aux yeux de la puissance sacerdotale, refusait témérairement d'obéir aux censures.

Une telle interdiction était d'autant plus onéreuse à Mexico pour les prévenus obstinés, que cette capitale avait alors onze cents prêtres ne vivant que de messes, que chacun d'eux en disait une à raison d'un dollar, et que les interdits étaient forcés de les indemniser du temps perdu, indemnités qui s'élevaient souvent à plus de mille écus par jour.

L'archevêque ne voulait pas seulement obliger Mexie à payer cette somme, il prétendait le rendre aussi, et, par contre-coup, son patron, tout à fait odieux au peuple, qui se voyait, par lui, privé de la communion et de la messe : l'accapareur, connaissant bien les intentions du prélat et entendant la multitude pousser contre lui, dans les rues, des clameurs menaçantes, se retira secrètement dans le palais du comte, qu'il pria de le protéger contre l'archevêque et le peuple, n'étant persécuté, disait-il, qu'à cause de lui.

Alors le vice-roi, après avoir commandé à ses gardes d'aller arracher les sentences qui restaient affichées aux portes des églises, ordonna aux supérieurs des paroisses et des couvents de les ouvrir,

et d'y faire dire la messe à l'ordinaire. Mais tous les prêtres refusèrent d'éxécuter ses ordres, croyant, avec raison, qu'ils devaient plutôt obéir au chef religieux qu'au chef civil; et celui-ci, sur leur refus, fit commander à l'autre la révocation de ses censures.

Le prélat répondit qu'il ne pouvait les révoquer, que don Mexie ne se fût soumis à l'église pour être absous publiquement; qu'il n'eût payé à tous les ecclésiastiques l'indemnité du préjudice que sa révolte leur causait; qu'enfin le comte n'eût lui-même désapprouvé le malheureux commerce par lequel Mexie opprimait le public et les pauvres.

Ce fut ainsi que ce téméraire archevêque s'opposa, par orgueil, à l'autorité de son roi, dans la personne d'un premier magistrat, peu digne, il est vrai de ce titre; et qu'en appuyant sa faiblesse sur la force des clefs dont il était dépositaire, comme sur un clergé nombreux qu'il avait dessein de liguer avec le peuple pour lutter contre le pouvoir du représentant de son prince, il crut sans doute imiter dignement la noble fermeté que Saint Ambroise déploya contre l'empereur Théodose.

Mais le comte de Gelves ne voulant pas, de son côté, imiter ce monarque, ne pouvait digérer la réponse hardie d'un prêtre : il ordonna qu'on se saisît de sa personne, et qu'elle fut conduite à Saint-Jean-d'Ulna, pour y être gardée jusqu'à ce qu'on pût l'embarquer et la transporter en Espagne.

L'archevêque, instruit de cet ordre, sortit aussitôt de la ville, avec tous ses chanoines et autres ecclésiastiques, se retira dans le faubourg de la Guadeloupe, d'où il avait dessein de se rendre en secret à la cour de Madrid, pour y peindre commodément son adversaire, et fit, en attendant, afficher à la porte de toutes les églises une excommunication *ab irato* contre le vice-roi.

CHAPITRE XXVII.

L'Émeute. — Palais assiégé.

Ayant bientôt appris la retraite de l'archevêque, le vice-roi envoya une troupe de ses alguazils pour l'arrêter : informé à temps, le prélat se retira dans une église comme dans un asyle inviolable, même pour des brigands, fit allumer les cierges, se revêtit de ses habits pontificaux, s'environna de son clergé, et là, devant l'autel, la mître sur la tête, tenant la crosse d'une main et le saint-ciboire de l'autre, il crut que les sergens n'oseraient attenter à sa personne.

Ces messieurs, entrés dans l'église, s'avancent vers l'autel, se mettent à genoux, font leur prière, représentent ensuite fort poliment à l'archevêque l'objet de leur visite, l'invitent à quitter le saint-ciboire, et à entendre la lecture du mandat qu'ils apportent au nom du roi.

« Votre maître, s'écrie Alphonse, est excommunié ! Je ne le considère plus comme étant du corps de l'église, mais comme un membre retranché, qui n'a d'ailleurs aucun pouvoir de commander dans ce saint lieu. Je vous prie donc, si vous êtes touché du salut de votre âme, de vous retirer à ma voix paisiblement, sans violer les priviléges de nos églises, en y mettant à exécution les ordonnances de la puissance séculière. Je déclare, au surplus, qu'on ne m'arracherait du pied de cet autel, sans qu'on n'emmenât avec moi le saint Sacrement que voici ! »

Alors le chef de nos gendarmes, nommé *Tirol*, se leva et donna lecture de l'ordre qu'il avait de se saisir, au nom du roi, d'Alphonse de Zerna, en quelque lieu qu'il fût, de le conduire à Saint-Jean-d'Ulna, pour être mis à bord d'un bâtiment, et transporté aussitôt en Espagne, comme perturbateur du repos du Mexique et criminel de lèze-majesté.

Le prélat, regardant Tirol, lui dit, en souriant, « que les termes injurieux dont son maître faisait usage, ne convenaient qu'à lui et à son favori, qui seuls avaient troublé le repos du Mexique et opprimé les pauvres; qu'au reste, il l'exhortait encore à ne point violer l'église, de peur d'être puni comme Jéroboam, qui avait étendu sa main sur l'autel contre le prophète, et qu'un pareil exemple devait l'empêcher de commettre un sacrilége dans la maison de Dieu. »

Tyrol, en zélé satellite (48), commande, avec douceur, au nom du roi, à un jeune et vigoureux prêtre qu'il avait amené exprès, de prendre le saint Sacrement des mains de l'archevêque et de le poser sur l'autel: le prêtre exécute aussitôt l'ordre du sbire, dépouille ensuite le prélat du costume pontifical; et pendant cette espèce de dégradation, le faible, victime du fort, se récrie vainement contre la violation des priviléges de l'église, fait à son clergé immobile, mais indigné, sans doute, des adieux lamentables, bénit le peuple consterné, les prend tous à témoin de son martyre, et part pour Saint-Jean d'Ulna, où il fut enfermé au fort, et, peu de temps après, embarqué pour l'Espagne.

Un lecteur attentif saurait bien m'adresser, ici surtout, une observation judicieuse: — Vous avez assuré plus haut, me dirait-il, que toute la

puissance d'un vice-roi ne pourrait enlever un assassin refugié dans une église; nous savions cela comme vous; mais voici maintenant don Gelves, un vice-roi, qui en fait arracher, sans peine, par une poignée de gendarmes, un archevêque en fonctions, lequel ne manque pas d'amis, de serviteurs, de partisans, chez un peuple pieux dont il avait embrassé la défense, et pour qui...
— Permettez: le vice-roi en question était, vous le savez aussi, homme de caractère; cela explique sa petite victoire; mais vous allez en connaître les suites, que vous sauriez déjà, si vous ne m'aviez pas interrompu, et ces suites justifieront, d'ailleurs, votre remarque.

Aussitôt après le départ de don Zerna, les habitans de Mexico commencèrent secrétement à tenir d'étranges discours contre le vice-roi, et à blâmer la *déportation* de leur brave archevêque: ils ne purent bientôt s'empêcher de parler ainsi ouvertement, presque partout, en mêlant aux propos qu'ils tenaient sur don Gelves, qui continuait son commerce, des injures et des menaces contre Mexie, le vice-accapareur. Outre les justes plaintes qu'ils élevaient d'eux-mêmes, ils étaient encore excités par tous les prêtres, qui ayant juré, disait-on, une obéissance passive au ministre du pape, croyaient en conscience pouvoir se dispenser de celle qu'ils devaient aussi au ministre du roi.

Mais il leur fallut quinze jours pour achever d'éveiller dans toutes les âmes l'esprit *insurrecteur*, tant elles étaient affaissées sous le poids de la servitude: cependant les créoles, les Indiens et les mulâtres avaient toujours souffert avec plus de douleur, comme avec plus d'impatience, l'avare despotisme de leur vice-roi actuel et l'autorité

vexatoire de tous les gouverneurs qu'on leur envoyait de Madrid.

Tirol, ayant conduit le déporté à Saint-Jean d'Ulna, reparut, douze jours après, à la cour de don Gelves, qui le récompensa, en homme fidèle aux principes de l'*économie* politique, par des complimens sur son zèle. Ce retour alluma enfin le feu de la sédition qui couvait dans toutes les têtes, malgré cent arrestations faites pour l'étouffer, mais qui devaient plutôt augmenter son incandescence.

L'agent exécuteur, n'ignorant pas les mauvais desseins que le peuple nourrissait contre lui, n'osa, le second jour, sortir de sa maison; mais, le troisième, étant obligé de se rendre au palais de son maître, il se hazarda de monter dans un carrosse dont il fit fermer les portières. Cette précaution n'empêcha pas que des voisins observateurs ne prévinssent d'abord de sa sortie tous les mécontens du quartier, qui en avertirent les autres, si bien qu'en sortant de sa rue pour gagner promptement la place du marché où était le palais du comte, Tirol commença à entendre trois ou quatre petits garçons, sifflés à cet effet, qui couraient après sa voiture, en criant de toutes leurs forces: « Le voilà, ce Judas, qui a porté les mains sur le vicaire du Seigneur! » Bientôt, à ces bambins séditieux, s'en joignit beaucoup d'autres qui crièrent: « Il faut le pendre! c'est un traître, un chien, un excommunié. »

Pour se débarrasser de cette importune marmaille, le cocher pressa ses chevaux; mais la petite populace courut rapidement après, continuant ses cris, jetant mêmes des pierres; de sorte qu'avant que Tirol eût franchi quelques rues, il avait une suite de plusieurs centaines d'enfans de toutes les couleurs.

Arrivé enfin, sans encombre, au palais de don Gelves, il en fit aussitôt fermer les portes, dans l'appréhension d'un soulèvement général.

En effet, on ne tarda pas voir la place du marché couverte successivement de sept à huit milliers d'individus de toutes classes, qui répétaient les cris de leurs enfans, et lançaient des cailloux aux croisées du palais de la tyrannique excellence.

Ce fut ainsi qu'un siècle auparavant, le despote Ferdinand-Cortez fut assiégé, non loin de là, pour le malheur de Montézume.

Cependant le fier vice-roi, abaissant un peu sa hauteur, envoya prier les mutins de vouloir bien se retirer chacun chez soi, attendu que Tirol venait de se sauver par une porte de derrière; mais ces paroles ne servirent qu'à augmenter l'irritation générale, et le peuple, animé d'ailleurs par trois ou quatre prêtres qui s'étaient mêlés dans ses rangs, attaqua le palais avec des *piques*, des pieux, des hallebardes, des pistolets et des fusils, sans se soucier des personnes sur qui les coups pourraient porter.

On remarqua que les nobles, les juges, les officiers divers n'osaient ni ne voulaient sortir de leurs maisons, pour calmer les séditieux ou secourir le vice-roi; qu'au contraire, plusieurs marchands, dont les boutiques donnaient sur cette place et demeuraient ouvertes, se moquaient du péril où il était tombé, et que les passans s'arrêtaient pour en rire avec eux, en se disant les uns aux autres: « Laissons faire ces braves gens; ils veulent nous venger: qu'ils punissent Tirol, Mexie et celui qui les paie! »

Parmi les plus hardis des assaillans, était un prêtre appelé Salazar, qui, non content d'avoir tiré plusieurs coups de mousquets, cherchait

partout quelque endroit des murailles que l'on pût aisément abattre, ou quelque porte facile à enfoncer. Celle de la prison s'offrant à ses regards, il se la fit ouvrir de force, à l'aide d'une bande armée, et mit en liberté les détenus, politiques et autres, qui allèrent grossir la cohorte assiégeante.

CHAPITRE XXVII.

Combat. — Sentence inquisitoriale.

Voyant qu'aucun de ses amis, ni de ses courtisans, ni de ses officiers civils ou militaires, n'arrive pour le délivrer, le vice-roi monte sur le plus haut balcon de son palais, fait arborer l'étendard espagnol et sonner la trompette, pour appeler les nobles et les riches au secours de leur roi, qu'il représente. Nul ne paraît; tous les principaux de la ville restent chez eux, pour ne pas s'exposer en sa faveur.

A l'aspect du drapeau royal, et au nom du monarque qu'ils ont entendu prononcer sur les balcons, tous les mutins s'écrient « Vive le roi! mais périssent les traîtres et le mauvais gouvernement! »

Ces cris furent accompagnés de nouveaux coups de pierre et de fusil, auxquels les assiégés répondirent alors par une vive mousquetade; mais, dans toute l'échauffourée, il n'y eut pas à craindre un seul coup de canon, le vice-roi, d'ailleurs abandonné, n'en ayant aucun dans la ville, où il n'avait jamais prévu aucune émeute, ni craint une attaque étrangère.

Salazar, dans cette escarmouche, qui dura environ six heures, Salazar, qu'on avait nommé, à la *Santerre*, général de l'armée, déploya la même bravoure, et perdit sept à huit soldats; mais le vice-roi, dont la troupe combattait du haut des balcons, eut un page et un garde tués auprès de lui.

Vers les approches de la nuit, des femmes apportèrent de la poix et du feu; on brûla la prison et une partie du palais, avec la principale porte. Ce fut alors que quelques-uns des notables de Mexico sortirent de leurs domiciles, pour empêcher que l'incendie ne les gagnât, et engager le peuple à faire sa retraite, après avoir éteint le feu.

Tandis qu'on l'éteignait, les plus avides d'entre les prolétaires s'étant précipités dans le palais, le mirent au pillage, et n'y auraient sans doute rien laissé de riche ni de bon, si les mêmes notables ne leur eûssent représenté que, plus ils pilleraient, plus ils donneraient les moyens d'être, tôt ou tard, découverts.

Cependant les plus furieux cherchaient en vain de tous côtés Tirol, Mexie, don Gelves; ils s'étaient échappés à l'aide d'un déguisement. On ne put savoir de long-temps où avaient fui les deux premiers, après s'être sauvés par les jardins; mais on sut que le vice-roi, travesti par sa femme, en Cordelier (49), sans respect pour son excellence, était sorti de la place assiégée avec un de ces moines, avait passé heureusement au milieu de la foule qui demandait sa tête, et s'était retiré dans le couvent de Saint-François, où il resta pendant six ou sept mois, en attendant les ordres de sa cour, qu'il avait fait instruire de cet événement.

Le roi d'Espagne et son conseil jugèrent bien

qu'une émeute semblable était de haute conséquence et d'un exemple dangereux pour les autres parties de l'Amérique, où, comme à Mexico, dit un des conseillers, il y aurait toujours des factieux prêts à imiter Salazar et ses brigands, si l'on ne punissait au moins les plus coupables.

En conséquence, arrivèrent bientôt dans cette capitale don Alvarez, marquis de Serralvo, nommé successeur de don Gelves, et si digne de l'être, et don Martin de Carillo, prêtre et inquisiteur. On examina sans délai cette mutinerie; mais on eut la prudence de ne point la juger avec trop de rigueur; car tous les nobles, se trouvant compromis pour ne s'être pas réunis à l'étendard royal au son de la trompette, auraient dû être châtiés. Trois juges perdirent leurs charges, quoique, pour leurs excuses, ils eussent allégué qu'ils n'avaient pas osé sortir, sachant trop que toute la ville se serait soulevée contre eux.

Le tribunal trouva que les créoles avaient eu la plus grande part à la rebellion, et cela était natnrel. Un d'eux, loin de vouloir s'excuser ou demander grâce, parla ainsi aux juges: « Nés au Mexique, nous avons tous la même aversion pour le gouvernement d'Espagne et pour tous ceux qui arrivent de ce pays, parce qu'ils nous regardent comme de vils esclaves: qu'ils perdent donc, à notre égard, leur insolent orgueil, ou nous trouverons, tôt ou tard, une occasion favorable pour secouer le joug. »

Il fut également prouvé que tous les ecclésiastiques, plus ou moins partisans de l'archevêque, avaient fomenté la révolte; de sorte que si Salazar et plusieurs autres prêtres ne se fussent sauvés, ils auraient été envoyés aux galères de Barcelonne, suivant l'arrêt rendu par contumace.

Entre tant de coupables, il n'y eut que quatre créoles condamnés à être pendus, encore ne le furent-ils que pour fait de pillage: quant à cet homme libre qui s'était exprimé au tribunal avec tant d'énergie, on lui donna une place d'alcade à *Nemego*, pour calmer son patriotisme. Au reste il était démontré que tous les citoyens de México avaient trempé dans cette affaire, soit de conseil, soit d'action, d'où il résulta que le roi fut assez raisonnable pour préférer de les ramener à son joug par une prudente amnistie, que de les révolter entièrement par une implacable rigueur; mais il advint aussi que cette apparente bonté rivant leurs fers, dòn Serralvo, comme on l'a vu dans un autre chapitre, fut impunément exacteur, et que tous ses pareils, dont la série est longue, furent autant d'anneaux de la chaîne qui pèse encore sur les enfans de ces Américains.

Quoiqu'on eût terminé par la douceur ce procès politique, il n'en coûta pas moins, aux seuls bourgeois, des frais énormes, pour leur apprendre à ne jamais casser les vitres; et don Martin de Carillo, l'inquisiteur, eût, pour sa part dans les épices, vingt cinq mille ducats.

La conduite de l'archevêque fut trouvée, en Espagne, bien plus condamnable que celle du vice-roi, dont les présens, d'ailleurs, lui avaient fait beaucoup d'amis: le prélat resta sans emploi pendant quelques années; mais, pour ne pas désobliger tout à fait son parti, on l'installa enfin, dans son pays natal, sur le siége de Zamora, très-petit évêché de la Castille, où il fallut que le pauvre homme se contentât d'un revenu d'environ 15,000 francs, au lieu qu'il jouissait à Mexico d'un bénéfice de soixante mille ducats.

Pour le comte de Gelves, il fut accueilli à la

cour avec la plus grande faveur ; et son maître lui accorda la charge de grand écuyer, dignité des plus honorables de cette grande monarchie. Ce seigneur avait bien un peu persécuté et affamé les les Indiens et les créoles ; mais il n'aimait pas les voleurs, il avait beaucoup d'or, et il descendait de Cortez.

CHAPITRE XXIX.

Le Volcan. — Désert populeux.

Notre embarquement pour Manille se trouvant retardé par une maladie qu'éprouvait don Antonio, j'avais tout le temps de mûrir certains projets et mon plan de campagne, qu'il fallait commencer par une savante retraite : nos jeunes frères continuaient à se donner ce qu'on appelle du bon temps ; don Chrisostôme, lorsqu'il n'allait pas confesser quelque veuve espagnole, ou faire une partie de prime avec quelque grisette à mante retroussée, accompagnait don Policarpe chez des bourgeois ou des religieux, qui savouraient de plus en plus les doctrines républicaines.

Observons, avec modestie, que ces *don* nous étant libéralement accordés par des individus qui les prennent comme ils les donnent, ne nous appartenaient pas plus que les *de* et les *ker*, les *del*, les *ri*, les *van* n'appartiennent à tant de gens qui veulent s'ennoblir eux-mêmes, au moins par des paroles.

Tout le reste de mes loisirs se passait agréablement à faire des excursions, sur une bonne mule,

aux environs de Mexico, à recueillir des notions de toute espèce sur cette vice-royauté, et à prendre des notes sur son esprit public.

La partie septentrionale de l'Amérique soumise depuis trop long-temps au sceptre *inquisitionnaire* des Torquemada couronnés, renferme la nouvelle Espagne, qui changera bientôt de nom, vaste et belle contrée, que je préférerais même au Pérou.

Elle est arrosée de rivières qui roulent des paillettes d'or; mais il y a aussi des crocodiles ou caïmans, plus gros que ceux d'Egypte, et dont les Indiens et les créoles malheureux, trouvent la chair très-délicate (50).

Tournant mes pas au nord, sur la droite du lac de Chapala, j'ai aperçu plusieurs de ces hautes montagnes qui font partie de la fameuse chaîne si bien décrite par la Condamine et Humbolt: selon moi, géologue en herbe, quelques-unes d'entr'elles seraient de la même nature que les monts volcaniques de Saint-Domingue, de Naples et de la Sicile. Vers le sud, en allant jusqu'à la ville de Léon, près du lac de Niquaragua, on trouve également des mornes gigantesques, brûlant comme l'Etna.

J'ai visité, dans le Nord-Ouest, avec deux de mes camarades, le Popocatepec, situé près de Cholola, et dont nous avions traversé une partie en venant de la Véra-Cruz: comme nous approchions du sommet de cette montagne, aussi haute que le Génis, et dont les flancs, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, sont ornés d'arbres, de fleurs et de verdure, nous entendîmes, par degré, un sourd murmure, qui, croissant bientôt avec force, à mesure que nous montions, devint un bruit terrible. Le sol, couvert de cendre et de débris de lave, semblait osciller sous nos pas; un de nous,

effrayé, redescendit, et alla nous attendre au pied du mont formidable et fertile, chez un capucin solitaire, qui, dans son ermitage, nous préparait un excellent dîner.

Don Chrisostôme et moi, plus hardis ou plus curieux, parvînmes avec peine à la cîme de la montagne, que la neige recouvre lorsque Vulcain sommeille: nous ne vîmes d'abord qu'une épaisse fumée qui, sortant du vaste entonnoir par des bouffées intermittentes, roulait en vagues, s'élevait et tourbillonnait dans les airs : pendant un de ces intervalles, l'obscurité s'évanouit; nous eûmes le temps d'admirer à découvert, non sans frayeur, le cratere de ce volcan. Il ressemblait à un immense fourneau de verreries, dont la circonférence serait d'environ mille toises et la profondeur de trois mille; la lave ardente et rouge, bouillonnait dans le fond de cette chaudière infernale, avec un fracas aussi fort que celui de plusieurs tonnerres, et l'air, s'en échappant avec des sifflemens affreux, avait une action si violente, que toute la montagne en était ébranlée.

Bientôt cette brûlante lave, se soulevant par ondulations plus menaçantes, la vapeur sulfureuse s'élance de nouveau comme pour nous atteindre; nous fuyons, et à peine sommes-nous parvenus, en descendant, à cent toises du bord de cet abîme, qu'il commence à vomir des ponces liquefiées et des pierres ardentes avec tant de furie, que, si la providence ne nous eû fait rencontrer une roche où nous trouvâmes un abri, deux jacobins étaient rayés du nombre des vivans.

Une heure après, l'explosion cessa; nous descendîmes, nous dinâmes; mais, vers le soir, quand nous étions en route, il s'en fit une autre plus forte; et nous admirâmes, sans crainte, cette im-

mense gerbe de flâmmes qui s'élançait du centre de la terre, comme pour menacer les cieux.

Ce n'était là pourtant qu'une légère éruption, encore sont-elles fort rares; mais il en est de bien plus redoutables: En 1789, le volcan fit un si grand bruit qu'on l'entendait de Mexico, et qu'il lança, secondé par le vent, une nuée de cendres jusque sur Tlascala, qui en est éloigné de douze lieues.

La même année un volcan plus terrible s'ouvrit en France; il dévora la monarchie, et ses commotions, retentissant de rivage en rivage, malgré le despotisme, vont changer la face du monde. Puissent, du moins, écrivais-je, en l'an XII, puissent ces révolutions ne pas être sanglantes, comme une partie de la nôtre, et comme celle dont les noirs, toujours imitateurs des blancs, ont épouvanté Saint-Domingue! Quand les Américains, dans nos sociétés secrètes, menacent des Européens d'une vengeance inexorable, je les exhorte constamment à une modération aussi sage qu'humaine; l'un d'eux me répondit naguère : « Je descends d'un guerrier qui était général sous Montezume; mais que les Espagnols reconnaissent nos droits, nous oublierons alors que les compagnons de Cortez, dans l'espace de dix-sept ans, ont su exterminer six millions d'Indiens, faisant brûler les uns, noyer les autres, arracher les yeux aux enfans, aux femmes, aux vieillards, et les exposant dans les bois aux bêtes carnivores, moins féroces que les tyrans. »

Sous les rapports physiques et moraux, je décris seulement ce que j'ai vu : les environs de Mexico sont dignes d'une capitale. Au sud, Chapultepec (tombeau des rois), situé dans le voisinage de notre maison de plaisance, et où commence l'a-

queduc, est une ville remarquable, qui l'était déjà autrefois, parce que son temple servait de sépulture aux Empereurs et aux grands du Mexique : les Espagnols en firent un Escurial des vices-rois ; mais peu y dorment ; presque tous s'envont jouir, avec leur or, dans leur pays natal, et s'y faire enterrer sans lui. On voit dans cette ville un assez beau palais, orné de jardins magnifiques, de grands jets d'eau et de réservoirs à poisson. Le vice-roi y habite souvent avec sa cour : Chapultepec est le Versailles et le Saint-Denis du Mexique.

Tacuba, bourg fort agréable auprès de cette ville, est rempli de jardins, de maisons de campagne et de vergers.

Toluco, vers le sud, fait un riche commerce en jambons aussi estimés, dans le pays, que ceux de Bayonne ou Mayence.

Tacubaya, petite ville à l'ouest, a un couvent de Cordeliers, qui se distinguent fort, pour mériter l'estime des connaisseurs, par une excellente musique et la mâle voix de leurs chantres, qui rivalisent avec ceux de la cathédrale.

Emma, qu'on appelle aujourd'hui la Piété, est une jolie ville, assise à l'occident, au bout de l'une des chaussées du fameux lac : les habitans de Mexico y vont souvent honorer une vierge, dont ils ont enrichi la douce et belle image, d'or et de pierreries.

Mais *la Solitude*, au nord-ouest, ou *le Désert*, est l'endroit le plus fréquenté de tous les environs de Mexico ; et si toutes les solitudes lui ressemblaient, beaucoup de citadins déserteraient les villes.

Ce beau lieu doit son origine, sa renommée et sa splendeur aux Carmes, qui, en voulant s'y retirer comme dans un simple ermitage, tel que

celui du Mont-Carmel, y firent élever un couvent magnifique, sur une riante colline environnée de rochers pittoresques.

On pratiqua, jadis, entre ces roches et tout autour du monastère, une centaines de petites maisons d'ermites, garnies de peintures, d'images, de verges et de fouets, de haires et de disciplines, de ceintures *mortifiantes* et d'autres instrumens de cette espèce, qui sont esposés à la vue, afin que l'on admire, pour l'imiter ensuite, l'austérité des Carmes.

Toutes ces maisonnettes ont chacune un jardin planté d'arbres à fruits, et orné des plus belles fleurs, qu'arrose une source d'eau vive descendant des rochers avec un doux murmure; de manière que rien ne manque en ce désert pour captiver tout à la fois l'ouie, la vue, le goût et l'odorat: quand au toucher, tâte qui veut des disciplines.

On change les ermites tous les huit jours; ils couchent sur un lit de camp, mais, comme le bois en est dur, on y étend, le soir, d'assez bons matelas; ils se promènent, lisent, mangent, boivent, dorment, chantent ou causent. Quand leur semaine est achevée, ils retournent au monastère, et ceux qui les relèvent, apportent avec eux une dame-jeanne de vin, des jambons, des pâtés, etc., afin que l'abstinence ne les conduise pas à la tentation.

Venez, paysagistes! c'est un panorama unique à peindre, que cette ligne circulaire de jolis ermitages qui environnent, pendant l'espace d'une lieue, un superbe couvent élevé sur une colline, et dominant, par la flèche dorée de son église, un immense horizon: ce nombre infini de cascades, dont l'eau est pure et fraîche, ce cercle de palmiers ombrageant des roches fleuries, cette

procession de jeunes dames en calèches et cette cavalcade de jeunes élégans qui viennent souvent avec elles visiter ce pélerinage, tout contribue à rendre un tel spectacle aussi piquant que singulier.

Ces dames et ces gentilshommes, tout en venant faire visite aux *solitaires*, qu'on révérait jadis comme des saints, viennent aussi s'édifier, par enseignement mutuel, dans leurs petits bosquets; mais personne ne se présente à ces bons pères, sans leur offrir des réales pour des prières, des vins fins pour des messes, et, pour les indulgences, des *confitures*, pieux cadeaux que leur bonté, n'importe la valeur, ne refuse jamais.

Les vrais dévots vont faire des offrandes, en drap d'or, perles et brillans, à une statue de la Vierge élevée dans l'église, qu'on appelle, comme en Syrie, Notre-Dame du Mont-Carmel, devant laquelle image, il y a vingt lampes d'argent dont la moindre, dit-on, vaut cinq cents piastres.

O frères et amis! si vous exécutez votre projet révolutionnaire, que l'humanité seule peut amener à bien, ménagez, je vous prie, les moines, et respectez surtout cette solitude *peuplante*, ce désert populeux, cette drôle de Thébaïde.

CHAPITRE XXX.

Un Comité secret. — Fuite du Mexico.

La maladie de notre procureur spirituel, jusqu'à un certain point, ayant fait place à une santé vigoureuse, et notre doux noviciat se trouvant terminé, ce chef d'un corps hétérogène et tant soit hété-

roclite, ordonna que chacun de ses douze soldats se tînt près pour l'embarquement. Des quarante recrues fraîchement débarquées d'Espagne, excepté Chrisostôme et moi, engagés à Porto-Rico, pas une, malgré tout leur zèle, n'aurait préféré les travaux qui les attendaient à Manille, aux plaisirs qu'ils goûtaient dans le Paris américain; mais notre capitaine n'en pressait pas moins le départ des fantassins, *pressés* à la manière anglaise, qui formaient le détachement destiné pour les Philippines; et, cependant le traître avait promis à chacun, en particulier, une exemption de service dans ces îles lointaines.

Que faire dans cette occurrence? il faut conspirer: conspirons!... Mais il ne s'agissait que d'un complot fort innocent: je réunis, parmi les plus habiles, les plus entreprenans et les plus dévoués aux vrais principes, cinq de ces douze apôtres qui voulaient prêcher librement, et leur représentai dans notre comité secret:

Que nous n'avions pas les moyens de passer en Espagne, où nous serions d'ailleurs très-mal reçus; qu'il nous était rigoureusement impossible de rester dans ce Mexico où nous étions si bien; qu'en supposant que des supérieurs, ennemis de l'avare Antonio, voulussent nous donner azyle jusqu'après le départ, et même nous admettre ensuite parmi nos frères de la ville, nous serions loin d'y être heureux, parce que la majorité en est composée de créoles, qui portent une haîne irréconciliable à tout Espagnol naturel.

Quel parti prendre en cette conjoncture, demande l'orateur? Je prends, moi, la parole, dit Chrisostôme: nous avons des amis à Mexico, qui nous accorderont avec plaisir une retraite, jusqu'au moment de l'insurrection... — La poire n'est pas

mûre encore. — Eh bien, qu'on se mette à couvert chacun de son côté pendant quelques semaines: moi (en riant), j'ai déjà trouvé un asyle chez une de mes pénitentes, qui méritait la pomme, et cette jeune veuve d'un gros limonadier qui lui a laissé beaucoup d'or, me procurera les moyens de me rendre avec vous à Saint-Domingue auprès de Pétion, qui, vous le savez bien aussi, puisque *nous sommes nés* dans une île voisine, a grand besoin de prêtres. — Je connais Pétion, il n'aime pas les moines. Avouez mon cher Chrisostôme, que vous seriez bien aise de conduire à Porto-Ricò votre riche limonadière? — Non, car elle veut m'épouser, et ce n'est que dans Haïti qu'on pourrait librement..... — La révolution qui se prépare à Mexico vous permettra d'y former ce nœud légitime: pourquoi vous exposer aux suites d'un enlèvement, qui serait puni comme un rapt du genre le plus criminel? N'abandonnons point le Mexique... — Trop de dangers nous y menacent, dit alors le frère Cyrille, autre membre de l'assemblée. — Tout est prévu, répond le président, et aucun péril n'est à craindre.

Je savais, en effet, et je leur rapportai, qu'au nord de Guatimala, près de Tchuantepec, il y avait plusieurs villages où l'on pourrait nous recevoir, la moitié des religieux étant nés en Espagne; et que si, l'on nous rejetait, nous serions bien venus dans la province de Guatimala, qui, depuis quelques temps, accueillait jusqu'à des jésuites, et, où les sept huitièmes des moines et des prêtres étaient Espagnols indigènes et tenaient fort bas les créoles. Il est vrai que de Mexico à Guatimala, il y a près de trois cents lieues; mais elles sont beaucoup plus éloignées, ces redoutables Philippines, et nous comptions, d'ailleurs, nous

procurer des chevaux, de l'argent et des lettres de change ou de recommandation, ce qui pour des religieux revient toujours au même. Je propose donc ce voyage, et la motion passe à l'unanimité.

Observons maintenant qu'ayant été un peu bronzé par le soleil de la zône torride durant près de deux lustres, que parlant assez bien la langue de Cervantes, tous les habitans me prenaient pour un Créole, né à Porto-Rico, et que don Chrisostôme, fort honnête garçon, savait seul mon secret. Eh quel danger n'aurait-il pas couru, si le barbare procureur en eût été instruit? Il me suffit de dire, en laissant même à part ma déportation comme *républicain*, que tout européen, fut-il né à Madrid, qui s'introduit par subterfuge (et on ne le peut autrement, si l'on n'est de la péninsule), dans une des contrées américaines que possède l'Espagne, est condamné à mort (51).

Pendant que nous nous occupions en toute hâte des moyens d'opérer notre désertion philosophique, nous ne fûmes pas peu déconcertés en apprenant qu'un de ces camarades considérés par moi, comme les moins habiles, les moins entreprenans, les moins dévoués aux principes, venait, sans avoir confié son dessein à personne, de déserter lui-même, et de s'enfuir vers Guatimala.

Cette fugue soudaine jeta Antonio dans un si grand courroux, qu'après l'avoir fait chercher vainement de tous côtés, il se rendit auprès du vice-roi, et le pria d'employer son autorité pour faire retrouver le fugitif, qu'il croyait dans la ville ou non loin d'elle; de défendre à chacun de le cacher ou de le retirer chez soi; et d'enjoindre à celui qui le rencontrerait, de le ramener sur le champ à son supérieur. Il lui représenta qu'aucun

individu, riche ou pauvre, grand ou petit, ne devait se permettre de cacher, débaucher ou embaucher, les religieux que le roi envoyait prêcher l'Evangile, à ses dépens, aux Philippines, et qu'un moine transfuge devait être puni comme un déserteur militaire, pour avoir lâchement trompé l'intention de Sa Majesté catholique, et volé son argent.

Notre très-digne procureur se gardait d'ajouter qu'il avait lui-même trompé la bonne-foi d'une partie de ces missionnaires, en agissant, à leur égard, comme ces officiers du quai de la Féraille, qui enrôlaient des jeunes gens pour servir, disaient-ils, sur les rives fleuries de l'Inde, et qui les envoyaient périr dans les affreux marais de la Guyane.

Le bonhomme de vice-roi, qui avait ses raisons pour redouter certains chefs de la monacaille, fit incontinent publier une ordonnance, par laquelle il était enjoint à tous ceux qui savaient où était le transfuge, ou qui le recelaient chez eux, de le représenter à son altesse, sous peine d'emprisonnement et de cinq cents piastres d'amende envers le roi, avec défense, sous la même punition, de céler ou donner retraite à aucun jacobin destiné pour Manille, jusqu'au temps où les galions devaient partir d'Acapulco.

Muni d'une copie de ce tyrannique décret, don procureur vint aussitôt nous en donner lecture, et ajouta du ton d'un tyranneau (52). « Malheur à celui d'entre vous qui méconnaîtrait cette loi ! Vous n'êtes tous que les esclaves du souverain de l'Espagne et des Indes, qui vous a mis sous ma direction; et s'il en était un qui fût assez hardi pour me quitter, je saurais bien le retrouver, ainsi que le premier fuyard, et les punir à la honte de tous ! »

Ce ridicule et insolent discours, terrifiant ma

petite brigade, me fit vivement regretter de ne pouvoir mettre en pratique, l'une des premières maximes de notre théorie des *Droits de l'Homme*: Résistance à l'oppression.

Quoiqu'ayant des motifs de crainte cent fois plus forts que celui de mes camarades, je parvins cependant, avec beaucoup de peine, à leur redonner du courage, et à les maintenir dans notre résolution. Comme le procureur précipita, dès ce jour même, le départ pour la mer du Sud, nous hatâmes le nôtre, qui fut fixé au lendemain.

En conséquence, j'allai secrètement, à l'entrée de la nuit, faire mes adieux aux clubistes, qui venaient d'ouvrir la séance. On ajourne indéfiniment plusieurs mesures, on fait une collecte à mon profit, on règle la correspondance, on me promet quatre chevaux avec un guide pour l'heure convenue, on me donne à l'envie mainte accolade fraternelle, et je vais joindre Chrisostôme chez sa limonadière, qui lui avait déjà, comme je le savais, assuré deux chevaux et une bourse, qui ne manquait pas d'embonpoint.

Sincères comme des jésuites, nous priâmes le lendemain notre bon père Antonio de venir avec nous dans la voiture de la veuve, déjeuner au *Désert*: Il accepta de bonne grâce, une telle invitation, le déridant toujours; et comme notre déjeûner dura jusqu'à la nuit, et comme le tyran fut mis entre deux ou trois vins, et comme il était hors d'état de chanceler, parcequ'il dormait étendu sur le lit de camp d'un ermite, nous lui souhaitâme tout haut un bon voyage, et courûmes seuls à la ville, où nous trouvâmes notre guide au rendez-vous, minuit sonnant, avec les six chevaux et la veuve de Chrisostôme.

Il lui donne, vaille que vaille, sa bénédiction;

et si don Policarpe n'eût été moine, il lui aurait rendu bien volontiers les accolades de la veille.

Nous voilà donc, sans elle, en route; mais comme Guatimala est situé au sud, je m'étonne que notre guide, brave domestique indien, nommé *Spès* (espérance), nous conduise par le faubourg de la Guadeloupe; qui est au nord: il me répond qu'il faut *absolument* tourner la ville devers la *Solitude*, et que nous reprendrons ensuite le chemin de Guaxaca, dans la direction de notre itinéraire.

Nous apprenons d'abord que l'intrépide déserteur, don Boniface, n'a pas été repris, et qu'on l'a vu s'en aller *seul*, mais à cheval, sur la route de la province où nous conduisait l'*espérance*. Il avait peu d'argent: comment aurait-t-il pu se procurer un palefroi et les moyens de subsister en route? comment... Bon! il est jeune, il a de la tournure, quelque femme sensible... et puis, il compte sur sa robe. Quoiqu'il en soit, nous le félicitons, avec un retour sur nous-mêmes, d'avoir échappé aux effets de l'ordonnance; et j'observe qu'Antonio, de retour du *Désert*, nous trouvant disparus aussi, ne voudra pas retarder son voyage pour nous faire chercher, de peur de perdre encore le reste de sa compagnie, et de manquer les Galions.

Mais le guide nous dit ensuite, comme nous sortons de la ville, qu'à la prière de notre procureur, le vice-roi avait donné, la veille, au chef de la maréchaussée inquisitoriale, l'ordre de placer, jour et nuit, des sentinelles à cheval sur tous les grands chemins, jusqu'après le départ des *déportés*, pour les empêcher de sortir de Mexico, et que ces terribles védettes avaient notre signalement ... Voilà donc l'espérance qui nous réduit au désespoir! Quoi! faudra-t-il retourner sur nos pas?.. En avant

mes amis, courage! pour se tirer de tout, il faut espérer peu et ne désespérer de rien.

CHAPITRE XXXI.

Le noble Paysan. — Sainte-Thérèse.

Ce fut le 8 ventôse an XIII, que nous quittâmes Mexico, avec un vif regret et une grande inquiétude. Je marchais à la tête de la brigade silencieuse et agitée, dont j'étais devenu le commandant à l'unanimité des voix. Pour sortir de la ville, notre guide indien nous fit passer par une ruelle assez longue, aboutissant à un sentier qui conduisait à une route de traverse, où il pensait qu'on n'aurait pas posté des védettes du Saint-Office; mais, à peine étions nous à trois cents toises de la place, qu'au premier détour du chemin, nous aperçûmes deux cavaliers de l'Inquisition qui croisaient sur la route et vinrent aussitôt à nous, en reconnaissant notre habit, à la faveur d'un ciel brillant d'étoiles. Prévenant toute question, je m'écriai, en espagnol et renforçant ma voix : *Sainte Hermandad !*

Soit que les deux observateurs eussent pris notre guide à pied pour une mouche de la *Sainte*, que ses alguazils, déguisés en religieux, accompagnaient pour une découverte, une expédition nocturne, soit plutôt qu'ils n'aient pas trouvé avantageux d'engager une lutte de deux cavaliers contre six, ces bonnes gens tournèrent bride, en nous saluant de la main.

—L'Espérance! — *Olti* (ordonnez.)—Veux-tu

monter en croupe? — Moi, *commandor?* je suis coureur de mon métier, — Eh bien, mon cher, courons!

Nous aurions pu nous travestir; mais une troupe de hardis satellites ne nous eût pas moins arrêtés; d'ailleurs, notre uniforme, à quelques lieues de Mexico, valait un passe-port de la main de *Fouché*, mon ancien collègue.

En courant au galop, ainsi que notre conducteur, nous quittâmes enfin le chemin de traverse, et atteignîmes, au lever de l'aurore, un petit bourg où l'on reprend la route de Guatimala. Nous étions déjà parvenus à sept lieues de la capitale, nous pouvions déjeûner sans trouble: nous déjeûnons joyeusement avec le brave guide; il est gratifié de notre bénédiction, accompagnée de six dollars; nous remontons sur nos coursiers; l'Espérance nous quitte et nous laisse, remplis d'espoir, courir la *pretentaine*, avec une bourse assez ronde, avec une excellente carte, avec la connaissance d'un idiôme dont le vocabulaire est court et dont l'usage est répandu dans tout l'empire Mexicain.

De fameux voyageurs, dont la plupart décrivent l'univers sans sortir de leur cabinet, de savans géographes, qui se répètent en perruches, n'ont pu donner de ce pays, ni de tant d'autres, une réelle ou exacte description: j'espère y suppléer un jour, pour le Mexique, toute l'Amérique du sud et Saint-Domingue, dans un recueil que je rédigerai en paix au Port-au-Prince, où Pétion s'immortalise. Le journal décadaire que je poursuis n'offrira désormais, avant sa partie politique, qu'un aperçu rapide de ce qui m'a paru intéressant ou curieux dans mon itinéraire de Mexico à Guatimala.

Après un dîner de prieur, nous fîmes la méri-

dienne jusqu'à la fin du jour, et marchâmes ensuite toute la nuit, autant par un reste de crainte, que pour éviter la chaleur. Mais, dans la suite, nous partions dès l'aube naissante, et ne nous arrêtions que de dix à deux heures, ce qui nous permettait de contempler la beauté rarement interrompue des superbes campagnes dont, chaque jour, se composait notre horizon. Telle est la vallée d'Alisco et celle de Saint-Paul, où l'on fait chaque année, deux moissons de froment; tel est le canton de Tasco et celui de Chautla, où l'on récolte du coton en abondance et d'excellente qualité; tels sont les districts renommés de Tumpango et de Mistec, où l'on recueille une étonnante quantité de coton et de soie, de cacao, de cochenille, de cire, de sucre, de miel, et où l'on trouve encore, dans les cuirs d'un bétail nombreux et par d'autres productions égales aux premières, la matière d'un grand commerce, qui serait florissant, s'il jouissait d'une liberté raisonnable.

D'Alisco à Guaxaca, on rencontre cinq à six villes, dix bourgs et autant de villages; mais nous logions de ferme en ferme, pour plus de sûreté et par économie; car il ne nous en coûtait rien, tout au contraire, par la vertu du mot opposé à *dépense* (53).

Conduits un beau matin, par le hasard, chez un de ces fermiers pour déjeûner à la hussarde, il nous apprit, en bon vivant qui s'amusait de l'aventure, que Boniface, le premier déserteur de notre compagnie, avait logé chez lui, deux jours auparavant, avec une petite mule, un petit magot rondelet et une petite créole (dernier mot qui sut arracher un gros soupir au peu sensible Chrisostôme); et qu'il avait eu l'obligeance de travestir le séducteur en muletier. Il se trouva, dans la

suite de l'entretien, que ce cultivateur était né à Grenade, patrie de l'un des nôtres : il en était parti depuis vingt ans, et le frère Thadée en arrivait. Tous deux furent charmés de la rencontre ; la satisfaction du moine était visible, mais celle du fermier éclatait par mille caresses. Si nous eussions cédé aux instances qu'il nous faisait, surtout par amitié pour un compatriote, nous aurions été hébergés dans sa maison pendant huit jours, comme des vices-rois. Nous y passâmes vingt-quatre heures, traités splendidement : on nous sert, en vaisselle plate, des mets choisis ; en flacons de cristal, les meilleurs vins, excepté du champagne, proscrit dans ces contrées, où l'on ne permettrait pas même d'importer du Surène ; on ravit nos oreilles d'une douce musique, qu'exécutent les jolies filles du laboureur, on parfume nos chambres en y brûlant de la vanille ; on nous régale le matin d'une aubade de cistre et de viole ; et, en buvant le coup de l'étrier, un autre son se fait entendre : le noble paysan grossit notre escarcelle de six quadruples ostensibles ; mais Thadéo nous avoua qu'il en avait glissé six autres dans sa main, et, en bon frère, il voulut les jeter dans la bourse commune, qui chaque jour, loin de s'exténuer, profitait à vue d'œil.

Nous couchâmes, deux jours après, faute de métairie voisine, chez le curé d'une bourgade, religieux de Saint-François, qui nous fit un acceuil honnête, parce qu'il était Espagnol ; mais là, point de quadruples. Je remarquai dans son église, dédiée à Saint-Dominique, vingt chandeliers, et huit lampes d'argent ; un diadême en or mêlé de pierreries, sur la tête du fondateur de l'inquisition ; une Sainte-Thérèse, jolie comme une grâce, dans un beau cadre de vermeil ; et j'observai que la

niéce du dit pasteur ressemblait beaucoup à la Sainte.

Le lendemain, un laboureur créole, nous donna l'hospitalité, quoique nous fussions Espagnols; mais l'habit de moine est toujours si imposant, si respectable!.. Cet homme utile se plaignait un peu de son sort; je crois qu'il prononça le mot de servitude ... Mes compagnons et moi, car, plus ou moins, chacun était propagandiste, nous lui donnâmes, au nom de la société, des chapelets ... et l'espérance d'un changement prochain. Il voulut, par reconnaissance, nous faire accepter quelques piastres; mais nous les refusâmes par politique et par délicatesse; le créole n'était pas riche.

Un Indien, cultivateur aussi, nous hébergea le jour suivant. il était fort instruit dans la culture américaine; je pris des notes détaillées, d'après notre entretien, sur cette agronomie, très-différente de la nôtre, et sur les irrigations. L'Indien Pedrille Cabo ne retirait de sa petite ferme que de quoi faire subsister sa nombreuse famille, et cependant les Espagnols le trouvaient trop heureux, parce qu'ils s'imaginaient que toutes les richesses de l'Amérique sont leur propriété. Nous consolâmes ce brave homme, et n'en voulûmes recevoir que quelques ananas, pour lesquels, comme trésorier, je remis à sa femme une douzaine de dollars.

Sur cette route, presque tous les champs sont ornés d'arbres à fruits; le terroir est surtout fertile en beau froment, et ce serait une nouvelle Beauce, si le gouvernement savait encourager l'agriculture. Jadis les Indiens recuillaient, dit-on, beaucoup d'or dans les montagnes de Mistec; mais depuis, ils n'ont pas voulu en découvrir les mines,

de peur d'être réduits, par la tyrannie espagnole au triste état où languissent tous leurs voisins. Au reste, le blé vaut bien l'or. Que ferez-vous, me dit frère Thomé d'Yriberas, de vos notes agronomiques? Elles enrichiront, lui répondis-je, le journal de notre voyage. Vous souriez avec dédain; l'agriculture, pour vous est un métier avilissant, ignoble: mais lisez, si vous le pouvez, le cygne de Mantoue; et retenez, en attendant, ce vers d'un directeur de la république française.

L'art qui nourrit le monde est le premier des arts.
(*François de Neufchâteau.*)

CHAPITRE XXXII.

Étape monastique. — La nuit dans le désert.

Nous voici à Guaxaca, qu'on nomme également Oaxaca, chef-lieu d'une intendance, siége d'un évêché, ville considérable, à soixante-dix lieues de Mexico. Située dans une vallée aussi riante que fertile, elle fut donnée à Cortez, le conquérant, par la cour de Castille, et il en prit le nom de marquis del Vallès.

Comme toutes les autres villes de l'Amérique, à la réserve des places maritimes, celle-ci est ouverte: point de remparts, de bastions, de citadelles; mais il y a... deux pièces de canon, qui sont tirées à la fête du roi, de son représentant, du gouverneur et de l'évêque.

La vallée peut avoir quinze milles de long sur dix de large, et elle est arosée d'une belle rivière, très-poissonneuse. On trouve sur ses bords une infinité de troupeaux, qui fournissent de laine le

drapiers de la Puebla, de cuirs les marchands espagnols, et de viande Guaxaca, ainsi que les cités voisines; mais ce qui rend surtout cette vallée fameuse, ce sont les excellens chevaux qu'on y élève. N'oublions pas que, comme on fait aussi du sucre dans les fermes et que les fruits y sont délicienx, Guaxaca fonde surtout sa renommée sur les meilleures confitures de tout le nouveau monde...

Puisque nous en sommes aux choses de premières nécessités, remarquons y de plus sept à huit couvens des deux sexes, tous extrêmement riches: le seul trésor de celui de Saint-Dominique est estimé neuf millions. En général, si les religieux brillent comme musiciens, les religieuses excellent dans la fabrique des conserves, de l'*atola*, semblable à notre lait d'amende, du chocolat à la vanille, qu'elles envoient à Mexico, partout, jusqu'en Espagne, pour les déjeûners de la cour; elles pourraient même en revendre à notre *Grand Monarque*.

Guaxaca s'est enrichie par un commerce, qu'on opère, avec sûreté, de cette ville à Vera-Cruz, et, réciproquement, par la grande rivière d'Alverado, que les barques remontent jusqu'à Zapotecas et Saint-Alphonse, petites villes voisines de Guaxaca.

Si l'on ne connaissait la négligence et l'incurie des oppresseurs de l'Amérique, on pourrait s'étonner de ce que tout le long d'une rivière qu'on peut remonter de la mer jusque dans le cœur du pays, il n'y a pas un fort, une tour ou un corps de garde muni d'artillerie. Les Espagnols vous répondraient que ce fleuve ne reçoit point de gros navires; comme s'il était impossible de construire des prames, des brigantins pareils à ceux dont

ils se servent, et d'aller visiter leurs saints avec ces petits bâtimens.

Guaxaca est si commodément placé entre deux mers, ayant au nord, la Vera-Cruz et Tecoantepec au sud, elle jouit d'un air si tempéré, il s'y rencontre une telle abondance de tout ce qui est nécessaire au bien être de l'homme, que j'y aurais très-volontiers établi ma demeure, si l'on ne m'eut appris que les réligieux créoles y étaient en grand nombre, et y montraient la même aversion pour les moines d'Espagne, que leur frères de Mexico. Tous ces frocards, les jeunes, seront avant peu, des guerriers : selon les temps, comme les lieux, on fait des moines des soldats, ou des soldats des moines.

Un nouveau trait de cette haîne inexorable fut dirigé, la veille de notre départ, contre les mânes d'un dominicain espagnol, d'un docteur en théologie, qui était estimé de son vivant comme l'oracle du Mexique. Ce bon vieillard, qui venait de mourir en véritable odeur de sainteté, n'avait jamais donné aucun sujet à ses confrères régnicoles d'attaquer justement sa réputation : à peine eut-il fermé les yeux, qu'ils cherchèrent dans sa cellule s'il n'y aurait pas quelque chose qui pût leur servir de prétexte pour noircir sa mémoire. Ils trouvèrent un petit coffre, où était quelqu'argent qu'il n'avait pas déclaré au prieur, violation criminelle de vœu de pauvreté, affreux délit que l'on devait punir par l'excommunication. Ils publièrent donc partout qu'étant mort excommunié, il ne pouvait être inhumé en terre sainte; de manière que le docteur fut enterré dans un jardin, avec sa réputation. Si l'on eut visité les cassettes de ces messieurs, on y aurait trouvé sans doute plus d'argent prohibé que dans le coffre du vieillard, dont le cœur était charitable.

Ce lugubre incident hâta notre départ d'un si agréable séjour. Nous apprîmes bientôt que les Indiens avaient l'ordre, émané du gouvernement de la province, de donner logement, table, et cheval, de ville en ville, de village en village, au moine voyageur qui n'aurait pas d'argent, pourvu qu'il écrivit sur le registre du greffier la dépense qu'il aurait faite, et ne passât pas plus que vingt-quatre heures dans chaque station.

Est-ce le roi ou ses nobles commis qui paient ces étapes? A la fin de l'année, les Indiens sont obligés de porter les mandats au régidor dont ils dépendent; celui-ci approuve et acquitte la dépense annuelle sur les deniers publics de la ville et des bourgs, et cet argent provient d'une dîme particulière : ainsi jusqu'aux bienfaits accordés par le prince, tout est supporté par le peuple. Quel Atlas, que ce peuple, dans mille et un royaumes! Il est vrai que, de temps en temps, ne pouvant plus soutenir un fardeau immense, il le jette à terre et le brise. Mais ces bienfaits encore, dont le monarque a seul l'honneur, ils seraient refusés à des hommes utiles qui manqueraient de tout, et ils sont prodigués à de fainéans gyrovagues qui ne manquent jamais de rien. Pour nous, moines errans aussi, nous eûmes la pudeur de ne point accepter l'étape monacale, parceque nous avions l'audace, comme de pauvres déserteurs que nous étions, de nous camper à des tables choisies, avantage au surplus que n'a point toute la *frocaille*.

Je me dispense de nommer les bourgs et les villages qui, depuis la cité donnée au conquérant jusqu'au terme de notre course, offrent peu d'intérêt. Antequera, parmi les villes, n'a rien non plus de remarquable, si ce n'est qu'elle est habitée par un grand nombre d'Indiens.

Nixapa, située dans un territoire où abondent le cacao, le sucre, l'indigo et la cochenille, a une image de la Vierge qu'on dit avoir fait des miracles: ce qui n'en est pas un, c'est qu'on vient l'honorer de vingt lieues à la ronde, et que cette dévotion augmente les richesses d'un couvent de Dominicains, où nous reçûmes le couvert, assez mesquinement, pendant trois jours, comme à la Trappe.

Agatolco, Capilata sont remarqués par l'excellence des melons d'eau qui croissent dans leurs environs et qu'on appelle *sandias*; ils fondent dans la bouche comme la neige, et appaisent bientôt la soif que cause une grande chaleur dans ce pays bas et marécageux.

Tecoantepec est un port situé sur la mer du Sud et mal fortifié: il reçoit les petits navires qui font le cabotage de ce lieu à Acapulco, à Guatimala, à Realjo et jusqu'à Panama; les bâtimens qui vont du Pérou au Mexique, relâchent dans ce port, s'ils ont le vent contraire. Près de la ville, est un couvent de Franciscains, où se sont glissés certains moines renouvellés, non pas des Grecs, mais des Jésuites. Ce port est fameux pour la pêche: nous rencontrions quelques fois sur la route qui y conduit, de quatre-vingts à cent mulets tous chargés de poisson salé pour Guaxaca, Mexico et la ville des Anges. Nous fûmes hospitalisés (54) chez un opulent espagnol où il n'y avait pas moyen de prêcher la philosophie; le jeu sans doute n'en eût pas valu la *lumière*; mais une pistole brilla dans la main de chacun de nous, et cette fiche de consolation nous prouva qu'un aristocrate est parfois bon à quelque chose.

De cette place maritime à Guatimala, tout le long de la côte, le chemin est, dit on, assez

uni; mais comme notre dernier hôte nous avait conseillé d'aller à Chiapa, où nous avions des frères de notre ordre, dont les chefs étaient bienveillans, et où nous pourrions exploiter les suites d'une épidémie, en attrapant chacun une petite cure, ou du moins un vicariat, nous dirigeâmes notre marche vers les hautes montagnes qu'on nomme Quelenas, lesquelles font partie de la chaîne des Cordilières.

Pour gagner Tapanatepec, situé auprès de ces monts, il faut d'abord traverser une plaine très-étendue et découverte du côté de la mer; mais un vent du sud qui en vient, souffle avec tant de force, qu'il oblige par fois le voyageur à quitter sa monture, et que personne ne demeure dans ce désert, où la violence du vent renverse les maisons, ce qui n'empêche pas que cette plaine inhabitée ne soit remplie de bestiaux tant sauvages que domestiques.

Nous soupâmes le premier jour en pélerins, à rase terre, près d'un ruisseau, nous dormîmes sur le gazon, édredon de la providence, comme dit l'auteur d'*Atala*, nous n'y craignîmes pas les maringouins (55), car l'haleine du vent les chasse, et, le lendemain, vers le soir, nous pressâmes le pas de nos chevaux pour atteindre Estepec. Hélas! mon palefroi étant moins vigoureux que ses cinq camarades, je restai derrière leurs maîtres, qui, croyant que je les suivais, se hâtaient d'arriver au bourg avant la nuit, tandis que mon coursier, rétif par excès de fatigue, voulait à tout moment s'abattre et se coucher. Je ne croyais pas être loin de la bourgade; je mis donc pied à terre pour le conduire par la bride, mais l'animal se coucha aussitôt, et ne voulut jamais se relever.

Me voilà fort embarassé; car si je me hasarde à

gagner seul le gîte en laissant là mon cheval tout sellé, je cours le risque de le perdre, et moi de m'égarer, le crépuscule étant déjà éteint; que si je suis assez heureux pour trouver ce soir Estepec, comment, demain, retrouverai-je la monture dans ces savanes éternelles, où il n'y a pas même un arbrisseau pour l'attacher? Allons, il faut bien se résoudre à coucher, sans souper, sur l'herbe, à moins que nos amis ne viennent me chercher pendant la nuit dans cette solitude, qui ne vaut pas celle de Mexico. Bientôt je m'étends sur la terre, la selle du cheval, me servant d'oreiller; je le laisse paître à son aise; il soupe, lui, mais je suis consolé de lui voir reprendre ses forces et que nous pourrons faire, le jour suivant, nos dix à douze lieues.

Il y avait à peine une heure que je m'étais couché, sous un ciel demi-sombre, ayant toujours l'œil sur ma bête, de peur qu'elle ne s'égarât, lorsqu'un bruit étrange, alarmant, vint frapper mon oreille: c'était d'abord comme des hurlemens d'une troupe de chiens qui accouraient dans cette plaine pour s'y repaître de quelque proie morte ou vivante; plus je donnais d'attention à ce sinistre bruit, plus il semblait, de différens côtés, se rapprocher de moi; je remarquai alors que ce ne pouvait être un aboiement de chiens, parce que j'entendis certaines voix confuses, comme celles d'hommes mêlés avec des animaux sauvages. Une aussi fâcheuse aventure, arrivant à un pauvre diable qui se voyait tout seul au milieu d'un vaste désert, me fit hérisser les cheveux et me remplit le çoeur d'une si forte crainte, que j'eus tout le corps inondé de cette sueur froide qu'éprouve un voyageur sous le fusil de plusieurs assassins. Que fait-il alors? il prie Dieu: je le priai.

CHAPITRE XXXIII.

L'inadvertance. — Charivari.

Dieu existe ; une feuille d'arbre suffit pour le prouver (56). Je lui recommandai mon âme, et il ranima mon courage. Les hurlemens continuaient autour de moi : ne voyant rien que mon cheval, à quinze pas, et ne sachant de quel côté m'enfuir, je crus que le plus sûr était de rester là, physiquement tranquille. Au bout de quelques heures le vacarme se ralentit, cessa enfin ; et comme j'étais accablé de lassitude, le sommeil s'empara de moi, malgré la peur, pour ne m'abandonner qu'au point du jour.

Mon compagnon à quatre pieds déjeûnait à cent pas de là paisiblement et d'un air tout gaillard. Remis en selle, je me dirigeai vers un bois éloigné d'environ trois milles, seul objet remarquable dans cette campagne déserte, et au-delà duquel j'espérais gagner la bourgade. Il me fallut tourner ce bois, à cause de son épaisseur ; mais j'aperçus ensuite le clocher d'Estepec, et je revis bientôt mes camarades, qui arrivaient eux-mêmes dans la maison d'un marchand espagnol où l'on nous avait adressés de Tecoantepec.

Ils s'étaient égarés de leur côté, et avaient couché dans le bois, à jeun, en me croyant à une bonne table ou étendu sur un bon lit. Je leur parlai des hurlemens nocturnes, qu'ils avaient entendus ainsi que moi, avec une égale terreur, et cependant ils étaient cinq, d'où je conclus que j'avais eu peur comme six. Le marchand, don Iritargo, noble de

la Biscaye, nous dit que l'on était, dans ce canton, accoutumé à entendre un pareil concert presque toutes les nuits; qu'il provenait des querelles des chiens avec des chats sauvages, où se mêlaient souvent des loups et quelquefois des tigres; mais que ces dernières espèces étaient peu redoutables, excepté pour les bestiaux et la volaille, puisqu'on les faisaient fuir en criant aprés eux ou en leur montrant un bâton. Pourquoi les loups, les tigres sont-ils moins dangereux ici, même partout, que certains hommes? c'est que ces animaux (je ne dis pas les hommes) n'ont jamais faim ou soif d'intérêt ou d'ambition.

Notre hôte, quoique riche, n'était pas libéral, on nous indemnisa, le soir, d'un bivouac et d'un jeûne forcé, dans la maison d'un indien d'Hecatepec, par un souper de fournisseur et un lit de bénédictin.

Dans cette plaine immense, mais non stérile, et que je n'appelle déserte que parce qu'on n'y voit pas même une hutte isolée, il y a cependant cinq villes et bourgades, qu'on a bâties derrière autant de petits bois, dont le rideau les garantit du souffle presque continuel de l'aquilon, si un vent qui leur vient du sud peut s'appeller ainsi : le midi est pour elles ce qu'est pour nous le nord. Tous leurs noms je ne sais pourquoi, finissent en *tepec :* Tecoantepec, Estepec, Hecatepec, Sanatepec et Tapanatepec; de sorte qu'un poète en vers géographiques, qui voudraient décrire ces lieux, trouverait aisément de belles rimes.

En quittant l'indien d'Hecatepec, endoctriné comme les autres, nous aperçûmes les monts de Quenelas; et leur aspect, confirmant la description qu'il nous en avait faite avec des détails effrayans, épouvanta un peu nos frères, qui regret-

taient de n'avoir pas choisi, pour gagner Chiapa, la route de Soconusco, longeant la mer et tournant les montagnes.

—Hé quoi! fiers Espagnols, leur dit le commandant, n'avez-vous jamais vu les Pyrénées? —J'ai vu, ainsi que vous, me répond Chrisostôme, les mornes de Porto-Rico, que je me plaisais à gravir.—Pour nous, dit le frère Cyrille, en parlant de lui et des autres, nés en Espagne, nous avons traversé les cîmes de la Sierra-Moréna.—Hé bien, il ne sera pas dit que la peur nous fit perdre trois pénibles journées de marche, pour regagner une route plus longue; et nous allons franchir les Alpes du Mexique, comme *nos* immortels guerriers ont escaladé celles qui séparent la France de l'Italie...

Un signe du bon Chrisostôme m'avertit d'une inadvertance. — Nos immortels guerriers, répétait frère Mathias: ils sont braves, sans doute, mais ne sont pas des nôtres. —Ami, repris-je vivement, ce n'est pas tout à fait parce que les Bourbons gouvernaient l'Espagne et la France, que j'ai dit *nos guerriers;* mais c'est parce que les deux peuples combattent ensemble aujourd'hui le génie d'Albion, c'est parcequ'on peut vraiment dire, *il n'y a plus de Pyrénees*, c'est parce que, d'ailleurs, des hommes tels que nous, religieux et philosophes, doivent être cosmopolites, c'est enfin parce qu'aux regards de la religion, comme de la philosophie, tous les hommes sont frères ... — Bien raisonné, dit Chrisostôme *rfraternitas in productum egalitas* ... Or ... buvons la-dessus un petit coup de rhum dont j'ai rempli ma gourde, ou plutôt allons nous asseoir à l'ombre de ces tamarins, avec notre madère et nos poulardes; car il est temps de déjeûner.

L'on est à table. — Votre latin est rare, lui réplique en riant don Cyrillos... — Que voulez-vous? c'est celui de Porto-Rico... — Virgile ne l'entendrait guère ... — Tant-pis pour lui! Est-ce ma faute, à moi si j'ai plus de goût pour *bien vivre* que d'inclination pour la langue latine, comme en avait ou comme en a ce don *Vigile*, que je ne connais point? — Mes frères, dit le trésorier, si le Porto-Ricain n'est pas un savant latiniste, il est toujours un bon ami, et la bonté vaut mieux que la science, qui, cependant, ne gâte jamais rien.

Sanatepec nous offrit, par miracle, un capucin créole, curé du lieu, dont la réception fut infiniment amicale : il nous donna des indiens pour nous conduire à Tapanatepec, et une lettre au pasteur de ce bourg, pour qu'il nous procurât des guides et des mules, qui pouvaient seules nous porter dans ces hautes montagnes, flanquées de précipices.

Le curé indigène de Tapanatepec nous accueillit plus froidement; mais il exécuta les intentions fraternelles du brave capucin.

C'est un endroit fort riche que la petite ville de Tapanatepec et son district : on y voit des *estancias*, c'est-à-dire, des fermes, nourrissant des troupeaux de trois à quatre mille bœufs. Le gibier, la volaille, le poisson de mer et d'eau douce, les fruits et les légumes, toute espèce de vivres y est en abondance; orangers, citronniers, figuiers, y procurent un doux ombrage, quand la chaleur est trop ardente; il découle tant de ruisseaux des Quelenas, qu'on les dirige avec facilité dans les terres et les jardins, dont ils augmentent la fertilité naturelle, et on les réunit ensuite dans une petite rivière, où j'ai pêché des truites fort délicates, qu'on appelle ici *Salmonas*.

Voulant profiter d'un temps calme, le dimanche au matin, second jour de notre arrivée, nous nous mîmes en route avec nos guides, nos coursiers et nos mules, dont le pied est plus sûr que celui des chevaux pour traverser les mornes.

Attendu qu'il ne faut monter que pendant sept lieues et demi, et qu'une lieue plus loin, en descendant, on rencontre une riche ferme appartenant au seigneur don Juan de Toledo, chez qui nous étions assurés d'être les biens-venus, nos provisions se bornaient à deux chapons rôtis, un pâté, quelques poissons frits et neuf à dix flacons de Malaga.

Quoique cette partie de la fameuse chaîne se fasse remarquer par le nombre de ses aiguilles et de ses crêtes élevées, dont plusieurs se joignent ensemble, il n'y a cependant qu'un de ces monts signalé par les voyageurs, sous le nom de *Maquilapa*, et c'était celui-là qu'il nous fallait franchir pour arriver à Chiapa, situé à cent lieues de la cité dont le marquis Ferdinand Cortez fut jadis le seigneur.

Après avoir gravi pendant une grande partie de la journée côte sur côte et toutes cultivées, nous fîmes halte, vers le soir, sur le penchant de la montagne, dans un lieu plat, une espèce de pré, orné de quelques arbres, où nos guides nous dirent, en nous montrant d'un air joyeux le soleil prêt à se coucher, que le beau temps continuerait le lendemain, et que nous serions à midi chez don Juan de Toledo.

D'après cette assurance, nous dressâmes notre souper sur une nappe verte dont nos coursiers mangeaient une partie; nous nous mîmes à table à la chinoise, avec nos Indiens, par amour pour l'égalité, honneur dont ils furent ravis, et qu'ils

rendirent tellement à nos chapons, etc., que le pâté nous resta seul pour déjeûner le lendemain.

Or, maintenant, voilà le rhum qui les anime; chacun fredonne : les Mexicains chantent dans leur langage, les Espagnols en castillan, Chrisostôme en créole, moi en français, et ce concert déconcertant, mêlé au *gazouillis* des oiseaux prêts à se coucher, forme un charivari dont les échos, qui le répètent pour la première fois, font retentir le Maquilapa étonné; mais cette barbare musique n'empêche pas nos tranquilles montures, bons chevaux de trompettes, fatiguées d'un autre systême de gravitation, d'abandonner la ligne verticale pour prendre horizontalement du repos auprès de leurs maîtres et sur le même lit.

Bêtes et gens, chacun était heureux à mille toises au-dessus du vulgaire des hommes, ce qu'on ne voit presque jamais dans certains postes aussi éminens que le nôtre. La nuit étant venue, on s'endormit paisiblement sur le duvet fleuri, ayant le ciel pour pavillon, au monotone bruit des eaux qui coulaient parmi les rochers. Riches du jour, sujets à l'insomnie, lisez mes œuvres, où, la tête sur l'oreiller (57), imaginez-vous bien que vous entendez le murmure d'une source qui roule à travers la pelouse, ou qui coule le long d'un roc; écoutez pendant cinq minutes, et vous dormirez aussitôt, si vous ne craignez pas la synderèse.

CHAPITRE XXXIV.

Séjour à la hauteur des Alpes. — Le pont du Dante.

Le lendemain, au lever d'une aurore qu'on ne peut voir qu'en Amérique, au point où nous étions placés, le temps paraissant aussi calme que le jour précédent, nous crûmes d'abord nécessaire d'expédier le reste de nos munitions de bouche, afin d'avoir la force, comme nous en avions l'audace, d'aller mettre un pied orgueilleux sur le front du Maquilapa.

Nous comptions sans notre hôte ; car nous n'eûmes pas fait un quart de lieue, en gravissant, que nous entendîmes gronder et sentîmes souffler, aussi fort que la veille, le tyrannique vent du Sud: plus nous montions, plus il devenait violent ; et bientôt il sembla, dans un affreux murmure, dire à la troupe audacieuse: *Tu n'iras pas plus loin.*

Comme nous avions déjà fait les trois quarts d'un chemin aussi roide que sinueux, nous étions dans l'incertitude sur la question de savoir s'il fallait redescendre à Tapanatepec, ou demeurer stationnaires, jusqu'à ce que le vent voulut bien s'appaiser vers le midi ou sur le soir.

Accoutumés aux terribles caprices de l'eternel Typhon (58), les Indiens, pour nous encourager à poursuivre notre escalade, nous assurèrent qu'à environ douze cents pas plus haut, il y avait une fontaine et une loge sous des arbres, retraite pratiquée exprès pour recevoir les voyageurs que le vent ou la nuit viendraient surprendre dans leur marche. Nous grimpâmes donc avec peine, tirant nos bêtes par la bride, jusqu'au lieu

indiqué, dans l'espérance que l'*uracana* cesserait; mais, au contraire, il redoubla de violence, nous soufflant au nez de manière que nous craignîmes d'éprouver le sort des Psyles, qui, suivant Hérodote, ayant voulu combattre Eole, loin de remporter la victoire, trouvèrent leur tombeau dans les sables mouvans où était leur champ de bataille. Il ne s'agissait pas, pour nous, de tomber dans le sable; car, en voyant notre opiniâtreté à vouloir augmenter notre élévation, l'Eole du Mexique pouvait nous renverser, comme des capucins de cartes, dans les précipices horribles qui nous environnaient, offrant mille cercueils à des moines d'os et de chair, dont un souffle aurait fait mille lambeaux.

En attendant, la fontaine nous fut utile, ainsi que la cabane, entourée d'arbres qui en fortifiaient l'abri; mais le *mistrao* mexicain continuant à *bourrasquer* (59) et nous à craindre, nous n'eûmes plus la force ni de monter, ni de descendre.

Que n'a-t-on élevé ici un asile plus sûr, un hospice comme on voit sur les cordilières françaises, où de dignes religieux attendent, cherchent même le voyageur glacé de froid ou égaré, le retrouvent, le sauvent, l'hospitalisent; et, s'il éprouva quelque chute, leur main, comme dit Legouvé, poète démocrate, dans son *Epicharis*.

Leur main, du malheureux que leur bonté rassure,
Du chanvre salutaire entoure la blessure.

Les moines manquent-ils au nouveau monde? sont-ils si nécessaires dans les cités où ils fourmillent, qu'on n'en puisse placer quelques saintes brigades au sommet passager de certains monts, où il seraient, d'ailleurs, plus près du ciel? Mais ils tiennent trop à la terre, d'où ils prétendent empêcher leurs riches pénitens de descendre plus

bas... J'en connais cependant, des moines, qui se dévoueraient volontiers au plus honorable service. Priez les gouvernans, tondus ou autres, de le leur accorder, ils répondront que le Maquilapa, ou tel morne aussi périlleux, n'est fréquenté que par des Indiens et des esclaves.

La nuit tombait, nous restions là, nous regardant les bras croisés, sans savoir comment appaiser la faim qui nous pressait: l'un de nous aperçut, avant le crépuscule, parmi les autres arbres, un goyavier chargé de fruits. Plus heureux que Tantale, nous pouvions d'une main cueillir ces fruits délicieux, et de l'autre, avec nos cocos, puiser une eau limpide à la fontaine, ce que nous fîmes tous avec l'avidité de gens, pour ainsi dire, à jeun.

Puis nous dormîmes de nouveau sur l'édredon de la nature, à la hauteur des Alpes... Bonne nuit, camarades du mont-Cenis! nous sommes égaux maintenant; mais nous ne sommes pas voisins.

Même position, le second jour, si ce n'est que le vent redoubla de furie; mêmes repas, en conséquence, et même lit sur l'herbe; car la loge ne peut contenir plus de deux personnes, et elle n'offre qu'une natte, qui n'a pas l'air inhabitée. Oh! nous savons déjà ce que c'est que la belle étoile.

Le mercredi, nous vîmes que nos guides mettaient, dans leur eau, du maïs cuit et réduit en poudre, dont ils avaient de petits sacs tous pleins, ce qui ne leur manque jamais dans leurs voyages: ils nous cédèrent un sachet de cette petite substance, qui nous restaura un peu moins que les goyaves. Nous attendions midi avec impatience, résolus, si le temps redevenait un peu plus calme, de parvenir enfin au faîte du Maquilapa,

ou bien de retourner à Tapanatepec. Voilà midi, et la tempête augmente, ce qui décide cependant le hardi Chrisostôme à monter seul, à pied, un mille ou deux plus haut, afin de juger par lui-même si le danger, dans les passages, est aussi redoutable qu'on nous l'a peint au pied du mont.

Il nous rejoint au coucher du soleil, et, d'après son rapport, nous arrêtons de hasarder le lendemain le *franchissement* de la cîme d'une de ces montagnes que M..... appelle.

Voûtes du sombre Enfer et colonnes des Cieux.

Le jeudi donc, dès le matin, malgré le vent plus que contraire, après avoir gravé ces vers du doux Racine, sur l'écorce d'un *platanas*,

Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature;

Après avoir aussi écrit nos noms et le nombre de jours passés par nous dans cet azile, nous prîmes un nouvel essor, en nous recommandant du fond de l'âme à celui qui commande aux vents et à la mer.

Nous fûmes d'abord quelque-temps sans remarquer que nous eussions à craindre, excepté néanmoins que certains sentiers tortueux, taillés dans les rochers couverts de neige, nous offraient quelquefois des échappées de vue peu rassurantes: mais lorsque nous eûmes atteint le sommet du Maquilapa, qui signifie, en Indien, *tête sans poil*, nous vîmes clairement, avec effroi, le péril dont on parlait tant, et eussions bien voulu être encore, avec nos goyaves, sous l'ajoupa hospitalier; car c'était véritablement une tête sans poil, une cîme chenue, sans arbres et sans le moindre abri pour retirer un voyageur.

Le chemin par lequel il faut traverser cette

crête horizontale, est découvert entièrement du côté de la mer, et n'a que trois cents pas de long; mais il est tellement étroit et escarpé, qu'on est tout étourdi dès que l'on y est parvenu. Ose-t-on regarder à droite, on voit la grande mer du Sud, si près et si fort au-dessous de la gigantesque muraille sur laquelle on se trouve, que les yeux en sont éblouis; si l'on regarde à gauche, on ne voit que des rocs, des précipices de trois à quatre milles de profondeur, dont l'aspect donne le vertige: d'un côté vous voyez la mer prête à vous engloutir, de l'autre, des rochers prêts à vous mettre en pièces, et, placé entre ces périls, le passage n'a pas plus d'une toise de largeur, unique route, capable de glacer le cœur des plus hardis: je crus voir ce pont que le Dante jette d'une main poëtique à travers le Tartare.

Frissonnant de crainte et d'effroi, nous avions plus besoin de cordiaux pour franchir ce sommet, que lorsque nous vivions de fruits et d'eau dans la cabane solitaire: tous désireraient retrogader, hormis les Indiens; mais nul, par un vain amour-propre, n'osa le proposer.

Ces guides ont déjà ouvert la marche de la petite caravane: en dépit d'un vent furieux qui peut les enlever comme des mouches, ils sont bravement à cheval, cramponnés, il est vrai, à la crinière de leurs mules, que suivent les chevaux; et les six jacobins défilent un à un, non debout, ni la tête haute, de peur qu'elle ne tourne, ce qui leur causerait la mort, mais tout courbés, les mains et les genoux à terre, ou, comme on dit, à quatre pattes... Humilie-toi, superbe, si tu veux conserver la vie! rampez, fiers Espagnols, derrière ces mortels que vous traitez d'esclaves, et qui, sur leurs coursiers que vous suivez de l'œil, gardant

au milieu du danger l'attitude de l'homme, daignent regarder sans sourire la misérable contenance de leurs prétendus maîtres.

Lorsque nous sommes arrivés dans un endroit où la cîme de la montagne commence à s'élargir, et d'où l'on aperçoit des bouquets d'arbres dans la pente que l'on va suivre, nous nous levons l'un après l'autre, et, jetant un coup-d'œil sur le chemin que nous venons de faire en quadrupèdes, nous nous accusons de folie, ainsi que tant de voyageurs, qui, pour voir Tapanatepec ou pour gagner quatre à cinq lieues qu'on fait de plus par l'autre route, risquent cent fois de se perdre dans celle-ci.

Hélas! mes frères, dit alors Chrisostôme, le sentier de la vie, également bordé d'abîmes, est plus étroit encore; et, trop souvent, tel qui le parcourt en aveugle ... n'en va pas plus droit son chemin. Si j'attrape une cure, voilà le texte d'un sermon qui démontrera ma logique!

Mais chacun est déjà remonté sur sa bête : nous éprouvons, en descendant, que la tourmente décroît jusqu'à la ferme, où elle est insensible; nous arrivons, avec beaucoup de joie, chez don Juan de Toledo, qui nous reçoit fort bien, nous fait prendre des consommés pour mieux reconforter nos estomacs débiles, et nous traite pendant deux jours splendidement, comme si nous étions d'honorables inquisiteurs... Que Dieu nous en préserve, de l'être, et surtout de tomber entre leurs mains!

CHAPITRE XXXV.

La Cléopâtre mexicaine. — Mercuriale.

Tout le reste de la descente est très-facile; mais Bonaparte n'en eût pas moins raison de dire: *On peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.*

Acalapa, au pied de la montagne, est une ville médiocre, habitée aux trois quarts par des familles indiennes : nous y logeâmes chez l'alcade, don Irribos, lequel était borgne et boiteux, sans manquer pour cela de clairvoyance et de droiture.

Delà nous atteignîmes le Chiapa des Indiens, qu'on distingue par ce surnom du Chiapa des Espagnols, capitale de la province. Le Chiapa des Indiens est bâti sur une rivière presque aussi large que la Seine l'est à son embouchure; elle sort des montagnes d'Ocuchumatlana, près desquelles passe la route du Chiapa royal, ou espagnol, à Guatimala, traverse les plaines de Zoques et va se perdre dans le fleuve de Tabasco. La ville où nous entrons est plus grande et plus belle que la royale: presque toute peuplée de naturels, à qui la cour d'Espagne a donné quelques priviléges, elle a plusieurs fabriques où ses adroits et laborieux citoyens exercent assez librement leur industrie; et elle fait un commerce passable en blé, coton, soie, cochenille, sucre, indigo, par le moyen de la rivière, qui est navigable en tous temps.

J'ai été témoin sur ses bords, pendant notre séjour chez nos bons frères, d'un spectacle qui n'est

pas rare dans la contrée. C'était un jour de fête nationale pour les Américains : ils s'exerçaient sur des bateaux à des joûtes guerrières ; un château-fort, en bois, couvert de toile peinte, était élevé dans une île ; les chefs, représentant Neptune, Eole et autres dieux, présidaient, en costume, au siége du fort maritime, qu'attaquait dans les régles, avec des lances, des fusées, une espèce d'armée navale, dont les soldats et les marins déployaient tant d'adresse et de courage, par émulation avec les défenseurs du fort, qu'on croyait voir un véritable siége.

« Ah ! s'ils peuvent un jour, me disait tout bas Chrisostôme, mettre en pratique sérieuse ce qu'ils ne font ici que par amusement, les Espagnols verront beau jeu ! »

Leur force et leur agilité brillent de même dans l'équitation, les courses de taureaux, la gymnastique, et ils y surpassent leurs maîtres. On prétend qu'ils excellent, pour le pays, dans la musique, les armes et la danse. Ils jouent souvent des drames ou des comédies, n'y épargnent pas la dépense, pour divertir les nobles et les moines, et ils donnent par fois des bals aux dames espagnoles, dont les maris pourront bien, tôt ou tard, payer les violons.

Je reviens au combat naval. Pendant que nous y assistions, sur le quai de l'embarcadaire, je m'aperçus que frère Mathias observait singulièrement un officier qui était avec une dame à un balcon d'une maison voisine. Il nous dit aussitôt : Regardez-bien, voilà don Boniface ! En effet c'était lui. Nous lui faisons un signe, il le remarque, en fait un autre, et nous sommes en deux minutes dans la chambre qu'il a louée à l'hotellerie de Saint-Georges.

Le moine déserteur, changé d'abord en muletier par l'effet de la crainte, avait été ensuite métamorphosé en héros par la puissance de l'amour : fort et bien fait, il avait plu à une jolie mulâtresse, jouissant de ses droits, qu'elle avait exercés en grand à Mexico, pour ou contre ses amateurs dans les trois ordres. Ayant déjà servi (le Boniface), il avait obtenu, la veille, une sous-lieutenance d'infanterie du gouverneur de Chiapa, qui l'avait accordée au mérite de la donzelle ou à celui de sa cassette, qu'elle avait remplie d'or et de certaines pierres, par sa vertu économique.

L'ex-moine se carrait dans sa grande tenue, qui lui seyait fort bien et était enviée par Chrisostôme, à la tournure grenadière. Mais ne craignez-vous pas, dis-je, au premier, malgré votre uniforme, d'être un jour reconnu et arrêté par le pouvoir inquisitorial, plus fort, surtout dans cette cause, que l'autorité militaire ? Il me répondit en riant, que sa conquête était plus forte encore ; et que, d'ailleurs, il allait partir avec elle pour Carthago, où il devait rester en garnison.

La demoiselle paraît en ce moment, et ses attraits, qu'on doit en effet remarquer, enchantent Chrisostôme : il la préférerait, dit-il tout haut, à une cure, un évêché ; il la compare galamment à Cléopâtre, lorsqu'elle vint dans le désert tenter ... qui ? Saint-Antoine ! On rit du madrigal d'un jacobin, plus épris des appas du sexe et de la table que des charmes de la légende, et l'on rit d'autant plus, que la belle est suivie d'une collation, qui peut passer pour un repas de noce : on remercie les deux époux, unis au naturel, de leur attention, et l'on fait honneur au festin, en chantant jusqu'au soir les psaumes de Bacchus (60).

Nous étions descendus, en arrivant, dans une

succursale d'un couvent de notre ordre, fondé depuis deux siècles à Chiapa-Royal. Acceuillis fraternellement par la minorité des moines, composée d'Espagnols, nous eûmes l'assurance que leur provincial, don Pedre Alvar, nous verrait aussi d'un bon oeil, que c'était un prêtre indulgent, gai et spirituel, que les créoles l'appellaient, sans qu'il se fâchât, monseigneur *Tabago*, parcequ'il prenait du tabac à chaque instant, dans une énorme tabatière. L'épidémie, au reste, était heureusement passée; mais elle avait laissé des vides parmi les jacobins, qui cependant ont la vie dure; et puis le père Alvar, ainsi que le prieur don Théotime, seraient charmés de recevoir un renfort de religieux provenant de la péninsule, pour contrebalancer la masse de leurs moines créoles, qui s'agitaient sans cesse pour se rendre les plus puissants, comme ils le font à Mexico et à Guaxaca.

On nous conta en outre que le terrible Antonio était parti le lendemain de notre fuite, avec son escouade recrutée de sept autres hommes; mais qu'avant son départ, il avait écrit une lettre aux supérieurs généraux de Chiapa-Royal, de Guatimala et de Léon, dans laquelle missive, il se plaignait amèrement des sept fuyards, en priant ses collègues de les renvoyer sur le champ, s'il les tenaient, à Mexico, sous bonne et sûre garde, pour être expédiés l'année suivante aux Philippines: on ajouta que le provincial avait ri du réquisitoire, ce qui nous rassura entièrement. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aucun de nous durant notre séjour, ne dit un mot du sous-lieutenant Boniface.

Cinq jours après notre arrivée, nous fûmes présenté à don Alvar, qui résidait à Saint-Christophe,

petite villé située au bord d'une rivière et entre les deux Chiapa. Nous vîmes un vieillard à cheveux argentés, en robe de soie noire, se promenant, une rose à la main, sous des allées couvertes où brillaient les oranges, et le long d'un canal qui abondait en poissons de toutes couleurs. Il nous reçut d'un air affable, nous traita bien à dîner, à souper, dans une salle de verdure, nous offrit souvent du tabac dans une grande boîte d'or ou était le portrait de notre saint patron; et, pour nous donner une preuve de son humilité, à l'heure du repas, il voulut nous laver les pieds, comme le divin maître avait daigné le faire à ses disciples. Nous méritions bien, il est vrai, qu'on nous lavât un peu... la tête.

—Mais il me semble, dit peut-être un lecteur, qu'il dût vous paraître étonnant que cet homme pieux, votre supérieur ne vous eût pas admonétés, ou, comme dit Montaigne, mercurialisés sur le chapitre de la désertion; c'est ce qu'il aurait dû, en bonne discipline, faire au moins pour la forme, malgré la satisfaction que lui causait votre arrivée? —Patience, sage lecteur, vous ne perdrez rien pour attendre.

A déjeûner, le jour suivant, don Alvar nous donna lecture de la lettre d'Antonio, et fit ensuite froidement, sur ce long texte, une petite glose, qu'il termina ainsi: « Mes frères, vous avez perdu cette sainte vocation qui vous conduisait à Manille, pour cultiver la vigne du seigneur, et vous avez frustré ainsi la bonne opinion que S. M. catholique avait de votre zèle, en vous chargeant d'aller prêcher la foi aux Philippines où plusieurs Indiens courent risque, par votre faute, de manquer leur salut; car je ne doute pas, d'après la préférence et la lettre du procureur, que vous êtes bien plus ca-

pables de les instruire, d'opérer leur conversion, que ceux qui vous ont remplacés. Je dois donc vous considérer comme des *prisonniers d'Etat* qui ont trahi le roi, et... le prieur est moi déciderons bientôt de votre sort. Alez en attendant vous promener dans mon jardin.

Sur ce *l'admoniteur* tire sa large boîte, et ouvrant de grands yeux, aspire à longs traits du tabac, comme s'il se disait : *la bonne prise !*

—Et vous, ancien orateur, que répondites-vous à la mercuriale ? quelle défense ... — Chez les moines, qu'on ait tort ou raison, il faut se taire. —Vous aviez tort... — Du tout : relisez, s'il vous plait mon XXXe. Chapitre. — N'importe ; on ne déserte pas. — J'aurais été martyr aux Philippines. — Tant mieux pour vous ; on vous aurait canonisé. — Je ne suis pas ambitieux de la suprême gloire. — Eh ! tant pis pour nos légendaires, à qui nos philosophes coupent les vivres. Je reviens à la question : un homme juste ne peut accepter un emploi pour en avoir les profits sans les charges, les plaisirs sans les peines, et, chez vous autres, les premiers l'emportent de beaucoup sur les secondes. Je ne sais point encore ce que fera votre supérieur, avec *sa bonne prise ;* mais, à sa place, je vous ferais administrer le pain et l'eau, avec la discipline... — Quelle sévérité ! Mais, monsieur l'administrateur, seriez-vous janséniste ? — Je sais ce que vous êtes, mais vous ne saurez pas ce que je suis ... — L'avantage est à vous ; mais si je terminais ici cette narration... — Vous y perdriez plus que moi : l'amour-propre d'un voyageur vaut celui d'un poète ou d'une jolie femme—Les aimez-vous ?.. — Les voyageurs ? — Les jolies femmes... — Encore un peu. — Je continue, vous êtes moliniste, et c'est moi qui ai le dernier.

CHAPITRE XXXVI.

Alarme. — Le Trictrac.

Sortant à peine du salon, où la douleur, pour nous, avait succédé à la joie, nous rencontrons les moines qui nous avaint présentés où livrés à l'éternel *priseur*, après nous avoir assuré que notre venue le charmait. Ah ! mes frères, leur dis-je, vous êtes de faux-frères, ou votre chef, qui nous reçut hier avec tant d'affabilité, ne nous tendait qu'un piège... Les moines souriaient, et gardaient le silence; il nous fut impossible d'en obtenir une parole. Sommes-nous à la Trappe ? dit Chrisostôme. Ou plutôt dans la trappe, repris-je tristement.

Arrivés au jardin, lequel est clos de murs, et d'une grille, qu'on referma sur nous, ce lieu charmant nous parut plus affreux que *la tête sans poil* du vieux Maquilapa. Nous aurions bien voulu y être encore pour redescendre à Tapanatapec, regagner Mexico, s'il le fallait, y passer quelques mois dans l'espéance, avec nos bons amis, et faire voile pour Manille, faute de mieux ; car nous craignions, moi surtout, d'être bientôt embarqués pour l'Europe, où l'inquisition... Hélas! ce cruel tribunal ne nous a-t-il pas sous la main? Fuyons ... mais comment fuir? ces murs ont dix pieds de hauteur, des *frères* nous observent ... le viel Alvar lui-même nous regarde par un balcon en respirant sa prise (*).

D'autres réflexions succédèrent à ces alarmes:

nous eûmes peine à croire qu'un vieillard estimable, qu'un supérieur vénéré, qui nous avait reçu en père, devînt traître pour nous, devînt barbare envers des malheureux qui s'étaient confiés à lui si volontairement, et dont même il avait besoin pour ses églises de campagne, comme pour tenir tête à la faction des créoles.

Pendant que nous flottions dans ces perplexités, l'heure du dîner arriva : la cloche sonne, la grille s'ouvre, on nous fait signe de venir nous mettre à table, nous y sommes traités comme la veille, le provincial a repris son air d'aménité, de bienveillanee, et, après le repas, il dit, en s'adressant à moi : « Frère, on m'a rapporté que vous étiez très-fort sur le trictrac; je n'y suis pas très-faible; jouons une partie; mais sans argent, car je pourrais gagner, et j'imagine bien que vous n'en avez guère, à la fin d'un si long voyage.

Une mistification de cette force me parut un peu déplacée; mais la prudence défendant le murmure, j'eus l'air de consentir de bonne grâce à faire la partie.

« Cependant, reprit don Alvar, il faut intéresser le jeu : si vous perdez, vous direz cinq *pater* et cinq *ave* pour moi; si vous gagnez, vous et vos camarades serez incorporés parmi nos frères. »

Ah ! pour le coup, ceci passe les bornes... Que sait-on, néanmoins ? Je n'ai pas au trictrac le beau talent qu'avait Philidor aux échecs; mais j'ai lutté jadis avec succès contre les vieux pilliers des cafés Manouri, de Foi, de la Régence, et si je perds, je ne perds rien; si je gagne, au contraire... Génie de Philidor, inspire moi, il s'agit de la liberté !

On joue, je gagne !.. Avouons franchement que mon généreux adversaire était beaucoup plus

fort que moi, et qu'il m'abandonna le gain, pour que la perte pût nous dire ce qu'il ne voulait pas nous apprendre de bouche, la faveur d'être admis.

En effet, la partie ne fut pas plutôt achevée, que nous eûmes la certitude d'un heureux dénouement, par le retour d'un indien qu'il avait envoyé dès le matin à Chiapa-Royal, pour savoir du prieur, don Théotime et des principaux du couvent, ce qu'on ferait de nous ; mais le provincial l'avait déjà bien décidé. Or le prieur, dans sa reponse, lui annonçait que tous ses anciens religieux nous attendaient avec impatience pour nous accueillir avec joie, et que lui-même souhaitait vivement que nous fussions ses hôtes, parce qu'il s'était vu jadis dans notre situation.

Don Alvar expliqua ceci, en nous disant que le révérend Théotime avait, autrefois, comme nous, quitté la compagnie des Philippines, et avait fui à Guatimala, où, à cause de son savoir, il s'était vu persécuté par les créoles. « Votre arrivée ajouta-t-il, lui donne un vif contentement, parce qu'il espère aujourd'hui qu'elle va augmenter l'influence de ses amis et diminuer l'ascendant de ses persécuteurs. Pour moi, qui ai perdu, je veux payer ma dette : nous nous séparerons demain. Et ne m'en-veuillez pas, poursuivit-il en souriant : je vous ai un peu châtiés pour satisfaire à mon devoir ; mais croyez bien qu'en vous voyant de ma fenêtre dans une grande affliction, j'en ai souffert moi-même ; j'étais comme Joseph, qui ne put retenir long-temps les temoignages de la vive tendresse qu'il avait pour ses frères ; et vous ne m'avez pas vendu. Non mes amis, vous n'aviez rien à craindre en venant chercher un azile auprès de moi, je devais agir envers vous comme agit un brave soldat envers l'ennemi

désarmé qui vient se rendre à lui : que lui doit-il ? protection. Je sais que les créoles m'en voudront d'avantage ; et, cependant, ils me sont chers, je le leur ai prouvé, et le leur prouverai encore, selon la loi de l'Evangile, jusqu'à ce que le Dieu de bonté et de clémence m'ait appellé à lui.

A ces paroles, prononcées avec onction et du fond d'un cœur paternel, nous ne pûmes nous empêcher de baiser la main vénérable de ce digne pasteur : il nous embrassa, nous bénit, avec un attendrissement qui accrût notre émotion

Le soir, après souper, ce bon supériuer me demanda gaîment sa revanche au trictrac. J'acceptai cette fois avec plaisir, sûr de gagner, s'il voulait perdre; mais il changea sa marche et ses conditions par l'effet d'un mystère que je compris plus tard. « Si vous gagnez encore, me dit-il d'un air sérieux, je vous donne à chacun une boîte de chocolat: si vous perdez, songez y bien, vous serez tous nos prisonniers.... »

Je ne craignais plus ses menaces : je déploie tout mon jeu, je perds ; j'ai une seconde revanche, je perds encore ; il m'en donne quatre autres sur les mêmes enjeux, je perds toujours !

« Vraiment, je suis fâché, nous dit-il en riant, que le frère ait perdu : je souhaite pourtant qu'il ne tombe jamais, non plus que vous, en des prisons plus redoutables que les miennes. »

Le lendemain, de très-honne heure, il nous donna un déjeûner, où il se montra aussi gai, aussi bon que la veille.

« Mes amis, nous dit-il, quand nous lui fîmes nos adieux, ne vous affligez point de tout ce qui pourra vous arriver : je vous aime, et veux faire, de mon côté, tout ce que je pourrai pour vous rendre service; mais je suis forcé, par prudence,

par amour pour la paix, d'user d'adresse, à cause des créoles. Vivez bien avec eux, je vous en prie; oubliez qu'ils ont le malheur d'être jaloux, peut-être avec raison, et ne voyez en eux que des chrétiens, des frères : Jésus-Christ nous l'ordonne dans son code sublime, dont les principes sont ceux de la nature. Ah! si l'évangélisme était universel, le genre humain serait moins malheureux. »

Ainsi eût parlé Las-Casas ou Fénélon, qui ont, hélas! si peu d'imitateurs. Notre bon père Alvar est septuagénaire; mais il a conservé un zèle égal à sa douceur, un esprit aussi ferme que charitable; et les cœurs réellement bons ne vieillissent jamais, ils *angélisent*.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES.

(1) L'INGÉNIEUX auteur du roman de *Faublas* et d'*Emélie ou le Divorcé nécessaire*, productions écrites avec grâce, fit pâlir Robespierre à la tribune de la Convention. Une femme d'esprit terminait ainsi le portrait du romancier-législateur : « Il est impossible de réunir plus d'esprit à moins de prétention et à plus de bonhomie. Courageux comme un lion, simple comme un enfant, homme sensible, écrivain vigoureux, il peut faire trembler Catilina à la tribune, dîner avec les grâces et souper avec Bachaumont. »

(2) Tel est l'ascendant légitime d'un mérite supérieur, qu'il force quelquefois les plus grands ennemis de la raison et de la liberté à faire son éloge. Ce que la vérité fait dire sur M. Lanjuinais aux écrivains *ultras* qui spéculaient sur l'infortune, dans la *Biographie-Michaud*, ressemble à un panégyrique, et, dans les sept colonnes de cet article rare, on ne trouve de calomnies que contre les principes d'une philosophie auguste, qui finira par gouverner le monde.

(3) La description de Cayenne occupait, dans le mémoire autographe, une place trop considérable, et cette île, d'ailleurs, est trop connue pour que le rédacteur ait cru devoir conserver ces détails.

(4) L'observation précédente peut s'appliquer à la Guyane française.

(5) On n'a rien remarqué, dans les mémoires, au sujet de Sinnamary, qui n'ait déjà été détaillé plusieurs fois dans les relations de l'adjudant Ramel, de Job Aimé, d'Ange Pi-ou, etc.

(6) Malgré de nombreuses recherches, je n'ai pu découvrir ce journal de Billaud-Varennes, qui, cependant, fut publié dans les Etats-Unis, puisque divers journaux de ce pays en ont fait mention. Au surplus, d'après un extrait que j'ai eu sous les yeux, il paraît que l'ouvrage n'était rempli que de notes acerbes sur des personnages marquans, dont la plupart vivent encore, de déclamations philosophistes et de détails peu importans sur la gestion mercantile des habitations de la Guyane.

(7) L'abbé Brothier mériterait ici une note étendue; mais l'on ne peut rien ajouter, sous le rapport des faits, à la notice qu'on lui a consacré dans plus d'une biographie, si ce n'est qu'il devint à la Guyane, quoique ultra-royaliste, ami intime d'un ultra républicain, Billaud-Varenne.

(8) Contempteur des gouvernemens, le démocrate semble vouloir insinuer que le peuple, dont Lafayette fut un des principaux libérateurs, serait déjà un peu moins libéral. Assurément, il n'y a plus d'enthousiasme dans ce pays, où l'on jouit en paix de ce qu'on voulait obtenir; mais il y règne un invincible attachement pour la chose obtenue; et l'on peut dire avec l'auteur de *Washington:* « Le flambeau de la liberté ne s'éteindra jamais sur les bords de la Delaware. »

(9) Voyez Guthrie et Pinckerton pour les détails géographiques.

(10) La note sur Porto-Rico a été fondue dans le cours de a narration.

(11) Les prêtres, en l'an XII, devaient manquer à Saint-

Domingue; mais, aujourd'hui, le roi Christophe a jusqu'à des comédiens.

(12) Ce que la Véra-Cruz offre d'intéressant est détaillé dans le cours de la relation.

(13) A peine âgé de vingt-un ans, j'avais osé, dans mon *Voyage à Saint-Domingue*, ajouter au monde connu jusqu'à présent, une cinquième partie beaucoup plus grande que l'Europe, et je l'avais nommée l'*Océanique*. Depuis, un géographe a baptisé du même nom toutes les terres découvertes par Bougainville, Cook et leurs dignes émules. Je suis fier de me rencontrer avec un homme de génie, qui, j'en suis convaincu, n'avait jamais lu mon ouvrage.

(14) Les *Mystères* ou les *Soties* étaient une sorte de farce ou de drame religieux, que nos pères représentaient avec une impiété innocente, et où ces dévots histrions

Jouaient les saints, la Vierge et Dieu par piété.

Telle fut l'origine du théâtre français : celui d'Espagne, depuis Lopez et Calderon, sort peu à peu de ces ténèbres; mais les moines de ce pays jouent les sottises ou soties au nouveau monde, avec le goût et l'énergie qu'y mettait jadis l'ancien.

(15) *Puebla de los Angeles*, ou la ville des Anges, est décrite dans le chapitre IX et dans la dix-neuvième note, dont aucune, excepté la cinquante-unième, n'est du *Missionnaire*.

(16) Dans sa narration de la conquête du Mexique, l'auteur avait laissé plusieurs lacunes, qui se trouvent remplies avantageusement dans les notes du second tome.

(17) Le despotisme est le précurseur de la république, de la monarchie tempérée ou de la mort des nations.

(18) Outre que notre voyageur n'a voulu raconter, sur la destruction d'un vaste empire, que des faits recueillis ou confirmés par la tradition, il n'entrait pas dans le cadre de son ouvrage d'écrire une relation ou un précis entier de la conquête du Mexique, d'où il résulte des lacunes considérables, qui devaient nuire à la clarté de la narration, et rompre l'intérêt de cet épisode historique. Pour suppléer à ces omissions, j'emprunterai à un écrivain philosophe le récit abrégé, mais éloquent de cette fameuse conquête : si dans quelques passages, il est en opposition avec le jacobin missionnaire sur les faits et leurs résultats, c'est qu'il avait des notions et des idées plus ou moins différentes. Quant aux opinions philosophiques des deux historiens, le lecteur jugera, peut-être, que la meilleure est la plus modérée.

« Avant que des scènes d'horreur eussent consommé la ruine des premières plages reconnues par les Espagnols, dans le nouveau monde, quelques aventuriers de cette nation avaient formé des établissemens moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquès, fondateur de ce dernier, desirait que sa colonie partageât, avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, et il trouva très-disposés à seconder ses vues, la plupart de ceux qu'une avidité active et insatiable avait conduit dans son île. Cent dix s'embarquèrent le 8 février 1517, sur trois petits bâtimens à Saint-Jago, cinglèrent à l'ouest, débarquèrent successivement à Yucatan, à Campêche, furent reçus en ennemis sur les deux côtes, périrent en grand nombre des coups qu'on leur porta, et regagnèrent dans le plus grand désordre le port, d'où, quelques mois auparavant, ils étaient partis avec de si flatteuses espérances. Leur retour fut marqué par la fin du chef de l'expédition, Cordova, qui mourut de ses blessures. Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphère n'avait offert aux Espagnols que des sauvages nus, errans, sans industrie,

sans gouvernement. Pour la première fois, on venait de voir des peuples logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases des métaux précieux.

« Cette découverte pouvait faire craindre des dangers nouveaux ; mais elle présentait aussi l'appât d'un butin plus riche, et deux cent quarante Espagnols se précipitèrent dans quatre navires, qu'armait à ses dépens le chef de la colonie. Ils commencèrent par vérifier ce qu'avaient publié les aventuriers qui les avaient précédés, poussèrent ensuite leur navigation jusqu'à la rivière de Panuco, et crurent apercevoir partout des traces encore plus décisives de civilisation ; souvent ils débarquèrent. Quelquefois on les attaqua très-vivement, et quelquefois on les reçut avec un respect qui tenait de l'adoration. Dans une ou deux occasions, ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphère, quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenans d'entre eux opinaient à former un établissement sur ces belles plages; leur commandant Grijalva, qui, quoiqu'actif, quoiqu'intrépide, n'avait pas l'âme d'un héros, ne trouva pas ses forces suffisantes pour une entreprise de cette importance. Il reprit la route de Cuba, où il rendit un compte plus ou moins exagéré de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait pu apprendre de l'empire du Mexique.

« La conquête de cette vaste et opulente région est aussitôt arrêtée par Velasquez : le choix de l'instrument qu'il emploiera l'occupe plus long-temps. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités indispensables pour la faire réussir ; ou qui aura trop d'ambition pour lui en faire hommage. Ses confidens le décident enfin pour Fernand-Cortez, celui de ses lieutenans que ses talens appellent le plus impérieusement à l'exécution du projet, mais le moins propre à remplir ses vues personnelles. L'activité, l'élévation, l'audace que montre le nouveau chef dans les préparatifs d'une expédition dont il prévoit et veut

écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un gouverneur naturellement trop soupçonneux. On le voit occupé, d'abord en secret et publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante qu'il se reproche d'avoir inconsidérément donnée; repentir tardif. Avant que soient terminé les arrangemens imaginés pour retenir la flotte composée de onze petits bâtimens, elle a mis à la voile le 20 février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cent huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbalètes, un grand nombre d'épées et de piques, quatre fauconneurs et dix pièces de campagne. . . .

« Ces moyens d'invasion, tout insuffisans qu'ils pourront paraître, n'avaient pas même été fournis par la couronne, qui ne contribuait alors que de son nom aux découvertes, aux établissemens; c'étaient les particuliers qui formaient des plans d'agrandissement, qui les dirigeaient par des combinaisons mal réfléchies, qui les exécutaient à leurs dépens. La soif de l'or et l'esprit de chevalerie qui régnait encore, excitaient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisaient à la fois courir dans le nouveau monde, des hommes de la première et de la dernière classe de la société, des brigands qui ne respiraient que le pillage, et des esprits exaltés qui croyaient aller à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits et par tant d'actions extraordinaires; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce, et leur bravoure si gigantesque.

« La double passion des richesses et de la renommée paraît animer Cortez. En se rendant à sa destination, il attaque les Indiens de Tabasco, bat plusieurs fois leurs troupes, les réduit à demander la paix, reçoit leurs hommages et se fait donner des vivres, quelques toiles de coton, et vingt femmes qui le suivent avec joie. Cet empressement avait une cause très-légitime. . . .

« En Amérique, les hommes se livraient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature et pervertit

l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la faiblesse physique, qui cependant devrait plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat ; dans le mépris pour un sexe faible ; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues ; dans l'inconstance du goût ; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes ; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparaient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendaient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme ? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale et violente qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les lois du sang, le sentiment patriotique, sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout à fait étrangères à des sauvages.

« Quoiqu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes américaines. On les vit se précipiter sans répugnance dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étaient fait des cœurs de tigres, et dont les mains avares dégouttaient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchaient à mettre entre eux et le glaive qui les poursuivait, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfans et de leurs époux massacrés, allaient chercher leurs exterminateurs jusque dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévorait. Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des femmes américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurèrent des vivres, et qui quelquefois leur découvrirent des conspirations. . . . .

« La plus célèbre de ces femmes fut appelée Marina :

quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut, par des événemens singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa première enfance. De nouveaux hasards l'avaient conduite à Tabusco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure et de ses graces, ils la distinguèrent. Leur général lui donna son cœur, et lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassemens, elle apprit bientôt le Castillan; Cortez, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractère de son amante, et il n'en fit pas seulement son interprête, mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

« Cet empire obéissait à Montezuma, lorsque les Espagnols y abordèrent. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des courriers placés de distance en distance, instruisaient rapidement la cour de tout ce qui arrivait dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistaient en des toiles de coton, où étaient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritaient l'attention du gouvernement. Les figures étaient entremêlées de caractères hyérogliphiques, qui suppléaient à ce que l'art du peintre n'avait pu exprimer.

« On devait s'attendre qu'un prince que sa valeur avait élevé au trône, dont les conquérans avaient étendu l'empire, qui avait des armées nombreuses et aguerries, ferait attaquer ou attaquerait lui-même une poignée d'aventuriers qui osaient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi, et les Espagnols toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, cherchèrent dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère du monarque si peu assortie aux circonstances où il se trouvait. Les écrivains de cette superstitieuse nation ne craignirent pas de publier à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du nouveau monde, on avait annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriverait du côté de l'Orient un

peuple invincible, qui vengerait d'une manière à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse avec le plus de dégoût, et que cette prédiction fatale avait seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils crurent trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, et d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossière trouva long-temps des partisans dans les deux hémisphères, et cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on pourrait le croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

« D'anciennes révolutions, dont l'époque est inconnue, ont bouleversé la terre; et l'astronomie nous montre la possibilité de ces catastrophes, dont l'histoire physique et morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de comètes se meuvent dans tous les sens autour du soleil. Loin que les mouvemens de leurs orbites soient invariables, ils sont sensiblement altérés par l'action des planètes. Plusieurs de ces grands corps ont passé près de la terre, et peuvent l'avoir rencontrée. Cet évènement est peu vraisemblable dans le cours d'une année ou même d'un siècle; mais sa probabilité augmente tellement par le nombre des révolutions de la terre, qu'on peut presque assurer que cette planète n'a pas toujours échappé au choc des différentes comètes qui traversaient son orbite.

« Cette rencontre a dû occasionner sur la surface du globe des ravages inexprimables. L'axe de rotation changé; les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur; la plus grande partie des animaux noyés par le déluge, ou détruite par la violente secousse imprimée à la terre par la comète; des espèces entières anéanties; tels sont les désastres qu'une comète a dû produire.

« Indépendamment de cette cause générale de dévastation, les tremblemens de terre, les volcans, mille autres

autres causes inconnues, qui agissent dans l'intérieur du globe et à sa surface, doivent changer la position respective de ses parties, et, par une suite nécessaire, la situation de ses pôles de rotation. Les eaux de la mer, déplacées par ces changemens, doivent quitter un pays pour couvrir l'autre, et causer ainsi ces inondations, ces déluges successifs qui ont laissé partout des monumens visibles de ruine, de dévastation et des traces profondes de leurs ravages dans le souvenir des hommes.

« Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan, dans ces cavités intérieures, de la mer qui ronge et emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes, ce combat éternel de ces deux élémens incompatibles, ce semble, et pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible et dans les alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De là, ces traditions universelles de déluges passés, à cette attente de l'embrâsement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations et les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent et perpétuent la frayeur parmi les hommes. On la trouve répandue et consacrée dans toutes les superstitions. Elle est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles et plus récentes.

« L'homme, épouvanté, voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre et des cieux; il croit voir la mort sur sa tête et sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés, lui paraissent liés dans la nature même et dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelques constellations, on s'en prend aux étoiles de tous

les malheurs dont on ignore la cause ; et de simples rapports de situation entre des planètes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate et nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

« Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De là, les fausses prédictions et les terreurs qu'elles ont inspirées : terreurs qui ont toujours troublé la terre, et dont l'ignorance est tout à la fois le principe et la mesure.

« Quoique Montézume eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une faiblesse, alors si commune; mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince était sur le trône, il ne montrait aucun des talens qui l'y avaient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisait ses sujets, il opprimait ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas de ressort à cette âme avilie et corrompue. Il perdit en négociations le temps qu'il fallait employer en combats, et voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il fallait détruire. Cortez, à qui cet engourdissement convenait beaucoup, n'oubliait rien pour le perpétuer. Ses discours étaient d'un ami. Sa mission se bornait, disait-il, à entretenir, de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisait pour presser son rembarquement, il disait qu'on n'avait jamais renvoyé un ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montézume à recourir, selon les instructions, aux menaces, et à vanter les trésors et les forces de la patrie : *Voilà*, dit le général espagnol en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls et de grandes richesses.* Il avait alors fini ses préparatifs, et acquis toutes les connaissances qui lui

étaient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses vaisseaux et marcha vers la capitale de l'empire.

« Sur sa route se trouvait la république de Tlascala, de tout temps ennemi des Mexicains, qui voulaient la soumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage et proposer une alliance. Des peuples qui s'étaient interdit presque toute communication avec leurs voisins, et que ce principe insociable avaient accoutumés à une défiance universelle, ne devaient pas être favorablement disposés pour des étrangers dont le ton était impérieux, et qui avaient signalé leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays ; aussi repoussèrent-ils, sans ménagement les deux ouvertures. Les merveilles qu'on racontait des Espagnols étonnaient les Tlascalans, mais ne les effrayaient pas. Ils livrèrent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus, Cortez se crut obligé de se retrancher, et les Indiens se firent tuer sur les parapets. Que leur manquait-il pour vaincre ? Des armes.

« Un point d'honneur qui tient à l'humanité, un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siége de Troie, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules et qui paraît chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascalans, c'était la crainte et la honte d'abandonner à l'ennemi leurs blessés et leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompait les rangs et ralentissait les attaques.

« Une constitution politique, qu'on ne se serait pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'était formée dans cette contrée. Le pays était partagé en plusieurs cantons, où régnaient des hommes qu'on appelait caciques. Ils conduisaient leurs sujets à la guerre, levaient les impôts et rendaient la justice : mais il fallait que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala, qui était le véritable souverain. Il était composé de citoyens choisis dans chaque district par les asssemblées du peuple.

« Les Tlascalans avaient des mœurs extrêmement sévères, ils punissaient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son père, le péché contre nature. Le larcin, l'adultère et l'ivrognerie, étaient en horreur : ceux qui étaient coupables de ces crimes étaient bannis. Les lois permettaient la pluralité des femmes ; le climat y portait, et le gouvernement y encourageait.

« Le mérite militaire était le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlascalans portaient dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étaient gravées les images de leurs anciens héros. On commençait le combat par lancer une de ces flèches, et l'honneur obligeait à les reprendre.

« Dans la ville, ils étaient vêtus ; mais ils se dépouillaient de leurs habits pour combattre.

« On vantait leur bonne foi et leur franchise dans les traités, et entre eux, ils honoraient les vieillards.

« Leur pays, quoiqu'inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, était fort peuplé, assez bien cultivé, et l'on y vivait heureux.

« Voilà les hommes que les Espagnols ne daignaient pas admettre dans l'espèce humaine. Une des qualités qu'ils méprisaient les plus chez les Tlascalans, c'était l'amour de la liberté. Ils ne trouvaient pas que ce peuple eût un gouvernement, parcequ'il n'avait pas celui d'un seul, ni une police, parcequ'il n'avait pas celle de Madrid, ni des vertus, parce qu'il n'avait pas leur culte, ni de l'esprit, parce qu'ils n'avaient pas leurs opinions.

« Jamais, peut-être, aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés au point où l'étaient alors, où le sont peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisaient le fond de toutes leurs pensées, influaient sur leurs jugemens, formaient leur caractère. Ils n'employaient le génie ardent et vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une

foule de sophismes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus fermé et plus subtile. Ils étaient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnaissaient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fût jamais, ils auraient traité les Chinois comme des bêtes, et partout ils auraient outragé, opprimé, dévasté.

« Malgré cette manière de penser si hautaine et si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalans, qui leur donnèrent six mille soldats pour les conduire et les appuyer.

« Avec se secours, Cortez s'avançait contre Mexico, à travers un pays abondant, arrosé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages et de jardins. La campagne était féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyait une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'espèces nouvelles. La nature était différente d'elle-même, et n'en était que plus agréable et plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenaient la parure et la fécondité de la terre. On voyait dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits : on semait dans un champ le grain qu'on moissonnait dans l'autre.

« Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchaient pas. Ils voyaient l'or servir d'ornemens dans les maisons et dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles et leurs personnes ; ils ne voyaient que ce métal. Semblables à ce Mamona, dont parle Milton, qui, dans le ciel, oubliant la divinité même, avait toujours les yeux fixés sur le parvis qui était d'or.

« Montézuma, que ses incertitudes, et, peut-être, la crainte de commettre son ancienne gloire, avait empêché

d'attaquer les Espagnols à leur arrivée, de se joindre depuis aux Tlascalans plus hardis que lui, d'assaillir enfin des vainqueurs fatigués de leur propres triomphes. Montézuma, dont les mouvemens s'étaient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandait à trente princes, dont plusieurs pouvaient mettre sur pied des armées. Ses richesses étaient considérables, et son pouvoir absolu. Il paraît que ces sujets avaient quelques connaissances et de l'industrie. Ce peuple était guerrier et rempli d'honneur.

« Si l'empereur du Mexique eût su faire usage de ses moyens, son trône eut été inébranlable; mais ce prince, oubliant ce qu'il se devait, ce qu'il devait à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvait accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline et de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

« Il les comblait à Mexico, de présens, d'égards, de caresses, et il faisait attaquer la Véra-Cruz, colonie que les Espagnols avait fondée dans le lieu où ils avaient débarqué pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortez à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner* ces barbares *par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'empereur, et de me rendre maître de sa personne* : ce dessein fut approuvé. Aussitôt accompagné de ces officiers, il marche au palais de Montezuma, et lui déclare qu'il faut le suivre ou se résoudre à périr. Ce prince, par une faiblesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il fut obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avaient agi que par ses ordres; et il mit le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, on apprend que Narvaez vient d'arriver de Cuba avec huit-cens fantassins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze pièces de canon, pour prendre le

commandement de l'armée, et pour exercer des vengeances. Ces forces étaient envoyées par Velasques, mécontent que des aventuriers, partis sous ses auspices, eussent renoncé à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité, et qu'ils eussent envoyé des députés en Europe, pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étaient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortez n'eut que deux cent cinquante hommes, il marche à son rival, il le combat, le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes puis, les leur rend en leur proposant de le suivre; il gagne leurs cœurs par sa confiance et sa magnanimité. Ces soldats se rendent sous ses drapeaux, et avec eux, il reprend, sans perdre un moment, la route de Mexico, où il n'avait pu laisser que cent cinquante Espagnols qui, avec ses Tlascalans, gardaient étroitement l'empereur.

« Il y avait des mouvemens dans la noblesse mexicaine, qui était indignée de la captivité de son prince; et le zèle indiscret des Espagnols, qui, dans une fête publique en l'honneur du pays, renversèrent les autels et massacrèrent les adorateurs et les prêtres, avaient fait prendre les armes au peuple.

« Les Mexicains avaient des superstitions barbares, et leurs prêtres étaient des monstres, qui faisaient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avaient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnaissait comme tous les peuples policés, un Etre suprême, une vie avenir, avec ses peines et ses récompenses; mais ces dogmes sublimes étaient mêlés d'absurdités, qui les rendaient incroyables.

« On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés des plus absurdes barbaries; mais il ne fallait pas les détruire par de plus grandes cruautés; il ne fallait pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, et l'égorger; il ne fallait pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

« Cortez à son retour à Mexico, trouva les siens assiégés

dans le quartier où il les avait laissés ; c'était un espace assez vaste pour contenir les Espagnols et leurs alliés, et entouré d'un mur épais, avec des tours placées de distance en distance. On y avait disposé l'artillerie le mieux qu'il avait été possible, et le service s'y était fait avec autant de régularité et de vigilance, que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Le général ne pénétra dans cette espèce de forteresse, qu'après avoir surmonté beaucoup de difficultés ; et quand il y fut enfin parvenu, les dangers continuaient encore. L'acharnement des naturels du pays était tel qu'ils hasardaient de pénétrer par les embrasures du canon, dans l'azile qu'ils voulaient forcer.

« Pour se tirer d'une situation si désespérée, les Espagnols ont recours à des sorties ; elles sont heureuses sans être décisives. Les Mexicains montrent un courage extraordinaire, ils se dévouent à une mort certaine. On les voit se précipiter nus et sans défense dans les rangs de leurs ennemis pour rendre leurs armes inutiles ou pour les leur arracher. Tous veulent périr pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendaient y régner.

« Le combat le plus sanglant se donne sur une élévation dont les Américains s'étaient emparés, et d'où ils accablaient de traits plus ou moins meurtriers, tout ce qui se présentait. La troupe chargée de les déloger, est trois fois repoussée ; Cortez s'indigne de cette résistance, et, quoiqu'assez grièvement blessé, veut se charger lui-même de l'attaque. A peine est-il en possession de ce poste important, que deux jeunes Mexicains jettent leurs armes et viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genoux à terre dans la posture de supplians, le saisissent et s'élancent avec une extrême vivacité dans l'espérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrasse de leurs mains, et ils meurent victimes d'une entreprise généreuse et inutile.

« Cette action, mille autres d'une vigueur pareille, font desirer aux Espagnols, qu'on puisse trouver des moyens de

conciliation. Montezuma, toujours prisonnier, consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, et il se montre avec tout l'appareil de son trône sur la muraille, pour engager ses sujets à cesser les hostilités. Leur indignation lui apprend que son règne est fini, et les traits qu'il lui lancent, le percent d'un coup mortel.

« Un nouvel ordre de choses suit de près cet évènement tragique. Les Mexicains voient à la fin que leur plan de défense, que leur plan d'attaque sont également mauvais, et ils se bornent à couper les vivres à un ennemi que la supériorité de sa discipline et de ses armes rend invincible. Cortez ne s'aperçoit pas plutôt de ce changement de système, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalans.

« L'exécution de ce projet exigeait une grande célérité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se met en marche vers le milieu de la nuit; l'armée défilait en silence et en ordre sur une digue, lorsque son arrière-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, et ses flancs par des canaux distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains qui avaient plus de force qu'ils n'en pouvaient faire agir, eussent eu la précaution de jeter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avaient sagement rompu, les Espagnols et leurs alliés auraient tous péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne sut pas profiter de tous ses avantages, et ils arrivèrent enfin sur les bords du lac, après des dangers et des fatigues incroyables. Le désordre où ils étaient les exposaient encore à une défaite entière; une nouvelle faute vint à leur secours.

« L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étaient restés les maîtres, qu'ils aperçurent parmi les morts un fils et deux filles de Montezuma, que les Espagnols emmenaient avec quelques autres prisonniers : ce spectacle les glaça d'effroi.

L'idée d'avoir massacré les enfans après avoir immolé le père, était trop forte, pour que des âmes faibles et énervées

par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'intrépidité au régicide, et ils donnèrent à de vaines cérémonies funèbres, un temps qu'ils devaient au salut de leur patrie.

« Durant cet intervalle, l'armée battue, qui avait perdue son artillerie, ses munitions, ses bagages, son butin, cinq ou six cens Espagnols, deux mille Tlalcalans, et à laquelle il ne restait pas un soldat qui ne fut blessé, se remettait en marche. On ne tarda à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la valée d'Otumba. Le feu du canon et de la mousqueterie, le fer des lances et des épées n'empêchaient pas les Indiens, tout nus qu'ils étaient, d'approcher et de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur allait céder au nombre, lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avait entendu dire que dans cette partie du nouveau-monde, le sort des batailles dépendait de l'étendart royal. Ce drapeau, dont la forme était remarquable, et qu'on ne mettait en campagne que dans les occasions les plus importantes, était assez près de lui. Il s'élance avec ses plus braves compagnons pour le prendre; l'un d'eux le saisit et l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage, ils prennent la fuite, en jetant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, et arrive sans obstacles chez les Tlascalans.

Il n'avait perdu ni le dessein ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avait fait un autre plan. Il voulait se servir d'une partie des peuples pour assujétir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisaient ce projet et les moyens de l'exécuter.

« L'empire était électif, et quelques rois ou caciques étaient les électeurs. Ils choisissaient d'ordinaire un d'entre eux. On lui faisait jurer que tout le temps qu'il serait sur le trône, les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages, les campagnes n'éprouveraient point de

stérilité, les hommes ne périraient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvait tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre était-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs de l'État venant presque toujours des désordres de l'administration il devait régner avec tant de modération et de sagesse, qu'on ne put jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une punition de ses déréglemens.

« Dès que l'Empereur était installé, il était obligé de faire la guerre et d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince quoiqu'électif, était fort absolu, parce qu'il n'y avait point de lois écrites, et qu'il pouvait changer les usages reçus.

« Presque toutes les formes de la justice et les étiquettes de la cour étaient consacrées par la religion.

« Les lois punissaient les crimes qui se punissent par-tout, mais les prêtres sauvaient souvent les criminels.

« Il y avait deux lois propres à faire périr bien des innocens, et qui devaient appésantir sur les Mexicains le double joug du despotisme et de la superstition. Elles condamnaient à mort ceux qui auraient blessé la sainteté de la religion, et ceux qui auraient blessé la majesté du prince. On voit combien des lois si peu précises facilitaient les vengeances particulières, ou les vues intéressées des prêtres et des courtisans.

« On ne parvenait à la noblesse, et les nobles ne parvenaient aux dignités que par des preuves de courage, de piété et de patience. On faisait dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; et ensuite ces nobles, auxquels il en avait tant couté pour l'être, se dévouaient aux fonctions les plus viles dans les palais des empereurs.

« Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique il y en aurait qui secoueraient volontiers le joug et s'associeraient aux Espagnols. Il avait vu combien les

Mexicains étaient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, et combien les empereurs faisaient sentir durement leur puissance. Il s'était aperçu que la plupart des provinces détestaient la religion de la capitale, et que, dans Mexico même, les grands, les hommes riches, en qui l'esprit de société diminuait la férocité des préjugés et des mœurs du peuple, n'avaient plus que de l'indifférence pour cette religion, plusieurs d'entre les nobles étaient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

« Depuis six mois, Cortez mûrissait, en silence, ses grands projets lorsqu'on le vit sortir de sa retraite, suivi de cinq cent quatrevingt-dix Espagnols, de dix mille Tlascalans, de quelques autres troupes indiennes, amenant quarante chevaux, et traînant huit ou neuf pièces de campagnes. Sa marche vers le centre des Etats mexicains fut facile et rapide. Les petites nations, qui auraient pu la retarder ou l'embarrasser, furent toutes aisément subjuguées, ou se donnèrent librement à lui. Plusieurs des peuplades qui occupaient les environs de la capitale de l'empire, furent aussi forcées de subir ses lois ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

« Des succès propres à étonner même les plus présomptueux, auraient dû naturellement livrer tous les cœurs au chef intrépide et prévoyant dont ils étaient l'ouvrage.

« Il n'en fut pas ainsi. Parmi ses soldats espagnols, ils s'en trouvait un assez grand nombre qui avaient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels ils avaient si difficilement échappé. La crainte de ceux qu'il fallait courir encore les rendit perfides. Ils convinrent entre eux de massacrer leur général, et de faire passer le commandement à un officier, qui, abandonnant des projets qui leur paraissaient extravagans, prendraient des mesures sages pour leur conservation. La trahison allait s'exécuter, quand le remord conduisit un des conjurés aux pieds de Cortez. Aussitôt ce génie hardi, dont les événemens inattendus développaient de

plus en plus les ressources, fit arrêter, juger et punir Villafagna, moteur principal d'un si noir complot, mais après lui avoir arraché une liste exacte de tous ses complices. Il s'agissait de dissiper les inquiétude que cette découverte pouvait causer. On y réussit, en publiant que le scélérat a déchiré un papier qui contenait, sans doute, le plan de la conspiration ou le nom des associés, et qu'il a emporté son secret au tombeau, malgré la rigueur des supplices employés pour le lui arracher.

« Cependant, pour ne pas donner aux troupes le temps de trop réfléchir sur ce qui vient de se passer, le général se hâte d'attaquer Mexico, le grand objet de son ambition et le terme de l'espérance de l'armée. Ce projet présentait de grandes difficultés. Des montagnes, qui, pour la plupart, avaient mille pieds d'élévation, entouraient une plaine d'environ quarante lieues. La majeure partie de ce vaste espace était occupé par des lacs qui communiquaient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus grand, avait été bâtie dans quelques petites îles, la plus considérable cité qui existât dans le Nouveau-Monde, avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivait par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges et solidement construites. Les habitans des villages trop éloignés de ces grandes voies s'y rendaient sur leurs canots.

« Cortez se rendit maître de la navigation par le moyen de petits navires dont on avait préparé les matériaux à Tlascala; et il fit attaquer les digues par Sandoval, par Alvarado et par Olid, à chacun desquels il avait donné un nombre de canons, d'Espagnols et d'Indiens auxiliaires.

« Tout était disposé de longue main pour une résistance opiniâtre. Les moyens de résistance avaient été préparés par Quettavaca, qui avait remplacé Montézuma, son frère; mais la petite vérole portée dans ces contrées par un esclave de Narvaez, l'avait fait périr; et lorsque le siège commença, c'était Guatimosin (ou Quahutimoc) qui tenait les rênes de l'empire.

» Les actions de ce jeune prince furent toutes héroïques et toutes prudentes. Le feu de ses regards, l'élévation de ses discours, l'éclat de son courage faisaient sur ces peuples l'impression qu'il désirait. Il disputa le terrain pied à pied, et jamais il n'en abandonna un pouce qui ne fût jonché des cadavres de ses soldats et teint du sang de ses ennemis... Cinquante mille hommes, accourus de toutes les parties de l'empire à la défense de leur maître et de leurs dieux, avaient péri par le fer ou par le feu; la famine faisait tous les jours des ravages inexprimables; des maladies contagieuses s'étaient jointes à tant de calamités, sans qne son âme eut été un instant, un seul instant ébranlée. Les assaillans, après cent combats meurtriers et de grandes pertes, étaient parvenus au centre de la place, qu'il ne songeait pas encore à céder. On le fit enfin consentir à s'éloigner des décombres qui ne pouvaient plus être défendues, pour aller continuer la guerre dans les provinces. Dans la vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortez; mais cette noble ruse n'eut pas le succès quelle méritait; et un brigantin s'empara du canot où était le généreux et infortuné monarque.

« Un financier Espagnol imagina que Guatimosin avait des trésors cachés; et pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori, exposé à la même torture, lui adressait de tristes plaintes : Et moi, lui dit l'empereur, suis-je sur des roses ? Mot comparable à tous ceux que l'histoire à transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediraient à leurs enfans, si quelque jour ils pouvaient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aurait peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y lirait sans doute, que Guatimosin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, et que, trois ans après il fut pendu publiquement sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans et ses bourreaux.

« A peine les Castillans se virent-ils les maîtres du Mexique, qu'ils s'en partagèrent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avaient défrichées, qu'ils le condamnèrent à des travaux que sa constitution physique, que ses habitudes ne comportaient pas. Cette oppression générale excita de grands soulèvemens. Il n'y eut point de concert, il n'y eut point de chef, il n'y eut point de plan, et ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un conquérant irrité, le fer et la flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire à l'autre, et laissa partout des traces d'une vengeance éclatante dont les détails font frémir les âmes les plus sanguinaires. Il y eut une barbare émulation entre l'officier et le soldat à qui immolerait le plus de victimes, et le général lui-même surpassa peut-être en férocité ses troupes et ses lieutenans.

« Cependant, Cortez ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvait promettre. Il commençait à entrer dans la politique de la cour de Madrid de ne pas laisser à ceux de ses sujets qui s'étaient signalés par quelque importante découverte, le temps de s'affermir dans leur domination, dans la crainte, bien ou mal fondée, qu'ils ne songeassent à se rendre indépendans de la couronne. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce système, du moins en fut-il une des premières victimes. On diminuait chaque jour les pouvoirs illimités dont il avait joui d'abord; et, avec le temps, on les réduisit à si peu de chose, qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnaient les plus grands dégoûts.

« Cet Espagnol fut despote et cruel. Ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent, mais ses vices sont de son temps ou de sa nation, et ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens. Donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs, une autre religion;

mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xercès ; comptez-le parmi les Spartiates qui se présentèrent au détroit des Thermopyles, ou supposez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes, et Cortez sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César, né dans le xve siècle et général au Mexique, eût été plus méchant que Cortez. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues et qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il serait bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui, connaît la contrée, et qui dispose à son gré des moyens, de l'espace et du temps. » (*Extrait de Raynal.*)

(19) *Voyez* un fragment de Raynal, dans les notes du second tome.

(20) Quiroga, digne magistrat au nouveau monde, il y a deux cens ans, fut-il l'un des ancêtres du libérateur de l'Espagne ?

Guacouzin, roi de Mechoacan, s'étant toujours montré l'ami des Espagnols, et sur-tout de Cortez, se rendit volontairement vassal du roi d'Espagne. A cette époque, en 1530, D. Nunio Gusman, chancelier du Mexique, où don Quiroga était juge, apprenant que sa cour lui retirait les sceaux pour ses excès, ses vols, ses cruautés, part tout-à-coup de Mexico avec cinq cens soldats, dix pièces de canon et six mille Indiens qu'il oblige à le suivre à Xalisco, dont il méditait la conquête : en passant par Mechoacan, il y fait prisonnier le roi Guacouzin, qui lui donnait l'hospitalité la plus franche ; il s'empare de ses trésors, le fait ensuite brûler vif avec ses serviteurs, pour éviter leurs plaintes ; et, pendant l'exécution, il dit, en se frottant les mains : « Un chien mort n'aboie plus. »

(21) Ces indiens de Tlascala étaient entraînés par leurs hefs, qu'avait séduis l'ambition d'une plus grande autorité cet d'un pouvoir inamovible D'ailleurs, en tout pays, il y a beaucoup d'hommes qui ne sont pas de leur pays.

(22) Cortez, à cette époque, avait doublé ses forces par le secours que Narvaez lui avait amené sans le vouloir.

(23) La *manchette* est un sabre à deux tranchans, dont la *négrillerie*, comme disaient certains colons, fit un terrible usage à Saint-Domingue contre ses oppresseurs.

(24) Une note du tome second est consacrée à la *littérature* de ces peuples sauvages.

(25) J'ai écrit les mots *indigènes*, dit notre voyageur, comme les Mexicains les prononcent encore ; et leur langue m'est familière. Il est cependant impossible de figurer exactement cette prononciation, parce que le type natal des lettres indiennes n'a pas la fixité de nos caractères.

(26) Le républicain sermoneur, trop aveuglé par son opinion, ne voit pas qu'en faisant un juste éloge de ce guerrier pour son désintéressement, il loue en même temps l'homme qui venait d'asservir ces tribus libres, au profit d'un prince absolu. Malgré cette remarque, on reconnaît de la grandeur dans ce général Indien, en lui voyant étouffer l'intérêt et surmonter l'ambition.

(27) Il y avait ici une quatrième lacune, qui se trouve remplie par la sixième note.

(28) J'ai assisté au long siége de Sarragosse, et, malgré moi j'ai pensé à celui de Mexico.

(29) Cortez ordonna à ses sujets de ne faire aucun mal à l'empereur Quahutimoc ou Guatimosin, en s'emparant de sa personne, parcequ'il voulait l'employer à la reddition de sa capitale en ruines, qui résistait encore.

(30) Le conquérant, pour prendre Mexico, avait deux cent mille Indiens et neuf cents Espagnols, y compris ceux de Narvaez.

(31) Ce sublime courage des femmes mexicaines, fut égal à celui des françaises aux siéges de Longwi, Thionville, Lille, Grandville et Nantes. Est-il quelque trait d'héroïsme dont les femmes ne soient capables? L'amour de la patrie est souvent plus vif dans leur cœur que dans celui d'un trop grand nombre d'hommes, à qui, surtout le reste des sentimens moraux, elles pourraient donner encore d'inutiles exemples.

(32) Pour éviter des périphrases, j'ai cru devoir conserver des expressions néologiques, dont l'énergie, d'ailleurs, *s'harmonise* avec la clarté.

(33) Les hommes du Mexique étaient d'une taille médiocre; la couleur de leur teint tirait sur celle du poil de lion; ils avaient les yeux grands et le front large. La taille et la couleur des femmes étaient peu différentes de celles des hommes: elles entretenaient leurs cheveux dans toute leur longueur, avec un soin extrême de les noircir par diverses sortes de poudre. Les femmes mariées se les liaient autour de la tête, et s'en faisaient un nœud sur le front; l'usage des filles était de les porter flottans, sur le sein et sur les épaules. Elles mettaient leur principale beauté dans la petitesse du front; et, par des onctions souvent réitérées, elles faisaient croître leurs cheveux jusque sur les tempes. Il ne manquait rien à la propreté des Mexicaines, elles se baignaient souvent, et cette habitude était si forte, qu'en sortant du bain chaud, elles entraient sans danger dans un bain froid, pour se farder ensuite avec un lait de grains et de semences, qui servait moins à les embellir qu'à les garantir, par son amertume, de la piqûre des moustiques.

(34) Outre les écoles publiques ouvertes dans les temples,

Montézuma faisait instruire dans l'un de ses palais ou de ses maisons de plaisance, les enfans de ses femmes et ceux de la noblesse.

(35) Il y a dit Voltaire, une géométrie cachée dans tous les arts de la main.

(36) La zoologie du Mexique est détaillée dans les notes du second tome.

(37) Chaque temple avait une école, où les jeunes garçons étaient instruits dans la religion, les lois, la gymnastique, le chant, la danse; et les prêtres, non moins savans qu'avides et barbares, étaient leurs seuls instituteurs.

Si les garçons recevaient une éducation sévère, les filles n'étaient pas élevées avec moins d'honneur et de retenue. Dès l'âge de quatre ans, on les formait dans la solitude, aux travaux de leur sexe, à la pratique de la vertu. Jamais les garçons et les filles ne mangeaient ensemble, avant de se marier. Les seigneurs observaient cette loi jusqu'au scrupule; leurs maisons étaient fort grandes; il y avait des jardins et des vergers, où l'appartement des femmes était séparé des autres édifices: celles qui faisaient un pas hors de leur enceinte étaient châtiées sévèrement. Dans leurs promenades mêmes, elles ne devaient jamais hausser les yeux, ni tourner la tête en arrière. Elles étaient punies lorsquelles quittaient le travail sans permission. On leur faisait regarder le mensonge comme un si grand vice, que pour une faute de cette nature, on leur fendait un peu la lèvre. Ah! que ces peuples étaient loin de la civilisation.

(38) Dans la première ivresse du triomphe, les Espagnols apportèrent peu de soins à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystère des richesses qu'ils découvraient de jour en jour, ils les publiaient avec ostentation, et, pendant quelques années, leurs plus célèbres historiens n'eurent pas d'autre objet; mais la politique se fit entendre, après avoir

été long-temps étouffée par la joie, et porta sa jalousie jusqu'à défendre aux sujets de l'Espagne, d'écrire ou de parler publiquement de ce qui se passait au Mexique. Ainsi l'on n'a guère d'autres lumières sur l'or et l'argent du pays, que celles qui se sont conservées dans les anciennes histoires, plus à quelques traits dont on est redevable aux voyageurs étrangers. Cependant la seconde partie de cet ouvrage, offrira sur les mines, une note intéressante.

(39) Les Créoles, en général, sont peu instruits, *grâce* au gouvernement des Espagnols, qui veut toujours, contrairement à l'Evangile, mettre, comme tant d'autres, la lumière sous le boisseau.

(40) L'architecture, en Amérique, est d'une médiocrité, qu'on remarque, d'ailleurs, chez tous les peuples où l'amour du commerce ne permet aux beaux arts qu'un rôle secondaire; mais la religion est toujours dominante, surtout dans la nouvelle Espagne, et au Brésil : les Indiens eux-mêmes sont très-religieux.

Avant l'apparition du génie *invaseur*, leurs idées sur l'origine des choses, avaient des rapports singuliers avec les livres de Moïse. Ils racontaient que Dieu avait créé de terre un homme et une femme; que ces deux modèles de la nature humaine, s'étant allé baigner, avaient perdu leur forme dans l'eau; mais que leur auteur la leur avait rendue, avec un mélange de certain métaux, et que le monde était descendu d'eux; que les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs et de leur origine, ils avaient été punis par un déluge universel, à l'exception d'un *prêtre* américain, nommé *Tezpi*, qui s'était mis avec sa femme et ses enfans dans un coffre de bois, où il avait aussi rassemblé quantité d'animaux et d'excellentes semences; qu'après l'abaissement des eaux, il avait lâché un oiseau, nommé *aura*, qui n'était pas revenu, et successivement plusieurs autres qui ne s'étaient pas fait revoir; mais que le plus petit et celui que

les Mexicains estiment le plus pour la variété de ses couleurs, avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les prêtres de Méchoacan portaient des tonsures, comme ceux de l'église romaine.

(41) A la réserve de *l'annulation*, cette aventure se répète assez souvent sur les bords de la Seine et de la Tamise.

(42) Le manceuillier est un arbre du genre des tithymales; le fruit, en pomme d'api, et le suc sont des poisons mortels : on prétend même que l'ombre de cet arbre, n'est pas moins vénéneuse et mortifère.

(43) Des avares aiment l'or pour l'or même, d'autres voient en lui le représentant de tous les biens. Quoiqu'il en soit, l'or est le sang du corps social, le citoyen qui n'en à pas, comme celui qui en a trop, sont des membres malades.

(44) Le goût des habitans de l'Amérique méridionale est extrême pour les confitures : on parle avec étonnement de la quantité de sucre et de miel qui se consomme dans chaque ville. Et des gouvernans, gobes-mouches, veulent y prendre les hommes avec du vinaigre.

(45) Faire des *siennes* est une expression vulgaire, qu'on a rendu piquante dans cette phrase : la justice fait souvent des siennes; on l'a vu condamner un eunuque à des frais de gésine.

(46) Les notes du second volume de cet ouvrage offrent une description des fleurs et des fruits du Mexique.

(47) La pensée gouverne le monde; la presse est son artillerie : ajoutons avec Barbaroux, que l'opinion est une virago; personne ne peut lui faire violence.

(48) Le despotisme, dit le président Dupaty, peut bien avoir des satellites, mais non des serviteurs.

(49) A cette époque, et même de nos jours, les Espagnols

aisés s'affiliaient à un ordre religieux, en *revêtaient* l'habi dans certaines occasions, et ordonnaient qu'après leur mort on les ensevelît dans ce costume monacal.

(50) Voyez le second tome pour la description du Caïman, Crocodile ou Alligator; il y sera en action.

(51) « Nul ne peut, sous peine de mort, aborder, sans permission, cette *terre promise*, et on ne le permet, bien rarement, aux étrangers, que s'ils viennent la parcourir au profit des sciences qui n'offrent rien d'hostile ou de mystérieux. » (*Note du Rédacteur.*)

(52) Un tyran, quelqu'il fût, ne pourrait qu'apparaître, s'il n'était secondé par des millier de tyranneaux.

(53) Si les richesses, comme le dit Montaigne, viennent plutôt de l'ordre que de la recette, les moines devaient s'enrichir, car ils avaient tant d'ordre, qu'ils recevaient toujours sans dépenser. Certain prieur disait, en recevant une somme considérable : tout profite à l'économie. (L'Aristenète.)

(54) Il vaut mieux s'exposer à hospitaliser le diable, que de fermer sa porte aux malheureux. (Mercier.)

(55) Le Maringouin, espèce de moustique, diptère et sclerostome, est un cousin très-incommode en Amérique, comme en Afrique et en Asie.

(56) Celui qui le premier osa dire, il n'y a pas de Dieu, fut le plus grand ennemi de l'humanité. La peur avait créé les Dieux, la peur les a détruits, mais le Juge éternel et ses arrêts subsistent pour la terreur et la punition des scélérats.

(57) Une tête bien faite, s'accommode de tous les oreillers que la fortune lui présente. Vieillards, disait Mercier, faites-vous de jeunes amis, qui replacent votre oreiller dérangé par de vieux ennemis. Une bonne conscience, dit J.-J. Rousseau, est le meilleur des oreillers.

(58) Le Typhon, géant de la fable, n'est qu'une sorte d'ouragan pour la physique, qui donne aussi le même nom à une colonne d'eau soulevée par l'explosion des feux souterrains et autres vents qui l'accompagnent.

(59) Les psaumes de Bacchus ont eu pour traducteurs Anacréon, Horace, Piron, Collé, Piis et leur école.

(*) Napoléon était un grand *priseur*, disait un canonnier de l'ancienne garde, il a bien fait *fumer* les rois ; et aujourd'hui, sur son rocher, lui est-il seulement permis de *priser* à son aise ?

La fortune du riche est comme le tabac du pauvre, l'usage en détruit la saveur, et ils ne peuvent s'en passer.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.


3 2044 058 183 16


HARVARD COLLEGE
CONSERVED
LIBRARY

